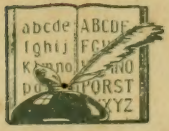
3 1761 06677234 4

T. TRILBY

LE ROIT D'AIMER

ROMAN



QUATRIÈME MILLE

LIBRAIRIE DES LETTRES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ledroitdaimer00tril

LE DROIT D'AIMER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Petites Oies blanches.
Sans Dieu.
L'Assistée.
Odette de Lymaille, femme de lettres.
La Petiote.
Rêve d'amour.
Printemps perdu.
Arlette, jeune fille moderne.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Amoureuse Espérance.

EN PRÉPARATION :

Le mauvais Amour.

T. TRILBY

Le Droit d'aimer

PARIS
LIBRAIRIE DES LETTRES
12, RUE SÉGUIER, 12

Copyright by T. Trilby 1914
Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires sur vergé de cuve des papeteries d'Arches numérotés

orief
PQA
014455

LE DROIT D'AIMER

A Madame France Boyenval.

Depuis quelques années on a bâti à Paris un grand nombre d'immeubles d'aspect imposant. Dans ces maisons, très modernes, les appartements se ressemblent tous : antichambre, galerie, portes multiples, petits carreaux, « pâtisseries blanches », électricité, chauffage, tout y est ; et les gens qui s'y installent ont des intérieurs que rien ne distingue.

Les pièces étant difficiles à meubler, à cause des nombreuses portes, il n'est plus de mode d'avoir de grands meubles ; dans le salon on tolère un piano, de petites tables chargées de bibelots et des bergères peu encombrantes. Les murs sont d'une blancheur éclatante, quelques tableaux sans valeur s'y détachent fort mal. Les femmes font des folies pour un collier de perles, les hommes pour un auto, mais

on n'achète plus de tableaux, et les grands peintres ne vendent pas leurs œuvres en France.

Heureusement que ce bon vieux Paris possède encore quelques anciennes maisons, sans aucun style, construites il y a un demi-siècle et qui, privées du confort moderne, ont l'avantage d'avoir des appartements où les pièces sont logeables et où les portes n'ont pas pris toute la place. Mais pour trouver ces maisons, qui ont l'air de parentes pauvres, il faut aller sur la rive gauche de la Seine, la province de Paris ; et là, dans de petites rues bien tranquilles, ou sur une place où aucun tramway ne passe, on rencontre encore de ces immeubles convenables où des gens, sans grande fortune, viennent loger.

Place Saint-François-Xavier, tout près de l'église, se dresse une maison à six étages, de très modeste apparence : quatre fenêtres de façade. Au premier et au cinquième, des balcons : celui du premier est étroit et vide, celui du cinquième, beaucoup plus large, est rempli de caisses où en toutes saisons il y a des fleurs.

Le premier étage est loué à une vieille demoiselle qui a plusieurs chiens ; la proximité de l'église, la place presque toujours déserte où ses bêtes peuvent se promener sans risquer d'être écrasées font que depuis

plus de vingt ans elle est une locataire très satisfaite.

Le cinquième est habité par le lieutenant-colonel Favier, professeur à l'Ecole de guerre, et sa fille Jeanne. Sans aucune fortune, n'ayant pour vivre que sa solde, le colonel est obligé, pour payer moins cher, de loger sous les toits ; mais l'appartement est si clair et si gai que l'officier ne trouve jamais qu'il habite trop haut. Pourtant l'escalier est raide et il n'y a pas d'ascenseur. Qu'importe? lorsqu'il a gravi les cent dix-huit marches, il est sûr de trouver sur le palier, l'attendant, une petite demoiselle aux yeux couleur de ciel et dont le sourire malicieux devient très tendre dès qu'elle aperçoit son père.

Quelquefois, cette petite demoiselle, qui vient d'avoir dix-huit ans, oublie qu'elle a des robes longues, et, dès qu'elle entend du bruit dans l'escalier, elle se penche ridiculement sur la rampe. Si elle reconnaît la silhouette élégante du colonel, sans penser à son grand âge, sautant les marches comme une gamine, elle descend, va le plus vite qu'elle peut, et souvent sur un palier ou au milieu d'un étage, c'est une étreinte folle, ce sont des baisers sans fin ; c'est tout un ramage tendre qui met, dans les yeux clairs du colonel, pareils à ceux de sa fille, beaucoup de bonheur. Et ils remontent bras dessus,

bras dessous, très lentement ; l'enfant bavarde. Elle sait le nom de tous les officiers, élèves de son père : le grand Darrac qui est toujours en retard, le petit Benoist, un type très calé qui sortira dans les premiers et qui possède une « cote d'amour » dont tous les camarades sont jaloux, le vicomte d'Agenac, noblesse authentique, fortune immense, mais garçon intelligent qui ne se contente pas de son blason et de sa richesse. Elle méprise « les provinciaux » ; elle désigne ainsi ceux qui, se laissant griser par les plaisirs de Paris, travaillent mal. Pour ces grands garçons, peu raisonnables, le colonel est indulgent ; sa fille, avec l'intransigeance d'un très jeune cœur, les juge, les blâme, et, considérant le métier militaire comme une sorte de sacerdoce, n'admet pas les paresseux dans cette phalange d'honneur.

Et, tout en montant l'escalier, ils discutent, ils causent ; puis c'est la rentrée dans le petit appartement, plein de soleil. Dans ce petit appartement, si près du ciel et de l'église, ils vivent l'un pour l'autre et ils sont très heureux.

Tout enfant Jeanne était si raisonnable, si aimante, que son père ne se rappelle pas l'avoir grondée, et maintenant que la voilà grande il ne sait plus que l'adorer. Privée de sa maman très jeune, la petite fille a été éle-

vée par une nourrice, une brave femme au cœur simple qui lui a appris à prier et à lire ; puis les années faisant d'elle une fillette, dans les différentes villes où son père a été envoyé, elle a suivi les cours qui l'ont conduite au brevet. Ce diplôme conquis, elle s'est mise à travailler « sérieusement ». Dessin académique, reliure d'art, enluminure, ciselure de différents métaux. Heureux de la voir s'occuper intelligemment, son père l'a encouragée, si bien que, malgré son jeune âge, Jeanne Favier est considérée par ses amies comme une artiste d'avenir. Elle n'en tire pas vanité, n'expose jamais et pourtant continue à travailler avec ardeur...

Un matin de printemps, le colonel termina son cours à l'École de guerre plus tôt que de coutume, et, n'ayant rencontré aucun camarade, il se décida à rentrer chez lui, ravi de surprendre sa petite bonne femme. Onze heures sonnaient, Jeanne serait en train de s'occuper de la maison ; sa vieille nourrice avait besoin d'être aidée et l'ordonnance, toute nouvelle, n'était guère au courant. Jeanne affirmait qu'elle ferait de ce paysan un domestique parfait, mais, jusqu'à présent, Blaise, un brave garçon, devait lui donner bien du mal.

C'est sans se presser, et tout en fumant une cigarette, que le colonel suivit l'avenue de

Villars qui devait le conduire place Saint-François-Xavier.

En marchant, l'officier pensait à son avenir et surtout à celui de sa fille. Dans quelques mois, un an au plus, il passerait colonel. Vers quel coin de la France l'enverrait-on ? Quel régiment serait libre ? Il connaissait déjà bien des garnisons, il aimait la vie de province, mais il s'imaginait que sa fille ne serait pas contente de quitter Paris. Ce n'était qu'une supposition très vague, pourtant il comprenait que les études de Jeanne la retenaient dans une ville où il y avait de si bons maîtres ; nulle part elle ne retrouverait les conseils éclairés qui étaient en train de faire d'elle une véritable artiste... Mais... d'autres choses seraient plus intéressantes... Colonel en province, c'est une situation. Il faudrait recevoir... quelque jeune officier s'éprendrait de Jeanne... le fiancé, le mariage, les doux projets d'avenir feraient vite oublier à la jeune fille ses rêves artistiques.

Cette pensée attrista le colonel : marier sa fille c'est toujours, pour un papa, très douloureux ; mais Jeanne n'avait que dix-huit ans !

Jeanne ! Ce nom suffisait à lui rendre la gaieté. Jeanne, ses cheveux blonds, ses yeux rieurs et tendres, éloignait les pensées tristes. Jeanne, c'était tout pour lui. Veuf, depuis de longues années, il avait reporté l'amour qu'il

avait eu pour sa femme sur l'enfant qu'elle lui avait laissée. Il avait été marié trois ans à peine : son mariage, un vrai roman, tant de fois raconté à sa fille ! Dans un bal, il était alors capitaine, il avait fait danser plusieurs fois une jeune Anglaise, délicieusement jolie, venue en France pour apprendre la langue. D'autres soirées suivirent où ils se rencontrèrent ; à la fin de l'hiver ils étaient fiancés.

Beaucoup de choses les séparaient : nationalité, religion, et la famille de la jeune fille s'opposait à cette union. Mais l'amour vainc les plus grandes difficultés ; malgré tout ils se marièrent. La jeune Anglaise devint Française, elle le fut passionnément, et, pour qu'il n'y eût entre elle et son mari aucun nuage, elle se fit catholique.

Pour eux, malgré leur situation modeste, l'avenir s'annonçait beau, et lorsque Jeanne naquit leur bonheur s'accrut encore.

Mais le destin est là, le malheur rôde sans cesse autour des trop grandes joies, et, pour rappeler à ceux qui l'oublient que la terre n'est qu'un passage, il frappe aux portes closes derrière lesquelles on rit plus qu'on ne pleure. Une maladie banale, une fluxion de poitrine attrapée on ne sait où, et voilà en quelques heures un foyer détruit. Dans son berceau, l'enfant est seule, la petite maman ne se penche plus, attentive et attendrie, sur cette

merveille qu'elle a mise au monde ; non, dans son lit, toute blanche, toute jeune, toute pure, la jeune maman dort d'un éternel sommeil... Et pendant ce temps, la toute petite, qui ne comprend pas encore, pleure... pleure, parce qu'on l'oublie...

. . . . . .

Pourquoi cette vision douloureuse passa-t-elle devant les yeux du colonel ? Pourquoi se rappela-t-il que c'était aussi par une lumineuse matinée de printemps qu'il avait enterré la jeune maman ? Pourquoi se souvint-il du geste brutal avec lequel, au retour du cimetière, il avait arraché Jeanne des bras de sa nourrice ? L'enfant n'avait pas eu peur, elle s'était mise à rire pour la première fois. Ce rire clair, ce rire plein de vie, le colonel l'entendait chaque jour, Jeanne avait encore son rire d'enfant, ce rire qui pour toujours l'avait rattaché à la vie...

Et avec ses pensées il arriva devant l'église ; naturellement, vers le balcon fleuri il leva les yeux. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes, mais aucune silhouette ne se montrait. Sans se presser, il monta les cinq étages, puis, sans faire aucun bruit, il glissa sa clé dans la serrure ; lentement il ouvrit la porte et la referma avec les mêmes précautions.

Dans l'antichambre, petite et sombre, au portemanteau il accrocha son képi, puis hé-

sita. La chambre de sa fille était là, devant lui, mais Jeanne ne devait pas y être; à gauche le salon, à côté la salle à manger. Il pénétra dans le salon.

Toute petite, mais pleine de soleil, la pièce lui parut plus gaie que de coutume, un gros bouquet de lilas la parfumait. Les meubles, venant des parents du colonel, avaient été achetés à l'époque où l'acajou et le velours étaient la suprême élégance ; ils étaient laids, mais des coussins de broderie les dissimulaient. Sur la cheminée, sur la table, de petits bibelots sans aucune valeur ; au mur, quelques bonnes gravures venant aussi des grands-parents. Tout était en ordre, aucun grain de poussière n'apparaissait, Jeanne avait passé par là. Mais où était-elle donc, la petite fée de la maison ?

Une porte du salon donnait dans la salle à manger, elle était entrebâillée : le colonel s'en approcha et regarda ; alors sa physionomie s'illumina. Dans la pièce à côté, près de la fenêtre, lui tournant le dos, Jeanne travaillait. Il allait entrer, ses lèvres s'ouvraient déjà pour appeler tendrement sa fille lorsqu'il s'arrêta brusquement : sur une chaise, non loin d'elle, un homme était assis, et vaguement il regardait la jeune fille travailler.

Surpris, mécontent, ne s'expliquant pas la présence de cet individu, le colonel ne savait

que faire. Questionner Jeanne devant un étranger, cela lui semblait ridicule ; mais pourtant il voulait savoir ce que cet homme faisait là.

Tout à coup la voix claire de la jeune fille annonça :

— Voilà, j'ai fini ; le temps d'empaqueter, et vous serez à midi chez vous. J'avais promis d'être exacte, je crois que je le suis.

L'étranger se leva et, derrière la porte, le colonel l'examina tout à son aise. C'était un garçon d'une trentaine d'années, vêtu comme quelque commis de grand magasin. Il aida Jeanne à faire le paquet, tout en répondant :

— C'est que si vous aviez manqué de parole, mademoiselle, on eût été bien ennuyé. Le client vient à deux heures ; c'est pour une première communion qui a lieu jeudi.

— Alors, c'est parfait. Au revoir, monsieur. Vous direz à Mme Ripart que je passerai chez elle cette semaine.

Le paquet sous le bras, le commis quitta la salle à manger, et, dès qu'il eut fermé la porte, le colonel entra.

Jeanne, qui était en train de ranger ses pinceaux, se retourna brusquement et son joli visage s'empourpra.

— Toi, papa, fit-elle, toi, à cette heure ?

Et son étonnement était si grand que ses mains tremblaient légèrement.

Le trouble de Jeanne attrista le colonel ; sa fille avait un secret dont elle ne lui avait jamais parlé. D'une voix douce, pleine de tendresse, le père reprit :

— Ma chérie, mon arrivée... inopinée t'a surprise... tellement, que tu ne songes pas à m'embrasser.

Ce reproche jeta Jeanne avec ses pinceaux dans les bras du colonel.

— C'est que... fit-elle, je ne t'attendais pas... alors... alors...

— Alors tu risques de me remplir de blanc et de vert, et j'ai mon uniforme numéro deux !

Brusquement Jeanne s'éloigna. Elle posa ses pinceaux sur la table en disant :

— C'est vrai, je ne sais pas ce que j'ai ce matin, depuis neuf heures j'enlumine, je ne vois plus clair... je suis incohérente.

— Est-ce vraiment le travail qui t'a rendue ainsi ?

Les yeux clairs du colonel interrogeaient, ces yeux-là demandaient la vérité, mais Jeanne ne voulait pas la dire.

Elle détourna la tête et répondit :

— Mais oui ; que veux-tu que ce soit ?

Impatienté, nerveux, le colonel s'écria :

— Tout autre chose.

Alors Jeanne se troubla complètement, et s'asseyant sur la chaise basse qui lui servait

pour travailler, elle dit d'une voix tremblante :

— Père, je ne comprends pas ! Tu me parles... tu m'interroges comme tu ne l'as jamais fait !

Ces paroles émurent le colonel ; il devina que sa fille souffrait, mais il ne pouvait admettre que Jeanne lui cachât quelque chose. Il précisa :

— Je t'interroge... parce que, tout à l'heure, j'ai aperçu, sortant de la salle à manger, de la pièce où tu travaillais, un individu que je ne connais pas.

Vivement la jeune fille expliqua :

— C'est un employé de la maison Ripart : il venait chercher des enluminures que j'ai achevées ce matin... La sœur de Blanche fait sa première communion dans quelques jours... je lui ai peint un petit missel et...

Le colonel interrompit sa fille :

— La sœur de Blanche, est-ce ce client qui doit venir à deux heures ? Jeanne, tu ne me dis pas la vérité et tu me fais beaucoup de peine.

Ce reproche amena des larmes dans les yeux de la jeune fille ; elle regarda son père et murmura :

— Je n'ose pas.

Alors le colonel se rapprocha et, tout en caressant la tête blonde, il demanda :

— C'est donc bien grave ?

— Non, mais j'ai peur que tu ne te fâches.

— Dis tout de même.

Les mains croisées, hésitante, Jeanne parla :

— Tu sais que je dessine et peins une partie de la journée... j'ai fait pour la maison... pour mes amies... toutes sortes de bibelots... si bien que je ne savais plus à qui offrir mes productions artistiques... Un jour, Mme Ripart, la propriétaire d'une grande maison d'objets religieux, m'a dit que j'avais... du talent et que si je voulais elle vendrait facilement mes enluminures... J'ai accepté... voilà tout.

— Alors, fit le colonel d'une voix sèche, tu travailles, et cela depuis combien de temps ?

— Depuis... plus d'un an.

— Et que fais-tu de cet argent ?

— Je... je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ? Voyons, explique-toi nettement. J'aime les situations claires.

Très rouge, bien embarrassée, Jeanne balbutia :

— C'est-à-dire... parfois... je me paie des fantaisies, mes fleurs, une robe, un chapeau...

— Enfin, reprit le colonel avec anxiété, tu ne te sers pas de l'argent que tu gagnes pour le ménage... Ma solde, bien mince, c'est vrai, suffit à nous faire vivre.

— Mais oui, père, s'écria Jeanne vivement, j'ai même quelques économies.

Le colonel respira.

— Alors, ma petite fille, reprit-il, fais ce que tu veux. Tu sais, côté pécuniaire, je n'y entends rien, je m'en rapporte à toi... Mais, vois-tu, j'aurais beaucoup souffert si j'avais appris que tu travaillais pour subvenir aux dépenses du ménage. Ce n'est pas le rôle d'une femme, encore moins celui d'une fille. Si j'étais vieux, infirme, malade, j'accepterais parce que je ne pourrais pas faire autrement. Mais, Dieu merci, j'ai une santé superbe et je suis solide au poste.

Jeanne quitta sa chaise et se jeta au cou de son père.

— Allons, c'est fini, ne parlons plus de cette vieille histoire. Dis-moi, maintenant, pourquoi tu es revenu de si bonne heure.

— J'ai fini mon cours plus tôt que de coutume ; mes élèves, ces grands garçons, ne m'écoutaient guère. Il faisait trop beau dehors !

— Les ingrats !

— Ne les accuse pas, moi-même j'étais dissipé, comme on dit au collège.

Jeanne se mit à rire.

— Le professeur et les élèves, c'est joli !

Un joyeux carillon venant de l'église proche interrompit la conversation.

— Midi ! s'écria Jeanne, et le couvert n'est pas mis ! Assieds-toi, sois sage, j'ai à faire.

Le colonel s'installa près de la fenêtre

ouverte ; machinalement il déplia son journal, mais ne le lut pas. Jeanne allait et venait ; le père regarda sa fille. En maîtresse de maison expérimentée, elle dressait la table. Une nappe bien blanche, des couverts de ruolz brillants, des assiettes, des verres simples, mais de fort bon goût, et, au milieu de la table, dans un joli vase d'étain, une grosse botte de giroflées. Le pain coupé, les chaises avancées, Jeanne annonça gaiement :

— Mon colonel, tout est prêt, installez-vous... je vais faire un tour à la cuisine.

La petite fée de la maison revint bientôt ; derrière elle, portant le plat avec une attention touchante, l'ordonnance suivait. Affublé d'un tablier blanc, son pantalon de drap rouge trop large et trop long, ce pauvre soldat était ridicule. Une bonne grosse figure de poupon, des yeux ronds et naïfs, une bouche ouverte, qui avait l'air de tout vouloir attraper, le complétait. C'était le paysan fait pour bêcher la terre, soigner les bestiaux, mais impropre à tout service de maison. Pour faire plaisir à mademoiselle, ce brave garçon s'efforçait de marcher légèrement, d'ouvrir les portes doucement et de ne pas trop casser de vaisselle.

Avec une lenteur attentive, il posa le plat au milieu de la table ; cela fait, il se tourna vers Jeanne, et avec un bon sourire murmura :

— Ça y est, mademoiselle, et je n'ai rien renversé.

Puis, pressé d'aller annoncer cette bonne nouvelle à la cuisinière, il s'enfuit.

Content, le colonel s'installa devant la table fleurie; Jeanne se mit en face de lui, et, avec l'appétit des gens qui ont une bonne santé et qu'aucun régime ne torture, ils déjeunèrent. Tout en mangeant, ils causèrent. Le colonel parla de ses élèves, de camarades rencontrés le matin, des nouvelles lois militaires. Jeanne écouta, questionna, discuta même. Tout à coup le colonel s'écria :

— Au fait, j'allais oublier de te prévenir que j'ai promis ton concours au général gouverneur; il s'agit d'une fête pour je ne sais quelle œuvre militaire; on te demande de faire quelques programmes et de bien vouloir les vendre.

— C'est entendu, reprit Jeanne gentiment, mais quand a lieu cette fête?

Le colonel réfléchit, puis, ouvrant son dolman, il prit un calepin. Après l'avoir feuilleté plusieurs fois, il dit, assez penaud :

— C'est le dix-huit.

— Dans deux jours! s'écria Jeanne, stupéfaite; grondeuse, elle ajouta : Mon colonel, je crois que tu as complètement oublié de me prévenir.

— Oui, j'avoue que je n'y ai pas pensé. La

semaine dernière, le général m'a parlé de cette fête, j'ai promis ; ce matin il m'a rappelé ma promesse.

— C'est heureux. Enfin je vais me dépêcher. Où la fête a-t-elle lieu ?

— Aux Invalides, j'ai le programme.

— Le cadre est superbe. Donne-moi tous les renseignements que tu dois avoir sur ton petit calepin, et je me mets au travail. Nous allons transformer la salle à manger en atelier et la maîtresse de maison en femme peintre.

En quelques minutes la table fut débarrassée, le chevalet mis près de la fenêtre. Jeanne enfila une grande blouse de toile grise et, après avoir embrassé son père, le congédia.

— Sauve-toi, papa, dit-elle, tu as un renseignement à aller chercher au Ministère, et à trois heures un rendez-vous à l'École. Si tu ne pars pas tout de suite, tu ne seras pas exact, et cela t'ennuiera. A ce soir, ne rentre pas tard, surtout !

Elle reconduisit son père, alla sur le balcon admirer ses fleurs et voir, dans la rue, « son colonel », puis rentra dans la salle à manger et devant son chevalet s'installa. Sur une large feuille de bristol elle se mit à dessiner ; de jeunes soldats, de vieux grenadiers voisinèrent, puis une silhouette s'imposa : elle avait le petit chapeau et la redingote du grand empereur.

II

Charmante dans une toilette blanche très simple, Jeanne attendait, dans sa chambre, que son père l'appelât.

C'était le jour de la fête militaire ; pour cette solennité, le colonel revêtait la tenue numéro un, et cette tenue était longue à mettre. Ils étaient partis s'habiller ensemble, et Jeanne se trouva prête bien avant son père. Après un dernier coup d'œil à sa glace, la jeune fille quitta sa chambre et alla frapper à la porte du colonel.

— Papa, il est deux heures moins un quart ; nous allons être en retard.

Le colonel parut à cet appel. Superbe dans son dolman noir sur lequel brillait la croix de la Légion d'honneur, il portait fièrement son képi où se dressait l'aigrette blanche. Bien que ses moustaches fussent grises, il semblait

étonnamment jeune, et pourtant il approchait de la cinquantaine. Avec des yeux pleins de tendresse, il regarda sa fille et l'admira :

— Tu es gentille, ma chérie, robe et chapeau me semblent parfaits. Je crois que tu feras bonne recette.

— Allons-nous-en vite, s'écria Jeanne ; pour ne pas être en retard il faut nous dépêcher. Tu as été long à t'habiller, mais, ajouta-t-elle gentiment, mon colonel est très beau.

Bien vite ils descendirent les cinq étages ; dehors ils prirent un petit tramway électrique qui les déposa devant la chapelle des Invalides. Après avoir traversé un long couloir, ils arrivèrent à la cour d'honneur. Cette cour, vieille de plusieurs siècles, a les larges proportions du beau règne : on y retrouve intacte toute l'admirable architecture de Mansard, et en marchant sur ces pavés qui ont vu tant de gloire les gens les plus frivoles sentent que quelque chose de très grand les étreint.

Là, plus que partout ailleurs, le passé surgit ; dans la chapelle, de vieilles loques pleines de trous et de sang, drapeaux pris à l'ennemi, vous le rappellent superbement, et, tout près d'eux, l'Empereur repose pour toujours. Son ombre plane au-dessus des Invalides, ce magnifique monument qu'il a peuplé de souvenirs.

Élevée dans le culte de l'armée et vénérant

tout ce qui s'y rattache, grave, Jeanne marchait aux côtés de son père ; silencieux, presque recueillis, tous deux traversèrent la cour d'honneur. Des officiers, des soldats les croisèrent, ils saluèrent le colonel et la jeune fille leur sourit ; tous ces gens qui portaient l'uniforme étaient des amis.

Ils prirent l'escalier Hoche ; la fête avait lieu dans la salle des Maréchaux.

Dès qu'ils arrivèrent au haut des marches, deux officiers s'approchèrent. Le colonel les présenta à sa fille : le capitaine Roger, le lieutenant Jean Marvy.

Le capitaine s'empara du colonel, le lieutenant offrit son bras à la jeune fille.

Tout en traversant la galerie qui conduit à la salle des Maréchaux, Jeanne posa des questions : Y avait-il déjà du monde ? Ferait-on belle recette ? Les vendeuses étaient-elles nombreuses ?

Le lieutenant, qui regardait avec une admiration non dissimulée sa compagne, répondit que la fête n'était que pour trois heures et que deux dames vendaient déjà des programmes.

— Vos dames sont-elles jeunes ou vieilles ? demanda Jeanne.

Le lieutenant ne se prononça pas, mais il répondit que l'une d'elles était la femme d'un commandant et l'autre la veuve d'un officier supérieur.

Un malicieux sourire éclaira la physionomie de la jeune fille ; le lieutenant s'en aperçut.

— Vous vous moquez de moi, mademoiselle, fit-il, un peu penaud.

— Non certes, seulement je vous devine... Normand... ou est-ce par respect hiérarchique que vous n'avez pas voulu donner à ces dames le qualificatif que mon indiscrétion vous réclamait ?

— C'est pour la dernière raison, répondit-il, et puis un peu par galanterie : cela doit être si ennuyeux d'être vieux !

Le lieutenant avait vingt-sept ans, mais il ne les portait guère. Jeanne le regarda et répéta en riant :

— Oui, ce doit être bien ennuyeux. Puis elle ajouta : Mais nous n'en sommes pas encore là.

A l'entrée de la salle des Maréchaux, ils s'arrêtèrent, et comme Jeanne ne connaissait pas cette salle, le lieutenant se fit son cicerone.

Lorsqu'ils eurent consciencieusement admiré les portraits des gloires militaires, Jeanne s'assit sur un des fauteuils réservés aux officiers supérieurs et à leurs femmes et, avec un aimable sourire, elle dit au lieutenant :

— Ne vous croyez pas obligé de me tenir compagnie, monsieur, vous avez peut-être beaucoup d'autres choses à faire.

Embarrassé, l'officier répondit :

— Mais, mademoiselle, par ordre du général et... si vous le permettez, je dois rester près de vous une partie de la journée. Tout à l'heure on vous demandera de tendre la main pour les petits enfants des militaires, et la coutume veut qu'une jeune fille soit accompagnée. J'espère, ajouta-t-il en hésitant, que cette coutume ne vous contrariera pas.

Jeanne eut une gentille réponse :

— Au contraire, c'est toujours un peu intimidant de demander la charité ; à deux on est plus fort.

Le lieutenant s'inclina, visiblement flatté.

— Et la femme du commandant et la veuve de l'officier supérieur, demanda Jeanne, qui donc les accompagne ?

— Je ne sais ; le général n'a pensé qu'à vous, et comme je suis son neveu...

— Il vous a imposé la « corvée » !

— Oh ! mademoiselle !

— Oui... corvée ! c'est le vrai mot. L'obligation de rester avec une jeune fille, qu'on ne connaît pas, toute la journée, n'a rien de bien amusant.

— Mademoiselle...

— Laissez-moi dire ; puisque nous avons quelques heures à passer ensemble, il faut qu'elles soient aussi agréables que possible. Je ne veux pas que ce soir, après mon départ,

vous poussiez un soupir de soulagement. Vous êtes officier, moi je suis fille de colonel ; si j'avais été un garçon, j'aurais été soldat : nous sommes donc de la même famille. Oublions que nous ne nous connaissons que depuis quelques instants et causons, en attendant nos « clients », comme de vieux camarades.

La franchise de Jeanne, son ton si dépourvu de coquetterie plurent au lieutenant : il n'avait jamais encore rencontré une jeune fille aussi simple.

— Mademoiselle, fit-il, vous comblez tous mes vœux. Je suis un provincial arrivé depuis peu et j'ignore le monde parisien. Un « vieux camarade » est toujours indulgent : vous ne vous apercevrez pas de mes bévues.

— Je suis certaine que vous n'en ferez aucune ; où étiez-vous en garnison ?

— A Saint-Malo : j'y ai passé trois ans ; je viens de permuter avec un ami.

— Vous désiriez Paris ?

— Oui, je veux préparer l'École de guerre ; c'est indispensable pour arriver.

Les yeux de Jeanne s'illuminèrent.

— Certes, fit-elle, on sort de cette école-là prêt à vaincre. Mon père y est professeur depuis cinq ans.

— Je le sais, mademoiselle, et je travaille chaque jour avec les livres du colonel ; ils sont si clairs, si précis, que les choses les plus

difficiles vous semblent très simples. C'est un grand savant qui a fait ces livres-là.

La main de Jeanne se tendit spontanément vers le lieutenant, et les yeux humides, les lèvres un peu tremblantes, elle murmura :

— Merci. Vous ne pouvez savoir le plaisir que vous venez de me causer. Je suis fière de mon père, je l'admire : il est si simple, si bon! Vous verrez quel merveilleux professeur vous aurez là.

— Hélas! il faut d'abord que je sois reçu!

— Lorsqu'on travaille bien, reprit Jeanne gaiement, on n'est jamais refusé.. Puis elle ajouta : Maintenant cessons toute conversation grave et quittons les sièges d'honneur, les invités commencent à arriver. Monsieur le lieutenant, souvenons-nous que nous sommes ici pour vendre des programmes : tâchons d'être très aimables, afin qu'on nous donne beaucoup d'argent.

Jeanne et le jeune officier se mirent à l'entrée de la salle, et à chaque arrivant, avec un sourire et une gentille parole, la jeune fille proposait le programme; rares étaient ceux qui refusaient.

Bientôt toutes les chaises furent occupées, et le Gouverneur étant arrivé, le concert commença.

Massée sur une petite estrade, la musique militaire joua la *Marseillaise,* que toute l'as-

sistance écouta debout. Dans cette salle, ce chant magnifique semblait plus grand encore. Aux murs les ancêtres illustres, aux premiers rangs les généraux et dans la galerie, près des portes, partout, de jeunes officiers. Avec des visages graves et recueillis, les invités écoutèrent le chant national et un grand frisson secoua les cœurs les plus frivoles. Jeanne, qui était restée tout près de l'estrade, chercha les yeux de son père et, ne les rencontrant pas, se tourna vers le lieutenant.

— C'est beau, dit-elle.

Il fut de cet avis et donna avec énergie le signal des applaudissements.

La musique s'étant retirée, un académicien, notoirement célèbre, vint expliquer le fonctionnement de l'œuvre et rappela avec une émotion généreuse que c'était pour les petits enfants des soldats de France que les quêteuses allaient tendre leurs bourses ; puis des artistes illustres lui succédèrent, et quelques remarquables amateurs assurèrent le succès de ce concert.

Pendant l'entr'acte, une musique militaire joua dans la cour d'honneur de vieux airs d'autrefois, et Jeanne et le lieutenant demandèrent à tous une obole. Personne ne refusa, et, la quête terminée, la jeune fille alla dans le salon des artistes compter elle-même sa recette. Sur un canapé elle vida son plateau et le

lieutenant la bourse et, à genoux, tous les deux se mirent à trier sous et pièces blanches.

Tout à coup, Jeanne poussa un cri de joie :

— Une pièce d'or, vingt francs ! Qui m'a donné cela? je ne m'en suis pas aperçue ! Voilà qui va faire monter le total. Où en êtes-vous, monsieur ?

— Deux cents francs, mademoiselle, j'ai beaucoup de pièces de cinq francs.

— Oui, fit Jeanne en riant, l'or, chez les officiers, c'est chose rare. Quel est le Crésus qui a mis cela dans ma bourse ?

— On n'a pas besoin d'être « Crésus » pour vous donner vingt francs.

Jeanne s'arrêta de compter et regarda son compagnon qui continuait à trier.

— Monsieur, dit-elle, je crois avoir deviné quelle est la personne qui m'a glissé cette pièce dans mon plateau.

Tout en faisant des piles de sous, le lieutenant répondit avec indifférence :

— C'est peut-être le général.

— Non, et vous savez très bien que ce n'est pas lui.

S'affairant, faisant et défaisant les piles, le lieutenant reprit :

— Vraiment... j'ai dit cela au hasard, je n'ai pas remarqué ce qu'il vous a donné.

Jeanne s'impatienta :

— Je vous en prie, monsieur, laissez une

seconde ces sous tranquilles, et regardez-moi.

Le lieutenant obéit ; alors Jeanne, nettement, lui dit :

— Je crois que c'est vous, monsieur, qui avez glissé dans mon plateau cette pièce d'or. Un officier ne ment jamais, répondez-moi.

— Mademoiselle, fit-il en souriant, vous oubliez que la main droite doit ignorer ce que la main gauche donne.

— C'est un aveu.

Le lieutenant ne répondit pas et se remit à compter. Jeanne l'imita, mais sa figure était soucieuse. Après un court silence, elle reprit :

— Je voudrais vous remercier, monsieur, mais avant de le faire j'aimerais à vous demander quelque chose ; me permettez-vous d'être très indiscrète ?

— Mademoiselle, vous ne le serez jamais.

— Si, vous allez voir.

— Je vous en prie.

— Monsieur, êtes-vous riche ?

Un éclat de rire plein de jeunesse et d'insouciance résonna dans la pièce.

— Pour toute fortune, mademoiselle, répondit le lieutenant, j'ai ma solde, mais je m'en contente fort bien. J'aime la vie simple, je hais le luxe et ainsi je suis heureux.

Avec un peu d'émotion et d'une voix très douce, Jeanne reprit :

— Alors je vous remercie doublement, mon-

sieur ; quand on est riche, ce n'est rien de donner ; quand on ne l'est pas, c'est très beau. Vous avez fait une folie dont on devrait vous gronder, mais je ne sais pas gronder.

Le lieutenant trouvait les mots si gentils qu'il eut peur de perdre la tête ; alors, bien fort, en soldat qu'il était, il cria :

— Deux cent trente, deux cent cinquante, deux cent quatre-vingts, trois cents francs ! Mademoiselle, vous avez là trois cents francs, c'est superbe !

Ensemble, tous les deux se relevèrent.

— Je suis contente, dit Jeanne ; merci, monsieur, vous m'avez beaucoup aidée.

— Je n'ai fait que mon devoir, mademoiselle, et je regrette que ce devoir soit déjà terminé.

La jeune fille comprit que ces paroles étaient sincères, elle-même éprouvait une grande sympathie pour cet officier qu'elle devinait simple et loyal.

— Mais, fit-elle gentiment, la journée n'est pas finie, et le gouverneur vous a prié, je crois, de m'accompagner pendant toute la fête.

Le visage du lieutenant s'illumina :

— Alors, mademoiselle, vous me permettez de rester encore avec vous ?

— Je vous le demande même, mon père est pris par ses camarades, je m'ennuierais fort si j'étais seule.

Chargé du sac qui contenait la recette, le lieutenant suivit Jeanne, et ils allèrent dans la galerie écouter les airs d'autrefois qu'une musique militaire continuait à jouer.

L'entr'acte fini, les invités rentrèrent dans la salle, et la seconde partie du concert commença. Elle fut aussi brillante que la première, et un public enthousiaste applaudit ces acteurs célèbres qu'un sentiment charitable amenait dans ces vieux murs. Aucun ne manqua à l'appel, tous contribuèrent au succès de cette fête.

Le concert terminé, la foule s'écoula lentement.

Lorsque la salle fut à peu près vide, Jeanne et le lieutenant s'approchèrent du colonel, qui causait avec le gouverneur.

En voyant venir le joli couple, souriant à tant de jeunesse, le général s'écria :

— Que de remerciements je vous dois, mademoiselle ! Votre sourire a amené dans la bourse de la quêteuse les pièces blanches, et puis vous avez bien voulu accepter ce provincial, ce sauvage, pour cavalier.

— Mais, général, dit Jeanne gentiment, ce sauvage m'a beaucoup aidée ; en outre, je ne me suis pas du tout aperçue qu'il méritait ce nom-là.

— C'est que vous l'avez apprivoisé ; je vous crois capable de faire tous les miracles. Mais,

hier, ce chenapan me déclarait que sa timidité l'empêcherait d'accompagner une jeune fille. A-t-on idée d'une sottise pareille?

Le pauvre lieutenant n'était pas très à son aise, il n'osait interrompre son supérieur et pourtant il eût beaucoup donné pour que le général ne parlât pas ainsi. Jeanne devina ce sentiment et détourna la conversation.

— Êtes-vous content, général, la recette est-elle bonne?

— Superbe, plus belle que nous ne l'espérions. Merci de tout mon cœur, ma chère enfant, merci pour votre aide intelligente, merci d'avoir peint de si jolis programmes. Colonel, ajouta-t-il, vous êtes un heureux père.

Le colonel le savait, il eut un sourire satisfait. Jeanne devint toute rose, et le lieutenant inclina la tête comme s'il approuvait les paroles de son chef.

Après avoir pris congé du général, Jeanne voulut dire au revoir à celui qui avait été son compagnon toute la journée, mais le lieutenant demanda au colonel la permission de l'accompagner jusqu'à la porte des Invalides, permission qui lui fut accordée.

Tous les trois redescendirent l'escalier Hoche et traversèrent dans toute sa largeur la cour d'honneur, où la musique militaire jouait la retraite.

Le colonel, le lieutenant marchaient mili-

tairement ; sans s'en apercevoir ils avaient pris le pas, Jeanne les imita.

En passant sous une voûte la jeune fille se mit à rire, et son rire était si joyeux que les deux hommes la regardèrent.

— Pourquoi ris-tu ? demanda le colonel en souriant.

— Nous avons l'air de trois militaires, mon petit papa, mais j'ai peur que cela ne soit un peu grotesque quand on porte une robe de broderie blanche et un chapeau garni de fleurs.

Le lieutenant s'excusa :

— C'est vrai ! Je crois, mon colonel, que nous marchions au pas.

— Moi, j'en suis sûre, fit Jeanne, et cela m'amuserait beaucoup si j'avais une autre toilette.

Le colonel demanda :

— Veux-tu prendre une voiture, es-tu fatiguée ?

— Non, pas du tout, rentrons à pied. J'aime me promener avec toi lorsque tu es en uniforme ; chaque fois qu'on te salue, cela me fait plaisir, et lorsqu'on te regarde, je pense : « C'est à moi, ce bel officier », et je suis très heureuse.

— Jeanne, fit le colonel, tu es une grande enfant.

— Papa, reprit-elle, ne gronde pas. Je peux dire des bêtises devant le lieutenant Marvy,

nous avons découvert que nous étions de vieux camarades.

— De vieux camarades ! répéta le colonel étonné.

— Oui, il travaille pour l'École de guerre, c'est un futur élève, et depuis plusieurs mois, tous les jours, il consulte tes livres. Papa, il faut le traiter en ami.

— Mademoiselle, vous êtes trop bonne, balbutia le jeune homme. Croyez bien que... que...

— C'est juste, interrompit le colonel, un futur élève est toujours un ami. Au revoir, lieutenant, je vous remercie d'avoir accompagné ma fille. Nous recevons tous les premiers lundis du mois, je serai très heureux de vous voir chez moi.

Cette invitation si cordiale fit perdre la tête au jeune officier, sa timidité reparut, il bredouilla :

— Mon colonel, mademoiselle, je suis très flatté... Puis, se rendant compte de sa stupidité, il salua militairement et s'enfuit

Le colonel se mit à rire et prenant le bras de sa fille, il l'entraîna.

— Ton lieutenant est bien timide, ma chérie.

— C'est un brave cœur, fit Jeanne fièrement.

Étonné du ton de sa fille, le colonel cessa de plaisanter.

— Oh ! Oh ! quel enthousiasme pour ce jeune officier que tu connais depuis quelques heures !

— Papa, il n'a pour vivre que sa solde, et pour les petits enfants il m'a donné vingt francs.

— C'est bien de sa part, mais tu n'aurais pas dû accepter.

— Je ne pouvais faire autrement, un refus l'eût humilié. C'est égal, vingt francs c'est une grosse somme pour celui qui ne gagne par mois que deux cent et quelques francs.

— C'est vrai, nous n'avons pas le droit de penser aux pauvres. Ah ! pour être soldat, il ne faut pas aimer l'argent !

— On aime le drapeau, s'écria Jeanne, c'est mieux.

— Oui, chère petite patriote, c'est mieux. Tu as encore raison, et tu donnes une leçon à ton vieux colonel qui ose murmurer.

— « Mon vieux colonel », mais je te défends de t'appeler ainsi. Tu n'es pas vieux, tu le sais bien ; seulement tu dis cela pour te faire faire des compliments. J'ai découvert que tu les aimes.

— Les tiens, peut-être.

— Et ceux des femmes d'officiers supérieurs. Il y en a deux qui ne t'ont pas quitté aujourd'hui. Que t'ont-elles raconté ?

— Ce que les mamans racontent toujours.

Leurs fils sont mes élèves, alors elles m'ont vanté leur intelligence, leur savoir, leur bonté, que sais-je ! Enfin l'éternelle histoire !

— Et tu les as écoutées très gentiment.

— Bien entendu, ça leur fait tant plaisir!

Dans la rue le colonel et Jeanne étaient très regardés ; la grande tenue avantageait l'officier et la jeune fille se réjouissait de voir les yeux des passants fixer son père ; elle ne s'apercevait pas qu'on l'admirait aussi. Ils allaient doucement, nullement pressés d'arriver, continuant à bavarder, pensant tout haut, ne se cachant rien, jeunes tous les deux. Leurs âmes étaient pareilles, aucun sentiment vil ne les avait jamais effleurés ; leurs cœurs avaient les mêmes amours, Dieu et leur pays, et cette petite jeune fille si frêle, si rose, si blonde était capable, tout comme son père, d'être héroïque très simplement.

Elle savait qu'on craignait la guerre, qu'elle pouvait éclater d'un moment à l'autre ; sans défaillance, sans émotion apparente elle en parlait. Mais elle était bien contente d'apprendre que les nouvelles étaient meilleures et que ces sauvages habitants des Balkans semblaient vouloir faire quelques concessions.

La fin de cette journée lui semblait plus belle, elle regardait les arbres de Paris, si chétifs, avec des yeux heureux. C'était le printemps et, n'importe où, il est beau. Les

petites voitures chargées de fleurs, le massif d'un square, une femme qui passe un bouquet à la main rappellent que la campagne est en fête. On rêve de vergers blancs, de prés fleuris, de buissons merveilleux, on rêve de brise parfumée et même à Paris on croit la sentir.

Comme ils étaient arrivés devant leur maison, avant d'entrer, Jeanne murmura :

— Il fait beau, et tout, ce soir, me semble joli.

Le colonel regarda sa fille et avec un doux sourire répondit :

— Moi aussi, tout me semble joli.

Et doucement ils montèrent vers le petit appartement clair. Ils étaient heureux, mais se sentaient émus, le printemps les accompagnait, il troublait le cœur de l'enfant et rappelait au père de doux souvenirs.

III

Le salon des Favier était un tout petit salon, de lourds sièges d'acajou l'encombraient, mais Jeanne savait les disposer de telle sorte que malgré l'exiguïté de la pièce on pouvait recevoir ensemble un assez grand nombre de personnes. Le premier lundi de chaque mois Jeanne ouvrait les portes de la salle à manger et sur la table elle installait le goûter ; goûter très bien servi où les sandwiches les plus bizarres voisinaient avec de délicieux petits fours.

Jeanne faisait tout elle-même et, dès le matin, aidée de sa vieille nourrice, elle travaillait ; pâtissière habile, elle réussissait tartes et galettes, et était ravie lorsque ses visiteurs les trouvaient bonnes.

Les gâteaux prêts, Jeanne s'occupait des fleurs. Sa bourse ne lui permettait pas d'ache-

ter les gerbes coûteuses, mais au printemps les lilas, les genêts, les pivoines font des bouquets somptueux.

Le petit appartement fleuri, Jeanne s'habillait, elle avait des robes simples et charmantes, de couleur claire ; son père prétendait que tout ce qui était sombre ne lui allait pas.

Le premier lundi de mai, Jeanne revêtit une robe qui était du même bleu que ses yeux, et, ce lundi-là, Jeanne fut plus longue à sa toilette que d'habitude. Elle coiffa avec soin ses cheveux rebelles qui frisaient, se regarda plusieurs fois dans son miroir et pour s'expliquer cette coquetterie inusitée pensa que son père lui avait annoncé la visite du gouverneur.

Prête, elle alla faire un tour à la cuisine, recommanda à sa nourrice de mettre son tablier de soie noire et de ne pas oublier d'ouvrir aux visiteurs la porte à deux battants : le général devait venir, il fallait le recevoir protocolairement.

Cela fait, elle donna un coup d'œil à la salle à manger. Les piles de sandwiches étaient bien rangées, les petites tartes aux fraises paraissaient succulentes et le gros bouquet de pivoines, qui tenait le milieu de la table, était ravissant. Le salon, malgré les vilains meubles, lui parut charmant ; elle avait mis dans tous les vases des genêts et partout ces fleurs d'or surgissaient.

Satisfaite, Jeanne s'assit dans un fauteuil et sourit à tout ce qui l'entourait. Mais le timbre de la porte d'entrée ayant retenti, elle rectifia son attitude et, contrariée que son père ne fût pas encore rentré, s'apprêta à recevoir gentiment cette première visite.

Avec un peu d'anxiété, elle écouta si la nourrice suivait bien ses instructions. La porte ouverte, elle devait débarrasser le visiteur ou la visiteuse de ce qui l'encombrait, puis lui demander son nom et enfin ouvrir la porte à deux battants.

Tout fut bien fait, Jeanne entendit un murmure, la porte s'ouvrit et... le colonel Favier parut.

La jeune fille eut un cri de joie, mais elle se fâcha.

— Tu m'as fait peur, j'ai cru que c'était une visite et cela m'ennuyait d'être seule. Je craignais le général, et mon cœur battait.

— Pauvre petit cœur, le général serait flatté.

Le colonel embrassa sa fille, puis regarda le salon, la salle à manger, admira les genêts, les pivoines, les tartes, et déclara que nulle part, dans Paris, on ne pouvait avoir un appartement plus joliment arrangé. Le général ne se doutait pas qu'au haut de son ascension il trouverait un si gentil paradis.

Et le colonel ajouta que cette visite l'éton-

nait : le gouverneur n'aimait guère le monde, il le disait bien haut.

Jeanne ne répondit pas, mais pensa que le lieutenant Jean Marvy, neveu du général, accompagnerait, très probablement, son oncle...

La porte s'ouvrit, deux visiteuses entrèrent ; l'une était la femme d'un vieux camarade du colonel, l'autre une amie de Jeanne.

La jeune maîtresse de maison accueillit très aimablement la dame, l'installa près de son père, puis entraîna son amie dans la salle à manger afin de pouvoir bavarder.

— Comme il y a bien longtemps que je ne t'ai vue !

— Bientôt un mois.

— Qu'es-tu devenue ?

— J'ai travaillé.

— Moi aussi.

— Es-tu contente ?

— Oui, mon professeur affirme que je serai reçue.

Et elles continuèrent à causer de leurs espoirs ; l'une parlait de sa peinture, l'autre du Conservatoire ; cette dernière, fille d'officier sans fortune, voulait, tout comme Jeanne, avoir dans les mains un métier. Et elles envisageaient cet avenir sérieux avec gaieté, fières de l'indépendance que le travail leur assureriat. Chez elles, aucun désir de grandeur et de

luxe, leur esprit tendu vers le but à atteindre ne s'arrêtait pas en chemin. Habituées dès leur enfance à une vie simple, ne connaissant pas la richesse et l'inaction qui engendrent tant de mauvaises pensées, elles étaient des jeunes filles charmantes et courageuses que tout homme eût aimé avoir pour compagnes. Mais elles ne pensaient guère au mariage, sachant, malgré leur jeunesse, que leur pauvreté éloignerait les épouseurs. Cela ne les attristait pas, elles étaient gaies, rieuses, contentes de vivre, aimant passionnément leurs parents et leur art.

Le petit salon s'emplissait, deux commandants venaient d'arriver, ainsi qu'un capitaine et sa femme en garnison à Toulouse et de passage à Paris. Jeanne et son amie offrirent le thé, les visiteurs acceptèrent ; dans cette petite pièce fleurie, ils se trouvaient bien et restaient. Par une simple phrase, le colonel faisait comprendre qu'il était heureux de recevoir ceux qui venaient jusqu'à lui.

Entre officiers la conversation ne varie guère ; les choses du métier, les inventions nouvelles, la guerre proche, voilà ce qui se discutait dans le salon. Peu élégantes, les femmes ne pensaient pas à se critiquer, elles écoutaient ou causaient entre elles ; l'une parlait de ses enfants, sujet inépuisable pour les mères, l'autre de son prochain départ. Entre

ces gens du même monde la plus grande cordialité régnait, et ils étaient heureux de se rencontrer.

Tout à coup il y eut un silence, la nourrice ouvrait la porte et, suivi d'un officier, le gouverneur entrait. Le colonel le reçut avec déférence ; c'était son chef, un chef qu'il vénérait pour sa grande intelligence et pour la dignité de sa vie.

Très affable, le gouverneur salua tous ceux qui étaient là et s'installa près du colonel ; le lieutenant Marvy, qui l'accompagnait, fut invité à aller retrouver les jeunes filles.

— Il goûtera pour moi, mademoiselle Jeanne, dit le général. A son âge on a toujours faim.

Dans la salle à manger, le lieutenant Marvy fut très embarrassé de sa personne. Mlle Favier l'avait présenté à son amie qui le dévisageait d'un air moqueur, tout en grignotant un gâteau, et, très occupée à préparer le thé, Jeanne semblait ne plus penser qu'il était là. Képi à la main, raide comme un morceau de bois, il attendait, près de la table, qu'on l'invitât à s'asseoir, et avait l'impression, très nette, qu'il était complètement ridicule.

Enfin Jeanne se retourna et devinant le malaise du jeune homme, gentiment elle lui dit :

— Monsieur, je vous en prie, débarras-

sez-vous de votre képi mettez-le sur une chaise... n'importe où ; nous allons goûter confortablement.

Près de Jeanne le lieutenant s'assit, il accepta un sandwich, et tout en mangeant il cherchait ce qu'il pourrait dire à ces deux jeunes filles. Depuis plusieurs jours il pensait à cette visite, depuis plusieurs jours il s'en réjouissait, et voilà que sa timidité le rendait si malheureux qu'il aspirait au moment où le gouverneur se retirerait.

S'apercevant de son malaise moral, Jeanne essaya de le faire parler ; elle lui rappela la fête des Invalides, le questionna sur sa préparation à l'École de guerre et son séjour à Paris. Il répondait par monosyllabes, incapable de soutenir la conversation.

Ce goûter à trois était si monotone que, dès qu'elle eut fini, l'amie de Mlle Favier se leva. Elle salua l'officier, embrassa Jeanne et se sauva par la porte de la salle à manger.

Lorsqu'ils furent seuls, le lieutenant eut un soupir d'aise et s'excusa :

— Mademoiselle, pardonnez-moi, mais je viens d'être stupide.

Jeanne voulut protester.

— Non, mademoiselle, non, ne me dites rien, j'ai tellement ennuyé votre amie qu'elle a préféré s'en aller ; de cela je vous demande pardon. Ce n'est pas ma faute, croyez-le bien,

je suis un sauvage ; je ne sais guère ce qu'il faut dire dans un salon, encore moins quelle conversation peut intéresser une jeune fille. Je viens de me conduire comme un imbécile, je le regrette beaucoup, mais, hélas, je crois que cela m'arrivera encore quelquefois.

Jeanne se mit à rire :

— Vous n'avez guère d'illusion sur vous-même !

— A quoi bon? Je ne suis qu'un soldat, vous avez déjà dû vous en apercevoir.

— Il faut être fier de cela, les officiers très brillants dans les salons ne sont pas toujours des chefs qu'on admire.

— Merci, mademoiselle, c'est tout à fait gentil ce que vous me dites là.

La jeune fille proposa une tarte, un autre sandwich ; le lieutenant accepta, n'osant refuser. Il y eut un silence, puis, tout en grignotant un gâteau, Jeanne reprit :

— Monsieur, voulez-vous oublier que vous faites une visite, vous avez l'air très malheureux ! Voyons, mettez-vous à votre aise... vous n'aimez peut-être pas les gâteaux que je vous offre... laissez-les ; la cuisinière-pâtissière ne se fâchera pas.

— Mais...

— Causons, comme l'autre jour aux Invalides, causons comme deux vieux camarades. Ça marche le travail?

— Oui, à peu près, mais c'est parfois bien difficile.

— Vous vous présentez cette année ?

— Dans quelques mois, le général le veut.

Leur conversation fut interrompue, il se faisait tard, les visiteurs s'en allaient. Dans le petit salon il ne restait plus que le gouverneur qui causait avec le colonel.

— Nous discutons une question très sérieuse, mademoiselle Jeanne, dit-il à la jeune fille, voulez-vous me laisser votre père encore quelques instants ?

— Ce qui signifie que je suis de trop. Général, je me sauve ; du reste, j'ai aussi une visite.

Elle vint rejoindre le lieutenant Marvy, qui avait osé se lever et s'approcher de la fenêtre.

— Monsieur, fit-elle moqueuse, vous êtes condamné à rester encore quelque temps ici, vos supérieurs causent de choses graves.

— J'en suis bien heureux, croyez-le, mademoiselle, et je voudrais que ces choses graves fussent très longues.

Jeanne railla.

— Il me semble que le sauvage se civilise !

— Oui, je le crois aussi, mais, chez vous, tout le monde doit se plaire. Votre appartement est charmant, on sent que l'on vit dans chaque pièce.

— C'est forcé, il est si petit !

— Et puis vous avez des arbres devant vous, une église, on se croirait presque en province.

— Vous n'aimez pas Paris.

— Si, mais à cette époque je regrette toujours la campagne. J'habite un rez-de-chaussée qui donne sur une cour, et je n'aperçois jamais ni ciel ni soleil.

— C'est un peu triste.

— Oui, mais la bourse d'un lieutenant est si légère qu'il ne peut se loger autrement.

Jeanne pensa aux vingt francs glissés dans son plateau de quêteuse.

— Ah ! fit-elle avec un soupir, en servant son pays on ne s'enrichit pas.

— Qu'importe ? reprit le lieutenant avec insouciance, ce n'est pas la fortune que nous cherchons. Dans ce siècle, qui est le siècle de l'argent, ne trouvez-vous pas, mademoiselle, qu'on est très fier de mépriser ce métal. Je sais bien que les personnes graves et sérieuses me diront qu'il en faut pour vivre et que tout s'achète, tout se vend... Mais on doit limiter ses désirs et savoir se contenter de très peu. N'enviez personne et vous serez heureux.

Jeanne pensait comme le jeune officier, elle le lui dit :

— Je partage vos idées, seulement je regrette qu'à Paris tout soit si cher.

— C'est vrai, et il y a des budgets qui sont bien difficiles à équilibrer, des additions extraordinaires qu'on ne peut jamais croire bonnes, qu'on recommence inlassablement et qui vous donnent toujours les mêmes totaux.

— Ce sont des problèmes à résoudre presque aussi difficiles que ceux que nous faisions en classe.

— Seulement ce n'est plus l'eau qui coule et qui emplit les bassins.

— Comme cela m'ennuyait! fit Jeanne en riant.

— Et moi donc! Je ne trouvais jamais le raisonnement. Ce que j'ai eu de pensums pour l'arithmétique!

— Où avez-vous fait votre éducation?

— Chez les Jésuites, tout près de Bordeaux; ma famille est de ce pays.

— Vous avez encore vos parents? demanda la jeune fille.

— Mon père est mort l'année dernière, ma mère lorsque j'étais tout enfant, je ne me la rappelle pas.

Les yeux bleus de Jeanne, si rieurs, devinrent mélancoliques.

— Moi aussi, fit-elle, j'ai perdu maman lorsque j'étais toute jeune.

Ils se regardèrent un peu émus, cette commune tristesse les rapprochait; la jeune fille trouva tout naturel de questionner encore :

— Votre père était officier?

— Retraité avec le grade de commandant, après une blessure reçue en Algérie.

— Vous étiez fils unique?

— Oui, et comme tous les fils uniques, j'ai été très gâté, très aimé.

— Tout comme moi. Mon père m'a élevée avec tant de tendresse que je n'ai presque pas souffert de n'avoir plus de maman.

— Il est si bon, le colonel!

Parler de son père, c'était pour Jeanne un sujet inépuisable. A voix basse, elle dit les soins dont il avait entouré son enfance; elle raconta avec quelle attention il surveillait ses études, ses jeux, ne la quittant jamais, ne prenant aucun plaisir, restant près de cette petite qui n'était pas tous les jours amusante.

Sans aucune timidité, le lieutenant Marvy répondit et trouva naturel de parler de lui-même. Il dit que, très jeune, son père lui avait appris qu'il faut aimer avant tout son pays. A Bordeaux, chez lui, on ne parlait que bataille et revanche, la guerre de 70 n'était pas oubliée. Tout petit, l'enfant jurait de venger la France et rêvait d'épopée magnifique qui nous rendrait l'Alsace.

Dans son berceau, sa famille espérait en faire un soldat; grand garçon, il n'avait jamais pensé qu'il pût être autre chose et aimait passionnément son métier. La politique de ces

dernières années, le régime des fiches, rien ne le décourageait et il ne pardonnait pas aux camarades qui se plaignaient ou démissionnaient. Derrière le gouvernement il y avait la France, quelques-uns l'oubliaient, mais lui ne voulait pas être de ceux-là.

Les deux coudes sur la table, Jeanne écoutait attentivement, elle était heureuse de constater que le jeune officier partageait ses idées.

— Lieutenant, s'écria-t-elle, vous êtes très intéressant quand vous n'êtes pas timide. Je suis certaine que mon amie regrettera, lorsque je lui raconterai notre conversation, de ne pas vous avoir entendu.

— Si elle avait été là, mademoiselle, je crois que j'eusse continué à bafouiller. Je vous ai parlé, c'est vous qui l'avez voulu, comme à un vieux camarade... qu'on espère revoir quelquefois... J'ai peu d'amis à Paris, je suis très seul... si le colonel m'autorisait à renouveler cette visite, je ne puis vous dire à quel point j'en serais heureux.

— Le colonel autorisera, on reçoit toujours un vieux camarade.

Le lieutenant eut un geste instinctif, il tendit la main vers celle qui venait de prononcer de si gentilles paroles.

La jeune fille comprit; ce fut une poignée de main presque virile, c'était un pacte

d'amitié que ces deux natures loyales contractaient.

Juste à cet instant un carillon se fit entendre, il sembla pénétrer par la fenêtre entr'ouverte, et, sonore et mélodieux, il emplit les pièces de mystère religieux.

Les cloches annoncent les naissances et saluent ceux qui s'en vont; leur chanson, qu'elle soit triste ou joyeuse, semble venir du ciel pour nous parler d'espérance. Les cloches, nul ne peut les entendre sans se souvenir.

Dans le salon, le général et le colonel s'étaient tus. Ils songeaient au passé, aux parents, aux amis perdus, déjà si nombreux, et ils trouvaient triste ce carillon.

Le lieutenant et Jeanne écoutaient, ils ne pensaient à rien de précis ; souvenirs vagues de catéchisme, avenir, mariage ; pour lui, pour elle, un jour les cloches sonneraient gaiement... Et voilà que le lieutenant demanda à voix basse :

— Est-ce pour un mariage ?

Et toute rose, un peu troublée par cette question, sur le même ton Jeanne répondit :

— Je ne sais pas, je crois plutôt qu'elles nous annoncent quelque fête religieuse...

Puis elle baissa les yeux, se détourna un peu... et les cloches continuèrent leur carillon.

. . . . . .

Le général prenait congé du colonel ; droit, la main gauche sur son sabre, le lieutenant Marvy se tenait près de ses supérieurs et toute son attitude dénotait le respect qu'il avait pour ses chefs.

Avec déférence Jeanne remerciait le gouverneur d'avoir monté les cinq étages et osait lui demander de renouveler sa visite ; pendant ce temps, très paternel, le colonel disait au lieutenant qu'il lui donnerait, avec plaisir, certaines indications concernant sa préparation à l'École de guerre. Il pouvait venir quand il voudrait ; tous les soirs, vers six heures, le colonel était rentré.

Les deux officiers quittèrent le petit appartement, ravis de l'heure qu'ils venaient de passer. En descendant l'escalier, le général pensait au colonel, aux idées échangées, à tout ce qu'ils avaient discuté, questions actuelles, si graves pour le pays. Le lieutenant suivait son chef, mais il ne songeait qu'aux yeux bleus et aux cheveux d'or de Jeanne Favier. Cette charmante jeune fille, pour laquelle il ressentait déjà tant de sympathie, ne pourrait jamais être pour lui qu'un « vieux camarade » ; sa situation d'officier sans fortune lui interdisait tout autre rêve. Lorsqu'on gagne par mois deux cent quatre-vingt-cinq francs, peut-on penser à prendre une compagne ? Non, non, il n'en avait pas le droit.

Tout en marchant, le général parla au lieutenant de son avenir ; il lui dit que l'École de guerre était le marchepied nécessaire pour arriver aux grades supérieurs, puis il lui rappela qu'au Maroc longtemps encore on se battrait. Là, les jeunes officiers pouvaient faire leurs preuves et gagner décorations et grades.

Le lieutenant l'écoutait, mais son âme n'était pas à l'unisson ; ce soir-là, derrière le soldat il y avait un homme, aussi faible que les autres, qui trouvait que les plus belles routes sont tristes lorsqu'on les suit seul. Silencieux, il entendait son parent discuter son avenir, espérant toujours que le général parlerait mariage ; mais le général ne prononça pas ce mot-là.

Alors le lieutenant sentit qu'une grande tristesse envahissait son cœur. La brise était douce, tout autour d'eux le printemps s'annonçait ; déçu, le jeune officier ne s'en apercevait pas.

Ils arrivèrent à l'esplanade, le merveilleux monument des Invalides se détachait sur un ciel que le soleil couchant commençait à empourprer ; les casques, les cuirasses qui ornent les mansardes avaient l'air de soldats prêts pour la bataille ; à droite, le lieutenant aperçut le drapeau flottant au vent, libre et fier.

Alors, il eut honte de sa tristesse; c'était une faiblesse, une lâcheté! Il fallait oublier les yeux bleus et les cheveux d'or, il fallait regarder les trois couleurs et vouloir, lui aussi, tout comme les aînés, aller les planter là où personne ne les avait jamais vues. Et, enthousiaste, avec cet emballement, cet entrain qui est le propre de la race française, il rêva de partir pour le Maroc, pour ce pays où l'on se battait tous les jours. En entrant dans l'hôtel plein de glorieux souvenirs, il répondit avec une énergie qui fit sourire le général :

— Oui, en sortant de l'École, je partirai pour le Maroc, et j'y gagnerai des grades.

IV

Un matin de printemps tous les habitants de Fontainebleau se réveillèrent avec la même idée : quel temps faisait-il ?

Le ciel était bleu, ensoleillé, une jolie brise remuait les nouvelles feuilles, une belle journée s'annonçait.

Pour le roi attendu, le charmant roi d'Espagne, la ville de Fontainebleau avait fait de grands frais, toutes ses rues étaient pavoisées et à la parure merveilleuse que le printemps lui offre chaque année, elle avait joint drapeaux et rubans ; les couleurs d'Espagne se mariaient aux couleurs françaises, et ce matin-là, cette vieille ville de province avait l'air d'une immense kermesse.

Le roi devait arriver à neuf heures et demie ; mais, bien avant l'heure, derrière les soldats formant la haie, la foule se pressait, désirant

acclamer ce jeune souverain d'origine française.

Lorsque le canon se fit entendre, annonçant l'arrivée du train royal, toutes les fenêtres des maisons s'ouvrirent et, se pressant, bien serrés les uns contre les autres, les habitants attendirent le passage du cortège officiel. Un peloton de trompettes, une daumont attelée de six chevaux montés par des artilleurs, et dans cette voiture encadrée de dragons, un jeune homme d'une laideur sympathique portant avec une élégance toute française un uniforme bleu de colonel, voilà ce que la foule vit. Rapide, le cortège passa, mais pourtant chacun put admirer l'allure simple du roi qui répondait avec une grâce toute juvénile aux acclamations.

La revue militaire donnée en l'honneur du jeune souverain avait lieu dans la vallée de la Solle, un des plus beaux coins de Fontainebleau ; quelques rares privilégiés pouvaient y assister. Le colonel Favier et sa fille étaient de ceux-là.

En attendant l'arrivée du roi, dans la tribune officielle, Jeanne se tenait debout près de son père, regardant l'ample clairière jaune et verdoyante que les rochers limitent; cette muraille grisâtre, couronnée par des bois touffus, l'impressionnait. Elle se demandait d'où venaient ces immenses pierres et quelle

catastrophe lointaine et effroyable avait fait ce cahos merveilleux. Mais tout à coup son visage s'éclaira, le cortège royal arrivait sur le terrain de manœuvres et, sous le ciel bleu, près des arbres lumineusement verts, tous ces uniformes français et espagnols brillaient magnifiquement.

Dans leur daumont, le roi et le président de la République passèrent devant le front de la brigade de cavalerie qui inclina ses étendards, puis la voiture s'arrêta. Le roi la quitta allégrement et se dirigea vers un cheval qu'un sous-officier tenait. Expert, le jeune souverain rectifia les étrivières, puis, après avoir caressé la belle bête, prestement il monta en selle, et jeune, charmant, en cavalier consommé, il vint se placer près du général qui allait lui expliquer la manœuvre : une prise de contact de la brigade de cavalerie avec une cavalerie adverse figurée, suivie d'un déploiement et d'une charge de la brigade.

Les cavaliers étaient en tenue de campagne, mais avaient la flamme au bout de leurs lances ; rapidement, ils se déployèrent, chargèrent, virevoltèrent avec une fougue et une sûreté admirables. Au milieu des escadrons, suivi des généraux, le roi galopait, admirant la manœuvre. Les mitrailleuses crépitaient, un nuage de poussière s'élevait, et de la tribune, où Jeanne vibrante regardait, on enten-

dait les clameurs de la charge. En quelques secondes, la brigade fut à l'extrémité du terrain ; sans repos elle exécuta une autre manœuvre attaquant cette fois directement, et tout cela avec une telle rapidité que ceux qui regardaient avaient le cœur étreint.

Les clameurs de la charge retentirent de nouveau, et les dragons, lancés en fourrageurs contre les escadrons ennemis, poursuivirent avec une telle furie que le roi, pour mieux voir cette poursuite vertigineuse, se haussa sur ses étriers. Toujours aussi vite, la brigade se massa au pied des falaises grises et vint défiler devant l'hôte royal et le chef de l'État. Là, dans la tribune, les applaudissements et les cris éclatèrent et comme les invités acclamaient le roi, Jeanne, trouvant cet enthousiasme injuste, cria très fort : « Vive l'armée ! » Ceux qui l'entouraient la regardèrent, puis l'imitèrent, et ce fut un chant de gloire en l'honneur de nos soldats.

La revue finie, les dragons, qui venaient de montrer à des étrangers toute la force de l'armée française, disparurent dans la forêt. Le roi et le président remontèrent dans la daumont, leur suite les imita.

Le colonel et Jeanne, après avoir retrouvé non sans peine la voiture qui les avait amenés, suivirent pendant quelque temps le cortège officiel. Il fallait refaire le même chemin,

retraverser la ville, mais le colonel donna l'ordre au cocher de quitter la route encombrée et de les conduire à Marlotte. Pendant les exercices de tir et le déjeuner au château, il voulait montrer à sa fille le coin délicieux où, jeune marié, il avait vécu des heures heureuses. Et pendant que la voiture longeait les bois verts et que le cheval écrasait des milliers de petites fleurs écloses un peu partout, le colonel parla à sa fille de cet autrefois qui, aujourd'hui, était si présent à sa pensée.

— Ma chérie, lui dit-il, souvent avec ta maman j'ai fait cette promenade ; seulement, comme nous n'étions pas riches, j'étais capitaine, nous allions à pied ou à bicyclette ; pendant nos trois années de bonheur, je crois que nous n'avons jamais pris une voiture.

— Et, questionna Jeanne pensive, cette... médiocrité ne vous a pas empêchés d'être heureux ?

D'une voix grave, en songeant à toutes les joies perdues, le colonel répondit :

— Non, quand on s'aime, ces choses-là ne comptent guère. Vois-tu, ma petite fille, ajouta-t-il, lorsque tu te marieras, il ne faudra pas t'inquiéter de la fortune de celui que tu épouses. Occupe-toi de l'âme et de l'intelligence de l'homme que tu auras remarqué ; puis, quand tu seras sûre de l'une comme de l'autre, interroge ton cœur avec loyauté.

Demande-toi si tu es prête à te sacrifier entièrement pour cet homme, dis-toi que les mauvais jours peuvent être très nombreux, et vois si tu aimes assez pour ne pas craindre d'affronter avec ce compagnon les douleurs les plus grandes. Si tu te sens capable de tout supporter, si rien ne t'effraye, c'est que l'amour est près de toi... Alors épouse celui que tu as choisi, et si court que soit ton bonheur, il t'aidera à vivre toute ta vie... C'est ainsi que ta mère et moi nous nous sommes aimés, et je t'assure que, ni l'un ni l'autre, nous n'avons jamais pensé aux plaisirs et aux joies que la richesse peut donner.

Le cheval allait lentement, le cocher lui avait fait quitter la grande route et, dans un chemin sombre où le soleil perçait à peine, il avait mis sa bête au pas. Ce demi-jour était favorable aux confidences et Jeanne avait très envie de demander à son père bien des choses qui depuis quelque temps la tourmentaient un peu. Idées vagues et peu définies, mais qui, aujourd'hui, par cette belle journée de printemps, se précisaient étrangement. Le cœur de Jeanne, ce cœur si délicieusement jeune, était tout ému. Cette brise qui venait de là-haut était trop douce, de la terre montaient des senteurs exquises : violettes, jacinthes, humbles primevères, toutes les fleurs s'unissaient pour griser la fillette. Et, appuyée au

dossier de la voiture, les yeux mi-clos, Jeanne ne voyait plus les arbustes jaunes et verts, ni le lierre, ni la mousse qui faisait par terre des taches somptueuses, elle n'apercevait plus les rayons du soleil qui perçaient droit la futaie. Non, devant ses paupières lourdes se dressait une silhouette élégante, elle portait l'uniforme que, toute petite, Jeanne avait aimé ; seulement sous le képi rouge il n'y avait pas de cheveux, ni de moustaches grises, c'étaient des prunelles noires qui souvent riaient.

Un coup de fouet et le cheval partit rapidement, entraînant la voiture loin du chemin ombragé. Jeanne se redressa, rouvrit les yeux ; le charme était rompu, elle n'oserait parler à son père de ses idées.

Le colonel était silencieux, le passé l'avait repris, à chaque coin de route il se souvenait d'un baiser ou de quelque tendre parole.

Devant un très simple hôtel, presque une auberge, la voiture s'arrêta. Jeanne savait que son père et sa mère avaient vécu là pendant un mois. Elle descendit et suivit le colonel qui cherchait à cacher son émotion.

Dans un petit jardin, vrai jardin de curé, sous un mûrier dont les feuilles étaient à peine écloses, une servante dressa le couvert, et d'une voix qui tremblait le colonel expliqua à sa fille qu'autrefois « ils » déjeunaient sous cet arbre.

La table prête, Jeanne, avant de s'asseoir, enleva son chapeau; et elle était si rose, si lumineusement blonde, que son père la regarda émerveillé.

— Comme tu lui ressembles ! murmura-t-il.

Jeanne eut un sourire très tendre, puis s'apercevant que les yeux de son père étaient pleins de larmes, elle se détourna un peu. Et comme le déjeuner se faisait attendre, devinant que le colonel préférait être seul, elle s'éloigna.

Le petit jardin avec ses fleurs printanières l'attira, les plates-bandes étaient pleines de violettes. Jeanne fit un bouquet de ces fleurs au parfum si doux, puis elle alla vers le verger. Là, tous les arbres étaient blancs, et Jeanne, émerveillée, les contempla.

Sous un prunier fleuri, elle s'arrêta et, rêveuse, tout en regardant ce coin que le printemps faisait si joli, elle pensa à son père qui se souvenait encore. Et l'enfant qu'elle était, malgré ses dix-huit ans, se demanda quelle force inconnue et mystérieuse l'amour met au cœur, puisque après tant de jours des yeux s'emplissaient de larmes en revoyant un petit jardin pareil à beaucoup d'autres.

L'amour ! Comme ce mot simple et court troublait Jeanne ; ce premier jour de printemps, de grand air, la faisait très différente ; aujourd'hui, elle n'osait pas rire. Non, non,

quelque chose qu'elle ne définissait pas faisait battre son cœur, elle respirait hâtivement toutes les senteurs de ce verger, elle trouvait que les fleurs étaient trop parfumées, le ciel trop bleu, le soleil trop éclatant. Elle eût voulu aller cacher le trouble de son âme toute neuve dans des bras maternels, et la pensée que sa mère s'était promenée dans ce jardin, qu'elle aussi avait admiré ces beaux bouquets blancs, l'attristait infiniment. Pour la première fois, Jeanne comprit qu'il y a des choses qu'on n'avoue qu'à sa maman !...

Lentement, presque lasse, elle revint vers le coin du jardin où l'on avait dressé le couvert. Sous le mûrier il n'y avait personne, la table attendait les convives. Jeanne regarda du côté de l'auberge, son père en sortait et sans se hâter, l'air triste et fatigué, il venait vers elle.

D'une voix qu'il s'efforçait de rendre joyeuse, le colonel dit :

— Mettons-nous à table, ma chérie, nous avons flâné tous les deux.

Et il demanda à sa fille si le jardin lui plaisait.

Jeanne parla du verger, montra son bouquet de violettes, mais ne dit rien de la tristesse qu'elle avait éprouvée sous le prunier en fleurs ; puis elle interrogea à son tour ;

— De quel côté as-tu été, père, pendant que je découvrais le jardin ?

Le colonel hésita, puis très lentement répondit :

— Je suis entré dans la maison.

Jeanne questionna.

— L'auberge est-elle intéressante, intérieurement ?

— Nullement, de grandes salles comme on en voit partout.

— Alors, que cherchais-tu par là ?

Après une hésitation très courte, d'une voix sans timbre, le colonel expliqua :

— Je cherchais... des souvenirs. Je voulais demander à quelque servante si la chambre que nous occupions avec ta mère était libre.

— Et ?... dit Jeanne très émue.

— Il n'y a aucun pensionnaire pour le moment.

— Alors...

— Alors, reprit le colonel brusquement, je suis monté, j'ai été jusque devant la porte, mais je ne l'ai pas ouverte.

La petite main de Jeanne vivement traversa la table et serra très fort celle de son père.

— Papa, fit-elle avec tendresse.

Cette caresse fut douce à celui qui souffrait ; vite, ayant besoin de dire sa peine, il raconta :

— Oui, vois-tu, j'ai manqué de courage, je suis resté sur le palier, regardant le vieil escalier de bois noir que nous grimpions le soir, éclairés par une lanterne. Je reconnaissais

toutes les choses, la rampe de fer aussi rouillée qu'autrefois, et dans le couloir les mêmes images, un peu plus jaunes simplement. Je me suis souvenu des rires de ta mère devant une gravure représentant Thiers à la Chambre des députés, Thiers qu'un drapeau tricolore couronne ridiculement. Ce passé était si présent à ma pensée que tout près de la porte je me suis approché ; mais la main sur le bouton je n'ai pas eu le courage de revoir cette chambre d'auberge que tant de passants ont profanée.

Le colonel se tut, Jeanne ne parla pas, elle devinait que son affection filiale ne pouvait consoler.

Dans ce petit jardin plein de fleurs, sous cet arbre où autrefois « elle » avait déjeuné, le fantôme charmant de la jeune morte rôdait, on ne pouvait penser qu'à elle, et le père et la fille souffraient de la séparation vieille de tant d'années.

. . . . . .

Un besoin de mouvement, le désir d'oublier les souvenirs tristes firent que le colonel et Jeanne, aussitôt le déjeuner fini, demandèrent la voiture et le cocher reçut l'ordre de les conduire rapidement à la carrière de Moret où devait avoir lieu le carrousel. Ils y arrivèrent avant le cortège officiel et se placèrent dans la tribune réservée.

Le choix de la carrière, piste rectangulaire ressemblant à quelque cirque antique, était heureux ; située en pleine forêt, des arbres centenaires l'encadraient magnifiquement.

A trois heures précises, dans un éclatant rayon de soleil, au bruit des clairons et des fanfares, la voiture du roi et du président pénétra sur la piste et vint s'arrêter devant la tribune décorée aux couleurs espagnoles et françaises. La musique d'un régiment d'infanterie fit entendre les deux hymnes nationaux, puis la fête commença.

Vingt-cinq trompettes sonnèrent et dans un ordre superbe quarante cavaliers s'avancèrent. L'étendard du 7e dragons fut présenté au roi qui conquit tout le public par la manière chevaleresque et simple avec laquelle il salua nos soldats. Et tandis que les trompettes faisaient entendre leurs airs si bien rythmés, les figures du quadrille furent exécutées par les quarante cavaliers avec une harmonie parfaite des mouvements et une grâce impeccable. Dans ce cadre admirable, sous cette lumière si nette, le spectacle était merveilleux et un grand frisson secoua toutes les âmes françaises.

Tremblante, tant elle était émue, Jeanne regardait les élégants cavaliers qui semblaient faire corps avec leurs chevaux et elle était très fière d'être la fille d'un soldat.

La reprise des écuyers de Saumur, le cadre

noir, excita au plus haut point l'enthousiasme du public. Le salut au roi fut fait par ces cavaliers avec une noblesse qui résumait toute la grâce française, puis ils firent exécuter à leurs bêtes de sang des exercices de précision qui tenaient du prodige. Ces uniformes blancs et noirs qui datent du premier Empire se détachaient si nettement qu'on croyait voir quelque immense tableau auquel, dans le fond, la forêt verte, avec ses genêts en fleurs, servait de décor. Le ciel, d'un bleu superbe, prêtait son concours à cette parade militaire, et il s'en dégageait une impression de grandeur et de beauté que seule la force peut donner.

A peine les admirables cavaliers eurent-ils disparu dans une allée qu'un bruit de tonnerre se fit entendre ; deux mitrailleuses entrèrent sur la piste à une allure vertigineuse et en pleine vitesse s'arrêtèrent : sans un cri, sans le moindre commandement, les cavaliers sautèrent de leurs chevaux et en quelques secondes prirent leur position de tir. Un crépitement, une grêle de balles, puis toujours aussi vite la pièce fut replacée sur les voitures et les soldats sautèrent sur leurs chevaux et repartirent à fond de train, course effrayante et diabolique ! Sur une reprise des sauteurs de Saumur le carrousel se termina. Le roi et ses invités quittèrent avec regret la belle clairière.

Suivant son père qui sur son passage saluait

supérieurs et camarades, émerveillée, Jeanne marchait, ne pouvant détacher ses yeux de la piste rectangulaire où par une admirable journée de printemps, dans un décor féerique, elle avait vu les plus beaux soldats du monde ; et son âme si française se réjouissait du spectacle vraiment inoubliable que l'armée venait de donner à un roi étranger.

. . . . . .

Le quai de la gare de Fontainebleau était noir de monde, et, rieuse, Jeanne prétendait que l'on ne partirait pas ce soir. Le colonel avait confié sa fille à des amis et avec des camarades était parti féliciter les officiers du 7e dragons ; puis il devait rentrer à Paris, dans la soirée, en auto.

Le train arriva presque vide, tant bien que mal on casa les voyageurs et debout, entre deux grosses dames qui l'écrasaient un peu, Jeanne fit le trajet.

A Paris, après avoir pris congé de ses amis, Jeanne rentra chez elle. Avec force détails et enthousiasme, la jeune fille conta à sa nourrice la belle journée, puis, un peu lasse, elle prit un livre et dans le petit salon s'installa pour attendre son père. Aujourd'hui elle se donnait congé, ni travail à l'aiguille, ni peinture ; mais le roman ne l'intéressa pas ; devant ses yeux dansaient des uniformes et des pruniers en fleurs ; elle ne pensait qu'à ce qu'elle

avait vu et l'histoire que l'auteur contait l'ennuyait. Alors, les yeux mi-clos, elle rêva. Décidément cette journée de printemps avait transformé la jeune fille. Jeanne, habituellement très active, resta plus d'une heure inoccupée, et sa rêverie était si douce que de temps à autre elle souriait à ses rêves. Sans qu'elle s'en aperçût l'heure du dîner sonna, et après avoir attendu un long moment, étonnée, la nourrice vint la trouver. Jeanne s'éveilla : elle dit que, fatiguée par cette journée de grand air, le sommeil l'avait prise, et comme il était tard, pensant que son père dînait avec ses camarades, elle se mit à table. Elle mangea de fort bon appétit, causant avec sa nourrice, mais à la fin du repas elle s'étonna de l'absence de son père. Elle alla sur le balcon, il faisait encore clair ; là, elle attendit.

Les chiens de la vieille demoiselle du premier se promenèrent, les fidèles sortirent de l'église, la nuit vint ; Jeanne attendait toujours et commençait à s'inquiéter.

La nourrice, qui partageait son ennui, voulut la rassurer. Ces voitures modernes ne marchaient jamais bien, quelque chose s'était cassé en route et on réparait ; Fontainebleau est loin de Paris.

Jeanne écoutait, la vieille servante avait sans doute raison, mais la jeune fille ne pouvait s'empêcher de penser qu'un accident est

bien vite arrivé. Jusqu'à dix heures elle resta sur le balcon, cramponnée à la balustrade de fer, guettant les lumières des voitures, tressaillant chaque fois qu'un auto passait; puis, transie, grelottante, elle rentra dans la salle à manger. Là, ne sachant que faire, elle s'assit près de la table, et d'une voix tremblante dit à sa nourrice que quelque chose de grave était arrivé à son père, elle en était certaine; une angoisse affreuse l'étreignait. La servante ne savait plus que dire, elle aussi avait peur. A côté de l'enfant qu'elle avait nourrie, et qu'elle aimait comme si elle était sienne, elle s'assit et sa main ridée se posa, familière et tendre, sur celle de sa jeune maîtresse.

— Ma fille, dit-elle, ne te tourmente pas trop, si c'était grave tu serais prévenue... attendons.

Et les deux femmes attendirent. Elles avaient laissé toutes les portes ouvertes, même celle du palier, ce qui fait qu'elles percevaient le moindre bruit. Dès que quelqu'un montait dans l'escalier, Jeanne se précipitait et, avec un cœur haletant de crainte et d'espoir, écoutait les pas. Bien vite elle reconnaissait que ce n'étaient pas ceux de son père, mais elle attendait, croyant qu'on venait la chercher ou la prévenir. Les pas s'arrêtaient sur le palier des autres étages; une porte fermée, et Jeanne comprenait que cette fois encore ce n'était pas

pour elle. Alors elle rentrait dans le petit appartement et allait retrouver la bonne vieille qui, pour ne pas dormir, disait son chapelet.

La nuit fut longue ; au matin, brisée de fatigue, la tête sur la table, Jeanne s'assoupit, et, comme autrefois, la nourrice veilla sur son sommeil, un pauvre sommeil qui était troublé par de pénibles cauchemars.

. . . . . .

Un rayon de soleil, les cloches qui carillonnaient gaiement éveillèrent Jeanne ; elle se dressa effrayée, se demandant ce qu'elle faisait là, dans la salle à manger. La présence de sa nourrice lui rappela l'affreuse angoisse, elle tendit ses mains et demanda :

— Père !

La servante dut répondre que personne n'était venu. Alors la jeune fille eut une crise de désespoir ; après l'inquiétude, la douleur montait en elle.

— Que faire ?... s'écria-t-elle. Je ne sais pas, je ne sais pas...

La domestique ne savait guère non plus, mais son cœur trouva les mots qu'il fallait dire.

— Ma petite fille, attendons huit heures, puis j'irai à l'École, là on aura peut-être des nouvelles.

Jeanne approuva, tout en pleurant ; elle n'avait plus ni force, ni courage ; sa pauvre

tête lui faisait mal, et elle était secouée par de grands frissons douloureux. Debout près de la fenêtre, elle resta un long moment attendant sans espoir. A l'église les heures sonnaient lentes, et Jeanne, machinalement, regardait les passants. Un inconnu lui apprendrait tout à l'heure quelque terrible nouvelle, elle était certaine de cela.

Le timbre de la porte d'entrée retentit et dans le petit appartement silencieux il résonna avec force ; la nourrice, aussi vite qu'elle le put, alla ouvrir. N'osant bouger, défaillant presque, Jeanne se cramponna au dossier d'une chaise et attendit. Lentement la servante revint, elle était très pâle et le long de son tablier ses mains tremblaient.

— Ma fille, dit-elle.

Jeanne ne la laissa pas achever; à voix basse, ayant peur des mots qu'elle prononçait, elle murmura :

— Il est mort?

La nourrice protesta :

— Non, ma petite, non, je te le jure. Là, dans l'antichambre... il y a un officier... il m'a dit que ce n'est pas très grave... un accident d'auto, ton papa a été transporté au Val-de-Grâce, il te demande. Ma fille, il a besoin de toi, tu dois avoir du courage.

Jeanne se redressa, elle passa la main sur son front, puis, sans parler, se dirigea vers

l'antichambre. Un inconnu s'y trouvait. Très ému, il salua la jeune fille puis raconta l'accident. A la porte de Paris, l'auto, dérapant, allait buter contre un grand mur. Un seul blessé : le colonel. Le propriétaire de l'auto, un de ses élèves, l'avait transporté au Val-de-Grâce, et toute la nuit le médecin chef était resté près de lui. Ce matin seulement le colonel avait repris connaissance et il demandait sa fille.

— Je pars, balbutia Jeanne.

Et mettant sur ses cheveux en désordre un chapeau que sa nourrice lui tendait, enfilant sur sa robe claire un manteau sombre, elle s'en alla. L'officier la suivit et, tout en descendant l'escalier, dit qu'il avait en bas une voiture.

Jeanne ne répondit pas, mais sans demander aucune explication elle monta dans l'auto. Après avoir sollicité la permission de l'accompagner, l'inconnu se mit à côté d'elle, et rapidement la voiture s'en alla.

Blottie dans son coin, les mains crispées, ses yeux fixant une invisible chose, Jeanne ne bougeait pas ; elle allait, elle le devinait, vers une douleur immense, mais elle voulait supporter cette douleur en fille de soldat.

V

Après avoir suivi une rue étroite bordée par des maisons de pauvre apparence, l'auto s'arrêta sur une petite place, devant une grille au-dessus de laquelle flottait le drapeau tricolore. L'officier ouvrit la portière et aida Jeanne à descendre ; malgré toute son énergie, l'idée qu'elle retrouvait son père blessé, à l'hôpital, la faisait tressaillir.

Lentement ils traversèrent la grande cour pavée, puis passèrent sous une voûte qui conduisait à une galerie entourant un petit jardin, l'ancien cloître du monastère. Là, Jeanne s'arrêta, à bout de forces ; désespérés, ses yeux fixèrent les murs blancs, le jardin, et elle demanda à son compagnon :

— Où donc est-il ?

— Dans une chambre au premier, l'escalier

est au bout du cloître, c'est tout près maintenant.

Alors Jeanne se remit à marcher. Elle monta un escalier très clair, puis suivit un couloir et enfin, devant une porte, l'officier s'arrêta.

— C'est là, fit-il, voulez-vous entrer tout de suite ?

Jeanne s'appuya contre le mur et répondit :

— Il faudrait peut-être le prévenir.

— C'est inutile, le colonel vous attend.

En tremblant la jeune fille ouvrit la porte. Devant elle, l'officier s'inclina ; son triste rôle finissait là.

Dans la chambre, le plus grand silence régnait. Les volets étaient clos ; tout d'abord, Jeanne ne distingua rien. Mais, ses yeux s'habituant, elle vit deux lits dont un seul était occupé ; puis, près de la fenêtre, elle aperçut un homme, tout de blanc habillé, qui lui faisait signe de ne faire aucun bruit. Alors, doucement, sur la pointe des pieds, elle alla vers lui, n'osant s'approcher du lit.

Avant que Jeanne eût parlé, l'infirmier la renseigna :

— Il dort depuis quelques minutes, les docteurs vont venir tout à l'heure.

D'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, mais qui était pleine d'angoisse, elle demanda :

— Est-ce grave ?

L'homme eut un geste évasif, mais ne répondit pas.

— Je vous en prie, reprit Jeanne, dites-moi la vérité. C'est mon père, je veux savoir.

L'infirmier hésita, regarda la jeune fille, puis en se détournant fit :

— Les docteurs vont venir, mademoiselle, ils vous diront tout ; moi, je ne sais rien.

Jeanne s'impatienta :

— On m'a dit qu'il était blessé, mais sa blessure est-elle de celles dont on guérit ?... Je vous en supplie, répondez-moi.

Bourru, presque désagréable, l'homme reprit :

— Il a été comme qui dirait écrasé contre le mur, c'est la tête et le cœur qui ont tout reçu. Voilà.

Comprenant qu'elle ne saurait rien de plus, Jeanne, tremblante, s'approcha du lit, et comme un rayon de soleil passait entre les persiennes mal jointes, elle vit son père.

Le visage qu'elle aperçut sur l'oreiller l'effraya : tout le haut de la tête était entouré de bandes et la face était creusée, si différente qu'elle ne la reconnaissait plus. Plus près encore elle s'approcha et, avec une curiosité angoissée, guetta le souffle, voulant s'assurer que la vie n'avait pas quitté ce corps.

Une plainte monta, emplit de douleur la chambre silencieuse, et Jeanne, qui n'avait

jamais vu souffrir ni mourir, eut un cri de désespoir. Elle se précipita vers l'infirmier, qui se penchait sur le blessé ; ses mains s'accrochèrent aux vêtements blancs et elle supplia :

— Appelez un docteur, allez chercher quelqu'un, je vous en prie ! Vous voyez bien qu'il est très mal !

Agacé, l'homme répondit :

— Il n'y a rien à faire.

Et comme les yeux de la jeune fille s'emplissaient d'épouvante, bon, il ajouta :

— Y a rien à faire... pour le moment, faut attendre les docteurs.

Après ce cri de douleur, le blessé reposa de nouveau.

Au pied du lit l'infirmier mit une chaise, et Jeanne, ayant quitté son chapeau et son manteau, s'installa. Dans sa petite robe rose printanière, près de cette couche autour de laquelle la mort rôdait, elle était une cruelle antithèse. Elle représentait la jeunesse, la santé, la vie, et, dans ce lit de fer, c'était la fin pitoyable d'un soldat qui aurait voulu mourir sur un champ de bataille, face à l'ennemi.

Jeanne avait dix-huit ans, et à cet âge l'espérance ne quitte jamais les cœurs. A force de regarder le cher visage, elle le trouva moins changé, et comme le blessé ne faisait plus entendre aucune plainte, elle se persuada que

ses blessures ne mettaient pas ses jours en danger. S'il était très mal, ainsi qu'elle l'avait cru en entrant, le médecin ne l'aurait pas quitté et, en ce moment, il serait là, près de son lit, tentant l'impossible. Jeanne ne pensait pas que la science humaine a des limites, Jeanne ne savait pas que la mort vient, rapide, séparer les êtres qui s'aiment. Non, non, Dieu ne le voudrait pas : elle n'avait que son papa, il ne fallait pas le lui prendre. Elle était encore une petite fille qui avait besoin de tendresse et d'affection. Qui donc la protégerait, qui donc l'aimerait si celui qui était là, immobile, sur ce lit, s'en allait ? Non, ce n'était pas une chose possible, il ne fallait pas s'arrêter à ces pensées affreuses ; elle devait, tranquille et espérant en la bonté divine, attendre les médecins. Mais, malgré tout son vouloir, l'angoisse était en elle, et puis son ignorance du danger ne l'empêchait pas de s'apercevoir que le souffle du blessé devenait haletant et que ses mains se crispaient à chaque instant sur les draps de grosse toile. Jeanne se sentait très seule ; près de la fenêtre, l'infirmier ne bougeait pas : il semblait guetter quelqu'un. Tout à coup, très doucement, il entr'ouvrit les volets. Alors, éclatante, la lumière d'un beau matin de mai pénétra dans la chambre : elle inonda le lit du blessé, dora les cheveux de Jeanne et dans la pièce s'installa souveraine.

— Voici le docteur, murmura l'infirmier.

La jeune fille se dressa : elle allait donc savoir la vérité. Mais depuis que la lumière était entrée dans la chambre, elle n'avait plus peur, elle était certaine qu'avec l'aide de Dieu son père guérirait.

Lentement la porte s'ouvrit et le médecin entra. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au doux visage ; il eut pour la petite silhouette rose et blonde un regard plein de pitié ; puis, avant d'examiner le malade, il se renseigna près de l'infirmier.

— Toujours la même chose, monsieur le médecin chef : le pouls est irrégulier, le cœur faiblit.

— Vous avez fait la piqûre ?

— Oui, monsieur le médecin chef : elle a calmé les souffrances, il ne se plaint presque plus.

Alors le docteur s'approcha et, tout en regardant le blessé, il dit à Jeanne :

— Vous êtes sa fille, mon enfant ?

Et Jeanne inclina la tête, ne pouvant parler. Crispant ses mains, dominant sa faiblesse, elle balbutia :

— Comment le trouvez-vous ?

Le médecin fit semblant de ne pas entendre ; il examinait le malade, et Jeanne, haletante, suivait cet examen, qu'elle ne trouvait pas assez attentif.

Après avoir écouté les battements du cœur, le docteur donna à l'infirmier un ordre à voix basse que Jeanne ne comprit pas ; mais l'homme aussitôt quitta la chambre.

Alors, se rapprochant de la jeune fille, le médecin lui prit la main et l'entraîna près de la fenêtre ensoleillée. Là, il la regarda avec des yeux si tristes qu'elle eut peur des paroles qu'il allait prononcer, et pour ne pas les entendre, avec une hâte fébrile elle parla :

— Docteur, dites-moi comment est arrivé cet accident ; je ne sais rien ; ses blessures sont-elles graves ? souffre-t-il beaucoup ?

Le médecin eut un hochement de tête désespéré. Jeanne y répondit par un cri, ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses mains se dressèrent devant elle comme pour repousser l'affreuse vision. Avec une colère douloureuse, elle s'écria :

— Mais répondez-moi, docteur ; pourquoi ne me dites-vous rien ? Votre silence me fait peur !

L'officier reprit les mains de Jeanne, ces mains qui tremblaient, et il montra à la jeune fille le lit où son père était.

— Il ne faut pas le troubler, dit-il ; si vous n'êtes pas courageuse, nous ne pourrons pas vous laisser près de lui. Prenez sur vous, pauvre petite ; plus tard, vous regretteriez tant de l'avoir quitté !

La tête baissée, n'osant regarder le médecin, à voix basse, Jeanne demanda :

— Il est très malade... en danger... mais tout espoir n'est pas perdu ?

Alors, en se détournant un peu, le médecin répondit :

— On doit toujours espérer... Puis il ajouta : Nous allons faire un pansement qui sera assez long, peut-être douloureux. Allez au jardin, à la chapelle, mon enfant ; tout à l'heure, vous reviendrez.

Le ton était paternel, mais c'était un chef qui commandait ; Jeanne, après avoir regardé son père, embrassa la main qui ne cessait de s'agiter, — cette main était humide et froide, — puis, lentement, le corps secoué par un sanglot sans larmes, elle s'en alla. Elle se retrouva dans le long couloir aux murs verts et machinalement le suivit ; elle descendit l'escalier et s'arrêta dans la galerie, l'ancien cloître. Lentement elle en fit le tour, observant toutes choses avec des yeux qui voulaient s'intéresser. Des plaques noires se détachant sur le mur très blanc attirèrent ses regards, elle s'arrêta et lut : « Victimes de la peste, an VII. Expédition d'Egypte et de Syrie », puis suivaient des noms. Plus loin, elle lut encore : « Victimes du typhus, du choléra, de la fièvre jaune, tués aux armées », et toujours la liste était longue des soldats morts

là-bas. Mais pour eux « là-bas » c'était le champ d'honneur... Ces murs blancs, ces plaques noires, ces noms qu'elle continuait à lire, tout cela parlait de deuils, et Jeanne pensait aux femmes qui avaient pleuré ces soldats. Elle y pensait avec une grande pitié, se sentant leur sœur ; son âme vaillante se disait qu'elle eût vu partir son père pour la guerre sans une larme, mais cet accident banal, qui mettait ses jours en danger, la révoltait. Elle ne voulait pas croire au dénouement tragique ; non, en pleine santé, en pleine activité, la mort ne vous prend pas ainsi.

Elle continua à marcher dans ce cloître ; des soldats la croisaient et regardaient étonnés cette jeune fille en robe rose qui n'avait pas l'air de les apercevoir et qui s'arrêtait devant chaque plaque noire. Dans une encoignure, face à l'escalier, Jeanne lut cette légende : « La Convention apprendra avec sensibilité que plus de six cents officiers de santé ont péri depuis dix-huit mois au milieu et à la suite des fonctions mêmes qu'ils exerçaient. C'est une gloire pour eux, puisqu'ils sont morts en servant la Patrie Sept brumaire an III. »

Et Jeanne, immobile, relut tout haut cette phrase : « C'est une gloire pour eux, puisqu'ils sont morts en servant la Patrie. » Et voilà qu'un grand frisson la secoua toute : Mort,

mort, dans cet hôpital ce mot était partout; il semblait s'imposer à vous; il semblait vous dire : « L'heure est venue, la séparation approche ». Et Jeanne, devant cette plaque de marbre noir, se tordait les mains, ne pouvant détacher ses yeux de ce mot qu'elle croyait voir écrit en lettres immenses : Mort, mort. Elle resta là un long moment, ne pouvant plus retenir ses larmes; puis des pas se firent entendre; alors, voulant cacher sa douleur, elle se remit à marcher.

Elle s'arrêta près d'une arcade et regarda le petit jardin que le cloître entourait. Cet enclos vert avec ses arbustes était reposant; là, le mot affreux, le mot qui lui enlevait tout courage n'était inscrit nulle part; au contraire, dans ce petit jardin tout parlait de vie. Les lilas portaient fièrement leurs thyrses, dans un rayon de soleil dansaient deux papillons, le carré d'herbe verte était plein de petites fleurs, simples giroflées, coucous qui devaient embaumer. Là, on ne pensait plus que cet antique monastère était un hôpital ; là, on oubliait que dans sept cents lits il y avait des malades et que la souffrance était à demeure dans ce vieux monument édifié par Mansard.

Des pas qui se hâtaient arrachèrent Jeanne à sa contemplation, elle se retourna : un infirmier venait vers elle. Là-haut, on la demandait.

Vaillante, elle remonta. En entrant dans la chambre, elle eut l'impression que quelque chose était changé ; les deux fenêtres, largement ouvertes, laissaient entrer la lumière et avec elle pénétraient les parfums du jardin. Au milieu de la pièce, la table, débarrassée des fioles pharmaceutiques et des boîtes de pansements, était revêtue d'une grande nappe blanche. Près du lit, cachant le blessé, trois médecins-majors étaient là. En voyant la jeune fille, ils s'écartèrent respectueusement, et Jeanne aperçut son père qui, soulevé par des oreillers, essayait de lui sourire. Il ne put y parvenir, et Jeanne, s'approchant, vit que deux grosses larmes roulaient sur le pâle visage.

Elle eut peur, tendit les bras et murmura dans un sanglot :

— Papa... papa...

Et le colonel, faisant un effort qui amena à ses lèvres un peu de sang, dit d'une voix qui déjà n'était plus de ce monde :

— Ma pauvre petite fille !

Alors Jeanne comprit et tomba à genoux près du lit. Les mains que la mort proche rendait maladroites cherchèrent la tête blonde et, l'ayant trouvée, l'une d'elles s'efforça de tracer sur les cheveux en désordre le signe de la croix.

Devinant que le mourant allait parler, Jeanne se redressa et attendit avec une anxiété

douloureuse les paroles, les dernières peut-être que les lèvres chères allaient prononcer. Mais la vie s'en allait ; malgré tout son vouloir, le colonel ne put murmurer que quelques mots sans suite, toujours les mêmes.

— Ma petite... courage... travaille... ma petite...

Cet effort l'épuisa et Jeanne, qui le fixait désespérément, s'aperçut que les yeux se voilaient, son père semblait ne plus la voir. Alors la jeune fille se tourna vers les docteurs, qui étaient au pied du lit.

Pour répondre à ce regard qui suppliait, le médecin chef expliqua brièvement :

— Nous avons tout tenté, le cœur est atteint, la science n'y peut rien.

En entendant ces paroles, Jeanne tomba à genoux près du lit ; après quelques secondes de prostration, elle se releva très calme, mais son jeune visage avait une expression de douleur intense qui le vieillissait. S'adressant au médecin chef, d'une voix qui impressionna tous ceux qui étaient là, elle dit :

— Docteur, mon père est un croyant ; et montrant le mur nu au-dessus du lit, elle ajouta : Je voudrais un crucifix et un prêtre.

Le docteur désigna la table recouverte d'une nappe blanche et répondit :

— L'aumônier est prévenu, il va venir dans un instant ; le colonel l'avait déjà demandé.

Alors Jeanne prit la main du mourant et se mit à prier.

Le prêtre vint apporter sa bénédiction au chrétien qui s'en allait; il dit les dernières prières, auxquelles les officiers répondirent, ajouta quelques douces paroles pour la jeune fille et quitta la chambre. Les médecins s'en allèrent, ils avaient d'autres malades à voir, à soulager; pour celui-là, ils ne pouvaient plus rien. Seule avec l'infirmier, Jeanne eut peur; impression nerveuse qu'on ressent devant le mourant le plus cher. Elle s'écarta du lit et, malgré elle, regarda la porte; mais, bien vite, domptant cette faiblesse, elle reprit sa place.

Le souffle du blessé se ralentissait lentement, il ne souffrait plus. Les fenêtres étaient restées ouvertes, le soleil entrait à flots dans cette chambre aux murs nus; sur le pied du lit, un rayon s'était posé. Jeanne regardait cette chambre ensoleillée, ce mourant très calme et ne pouvait croire que la mort fût une chose si simple. Non, avant de s'en aller pour toujours, son père parlerait, se plaindrait, se révolterait, il ne pouvait accepter ainsi cette séparation affreuse qui laissait son enfant toute seule sur la terre... Et lentes les heures passèrent...

Les cloches d'une église voisine se mirent à sonner; ce bruit sonore que le père et la fille avaient si souvent entendu là-bas, dans le

petit appartement, sembla réveiller le colonel. Il fit un mouvement, ouvrit ses yeux, que la fin proche rendait sombres, et fixa Jeanne. Ce fut son dernier regard, regard si plein de tendresse que l'infirmier, qui pourtant avait l'habitude de voir mourir, se détourna ému. Dans un souffle, le mourant dit encore :

— Ma petite... Puis il essaya de croiser les mains et murmura : « La volonté de Dieu. »

Doucement il partit, si doucement que Jeanne ne s'en aperçut pas. L'infirmier s'approcha pour fermer les paupières demi-closes ; alors, comprenant que tout était fini, la jeune fille tomba près du lit.

. . . . . .

Elle se retrouva, sans savoir comment elle y était venue, au milieu d'un grand salon, assise dans un fauteuil de velours rouge ; debout, près d'elle, la regardant avec des yeux très bons, elle vit le médecin chef. Vers cet homme qui avait soigné son père elle tendit les mains :

— Ma pauvre enfant, lui dit-il, je vais vous demander d'avoir beaucoup de courage. La mort est entourée de choses très douloureuses, vous l'apprenez bien jeune... Voyons... calmez-vous, ne me regardez pas ainsi avec des yeux qui semblent ne pas voir, écoutez-moi.

Dans un sanglot, Jeanne murmura :

— Je vous écoute.

— Voyons, dites-moi, votre père, vous-même, avez-vous des parents à Paris ?

La tête blonde fit un signe de négation.

— Et en province ?

S'efforçant d'être calme, mais avec une voix qu'on entendait à peine, Jeanne répondit :

— Non, grand-père Favier est mort il y a très longtemps, je ne l'ai jamais connu, papa était fils unique.

Embarrassé, le docteur réfléchit ; il fit quelques pas dans le salon, puis demanda :

— Et du côté de votre mère, avez-vous de la famille ?

Jeanne se redressa ; sèchement, elle répondit :

— Oui, mais je ne la connais pas. Maman était Anglaise, elle avait un frère et une sœur qui ont refusé d'assister à son mariage avec un officier français... Ces gens-là n'aimaient pas mon père. Et volontaire, elle ajouta : Je ne les verrai jamais.

Le médecin regarda celle qui venait de parler ainsi et, très paternellement, reprit :

— La mort, ma pauvre enfant, efface toutes les rancunes, ce sont vos seuls parents et...

Prête à discuter, Jeanne se leva, elle ne voulait pas qu'on lui parlât de ces étrangers.

Mais le docteur ajouta de son ton de chef :

— Il faut, nous devons les prévenir, c'est notre devoir.

Et Jeanne inclina la tête en signe d'assentiment.

Toute petite, cette fille de soldat avait appris qu'on ne discute jamais le mot « devoir » et malgré son chagrin, la révolte de tout son cœur, elle se taisait. Le médecin chef lui demanda encore si elle voulait prévenir des amis. Elle dit son désir d'avoir près d'elle la vieille domestique qui l'avait élevée ; puis, après une longue hésitation, elle ajouta qu'elle désirait que le gouverneur fût un des premiers instruit de l'affreux malheur... Cela dit, elle se leva, se sentant assez forte pour retourner près de son père...

Et toute blonde, toute jeune, Jeanne alla vers la chambre où il n'y avait plus qu'un cadavre. Sur le lit de fer, dormant du grand sommeil, le colonel reposait ; on lui avait mis son uniforme des grands jours, son uniforme qu'il avait la veille, à Fontainebleau, et sur sa poitrine brillaient ses décorations. On n'avait laissé à la tête qu'un léger bandage ; énergique, la figure était intacte et si calme qu'elle apaisait ceux qui la contemplaient. On avait l'impression très nette, en regardant ce mort, que cet homme était parti avec une conscience tranquille et qu'aucun remords, qu'aucune pensée mauvaise n'était venue le troubler à l'heure

suprême ; son âme pure s'était détachée de son enveloppe matérielle sans heurt, ni déchirement.

Assise au pied du lit, calmée par tout ce que la mort met de grand autour d'elle, Jeanne, les deux mains croisées, regardait son père ; elle ne priait pas, mais ses lèvres murmuraient les derniers mots que le colonel avait prononcés : « Ma petite... La volonté de Dieu... » Et voilà que l'enfant, qui tout à l'heure se révoltait contre cette mort si cruellement bête, était tout apaisée.

Dans la grande chambre que les persiennes closes n'arrivaient pas à assombrir, les visions tristes disparurent et devant les yeux de Jeanne, ses yeux clairs, si pareils à ceux que la mort avait fermés, se dressèrent des fantômes charmants et rieurs qu'elle connaissait bien.

Ce visage de bébé tout entouré de boucles folles, cette petite fille qui courait, courait après un cerceau, c'était elle, et derrière, ce jeune capitaine, si svelte, si brun, c'était son père qui lui souriait, fier de voir comme les petites jambes devenaient solides.

Une immense étendue d'eau, un ciel et une mer infiniment bleus et, au bord des vagues qui mollement viennent se briser sur le sable, deux enfants, un petit et un grand... Ils travaillent avec acharnement ; le flot si berceur, si câlin, monte et détruit, en s'amusant et sans

en avoir l'air, les constructions les plus solides. Mais un officier doit savoir construire des forts, des redoutes qui puissent résister à tous les ennemis, et celle qui s'avance là si doucement, si languissamment n'a pas l'air bien perfide. Et l'enfant s'étonne, s'impatiente même de voir le grand capitaine aller chercher, un peu partout, pour fortifier la citadelle, des planches, des galets, du varech. Enfin la construction est prête, l'ingénieur en chef, un officier de l'armée française s'il vous plaît, enlève dans ses bras la toute petite fille qui est vêtue comme un garçon. Au sommet du fort il l'installe et, campée sur cette plate-forme, son bras droit tenant bien haut le drapeau français, face à la mer, la fillette la défie.

Mais, étonnée, elle s'aperçoit que cette redoutable citadelle, pleine de matériaux lourds et durs, n'est qu'un jouet pour cette eau bleue, si claire. En se moquant, chaque vague emporte un peu de sable, détruit un rempart. L'enfant s'entête, ces petites vagues n'auront pas raison du fort construit par le capitaine Favier. Elle chante et ne veut pas descendre, elle dresse toujours sa tête blonde et le drapeau. Elle a peut-être peur, mais aux camarades qui l'entourent elle ne le montre pas ; c'est la fille d'un soldat ! La mer vient, se presse, monte et, méchante, caresse les petits pieds blancs ; à bout de courage, le petit garçon, qui n'en

n'est pas un, n'a que le temps de se jeter avec son drapeau dans les bras paternels.

Maintenant c'est une autre silhouette. Dans une grande cathédrale sombre, tout entourée de mousseline blanche, cierge à la main, marche, les yeux baissés, le cœur étreint d'une angoisse délicieuse, une fillette svelte et blonde. Une musique qui semble venir du ciel emplit de prières le grand monument. La procession blanche fait en chantant le tour de la basilique, puis les premières communiantes, passant par le milieu de la nef, viennent prendre place sur les banquettes de velours rouge, devant le maître-autel. Les abbés ont recommandé aux enfants de baisser les yeux, recommandation presque inutile, les petites chrétiennes qui vont recevoir leur Dieu sont si troublées qu'elles ne songent qu'à lui. Jeanne suit ses compagnes, elle chante, sa voix claire se mêle à celle des autres. De chaque côté de la nef, les parents, les yeux humides, regardent passer leurs enfants. Jeanne ne chante plus, Jeanne prie ; tout à coup ses yeux presque clos s'entr'ouvrent, la petite vierge redresse la tête et son regard plein de tendresse va chercher celui d'un commandant qui porte seul et très fièrement l'uniforme français. Le père et l'enfant sentent que leur affection se divinise, quelque chose de pur la rend plus grande. La petite première communiante vou-

drait aimer plus encore celui qui l'aime tant, elle voudrait se dévouer pour celui qui, depuis douze ans, n'a été que dévouement, et à ce Dieu qu'elle va recevoir et qui a su aimer jusqu'à la mort, elle demande de lui apprendre l'amour.

. . . . . .

Puis ce sont des années et des années de bonheur. Jeanne se revoit au bras de son père dans sa première robe longue : avec quel tendre sourire il l'admirait ! Et c'est son premier bal chez un général qui avait six filles.

Se hâtant vers une gare, une silhouette toute rose et que les passants regardent en souriant. Contents, rieurs, le père et la fille s'en vont à Fontainebleau admirer les soldats. Jeanne revoit le décor féerique, elle entend le bruit de la charge, elle revoit aussi la petite auberge et le grand prunier blanc.

Ce bonheur-là, c'était hier, elle portait aujourd'hui la même robe rose, et pourtant elle était dans un hôpital, assise au pied du lit où son père dormait d'un éternel sommeil... Etait-ce possible que tout s'achevât ainsi ?

. . . . . .

Jeanne regardait sans se lasser le beau visage si calme, elle entendait les dernières paroles que le mourant avait prononcées : « La volonté de Dieu », et Jeanne ferma ses paupières et retint les larmes qui étaient montées.

La nourrice arriva ; après un baiser de mère à sa petite, un baiser où elle donna encore une fois tout son cœur, elle prit son chapelet ; maladroits, les vieux doigts raidis par les rhumatismes et les ans l'égrenèrent. Le cliquetis des médailles, les mots latins que les lèvres murmuraient, voilà tout ce que Jeanne entendait dans la chambre silencieuse... Elle ne pouvait prier, mais elle suivait la prière de la servante et les mots divins des pater et des ave l'empêchaient de penser à la séparation définitive...

Vers le milieu de l'après-midi, Jeanne, qui n'avait plus la notion du temps, vit entrer l'infirmier ; il venait prévenir la jeune fille que le gouverneur était là. Elle dit son désir de le recevoir dans la chambre de son père, et, quelques minutes après, le général arrivait.

Avec émotion, près du lit du colonel, il fit une courte prière, et, s'approchant de Jeanne, qui, debout, semblait défaillir, très simplement, avec une tendresse toute paternelle, il l'embrassa, puis l'entraîna vers la porte.

— Ma pauvre enfant, dit-il, venez avec moi quelques instants, je veux vous parler.

Et Jeanne se laissa emmener tout en disant :

— Je ne veux pas quitter père.

Mais le général expliqua que son neveu l'avait accompagné, il attendait dans le salon avec le grand désir de voir la jeune fille.

Dans cette pièce où tout à l'heure Jeanne avait tant pleuré, les deux jeunes gens se rencontrèrent; leurs mains s'unirent dans une chaude étreinte et leurs yeux échangèrent des promesses. Jeanne devina que le cœur du lieutenant était près du sien. Jean Marvy dit des paroles que tout le monde aurait dites, mais la voix qui les prononçait était pleine de tendresse. Il ne pouvait rien, il n'avait rien, mais il offrait toute sa vie et Jeanne le comprit. Son visage, si pâle, sembla se colorer, ses yeux s'éclairèrent et, n'osant lui répondre, elle se tourna vers le général.

— Merci, oh! merci d'être venu, j'étais si seule.

Le lieutenant se rapprocha. Jeanne avait près d'elle deux amis, elle ne devait pas l'oublier; puis ils causèrent. Jeanne raconta l'accident, la mort calme et sans souffrances; mais de l'avenir ils ne parlèrent pas.

Une heure après, vraiment attristés, le général et son neveu quittèrent l'hôpital et, dans l'étroite rue Saint-Jacques, silencieux, ils marchèrent. En débouchant sur le boulevard du Port-Royal, ils aperçurent un ciel couleur de sang : dans une apothéose admirable, le soleil se couchait.

— Un ciel de bataille, dit le général.

Puis, songeant à ce qu'il venait de voir, il ajouta :

— Quelle mort bête et inutile... nous perdons un brave officier!

Le lieutenant ne répondit pas, ce soir il ne pensait guère à l'armée. Tout en marchant près de son oncle, le lieutenant calculait, faisait des additions. Trois mille quatre cent vingt francs pour vivre pendant un an, c'était juste pour un seul; les uniformes coûtent cher et la pension, bien que médiocre, vous prend tous les mois une grosse partie de votre solde. Alors, alors... comment vivre à deux avec si peu d'argent? Et, pour la première fois de sa vie, le jeune officier eut le regret de sa pauvreté. Il pensa que s'il était riche, demain, il serait allé à l'hôpital avec des mots qui consolent, tandis que pour prononcer ces mots il était obligé de réfléchir... Trois mille quatre cent vingt francs, comme c'était loin de ce qu'il aurait voulu dire : « Vous n'êtes plus seule, je suis là, je veux partager votre peine parce que je vous aime. »

« Je vous aime », cette petite phrase plus belle que n'importe laquelle, il n'avait pas le droit de la murmurer. Non, il ne pouvait demander à la jeune fille de partager sa vie, il fallait fuir ce bonheur qui s'offrait à lui... Et ce n'était pas le pays qui demandait ce renoncement à toutes les joies de la terre. Une poignée d'hommes avait fait des lois, discuté un budget militaire, et, sans penser qu'ils condamnaient au célibat

ou à la misère les officiers sans fortune, avaient voté d'un commun accord les parcimonieuses soldes. Et voilà que le lieutenant se révoltait; non, il n'avait pas le courage de s'éloigner pour toujours de celle qu'il pleurait. Autrefois c'était chose facile, elle était heureuse et riait toujours; maintenant, partout où il irait, la petite silhouette éplorée le poursuivrait, les rêves de gloire ne lui suffiraient plus, les yeux clairs, pleins de larmes, les terniraient à tout jamais.

Et pendant qu'il marchait sous le ciel couleur de sang, ne pensant qu'à l'avenir que des chiffres obscurcissaient, là-bas, dans la chambre aux murs nus, Jeanne, à genoux près du lit, faisait une dernière prière, les femmes ne devant pas rester à l'hôpital la nuit venue. Elle priait doucement, apaisée. L'amour et l'amitié partageaient son chagrin, il lui semblait moins lourd à porter. Et calme, résignée à la volonté de Dieu, accompagnée par sa nourrice, Jeanne quitta la chambre mortuaire. Elle descendit l'escalier et repassa par le cloître, que l'heure rendait mystique; elle traversa la grande cour, monta dans une voiture et s'en alla vers le petit appartement clair où son père ne viendrait plus jamais.

VI

Toute mince, toute frêle dans sa simple robe noire, ayant sur ses cheveux un lourd chapeau de crêpe, Jeanne était prête. Elle avait une physionomie douloureuse, elle ne ressemblait plus à l'enfant rieuse et insouciante qui, quelques jours auparavant, chantait à tout propos. Elle avait souffert, elle avait pleuré et son visage en portait les traces.

Dans ses mains, elle tenait un télégramme arrivé tout à l'heure, et, ayant à côté d'elle un dictionnaire, elle cherchait à traduire la phrase anglaise. Ce télégramme venait de Londres, de ses parents inconnus. Jeanne savait à peine quelques mots d'anglais, aussi n'arrivait-elle pas à comprendre cette dépêche, qui devait, pensait-elle, dire tant de choses.

Après avoir longuement cherché, elle fut certaine que la phrase courte annonçait l'arri-

vée de sa tante pour le soir même. Cette certitude la peina. L'enterrement avait lieu tout à l'heure, elle serait seule ! Pour permettre à ses parents d'arriver, on avait retardé la cérémonie d'un jour. A quoi bon, puisqu'ils n'avaient pas jugé leur présence utile? Elle relut le télégramme et s'aperçut qu'aucun mot tendre n'accompagnait la brève annonce : « Votre tante arrivera demain dix-sept heures trente. Markle. » Elle était sûre d'avoir bien traduit, aucun mot ne pouvait signifier autre chose. Elle eut un geste de colère, froissa le télégramme et, immobile, resta quelques minutes au milieu de sa chambre. Ses yeux, désespérément, en firent le tour, comme s'ils demandaient aux meubles, témoins d'un bonheur passé, un peu de courage. Mais sur la commode, dans des vases d'étain, les fleurs tombaient, fanées, et des objets de toutes sortes, gants blancs, rubans roses, petits mouchoirs froissés, traînaient à côté de grandes enveloppes à bordure noire. C'était un désordre inaccoutumé, annonçant l'arrêt de la vie régulière, révélant la catastrophe.

Jeanne se tourna vers son bureau en bois de rose, joli petit meuble qui venait de sa mère ; là, sur le velours rouge, un peu fané, encore de grandes feuilles à bordure noire, et au milieu du papier, se détachant nettement, le nom du colonel Favier. Alors brusquement Jeanne prit ses

gants et le châle de cachemire noir qui tranchait sur son couvre-pied de mousseline et s'enfuit de sa chambre.

Dans la salle à manger, l'attendant, elle trouva la vieille servante qui la supplia de prendre quelque chose ; se sentant faible et voulant être courageuse jusqu'au bout, Jeanne consentit ; puis les deux femmes s'en allèrent.

. . . . . .

Dans une cour de l'hôpital du Val-de-Grâce se dresse, bien séparé des autres bâtiments, un petit monument à colonnes doriques que ferme une grille en fer forgé ; au-dessus de la porte d'entrée, narguant le temps, se voient les armes écartelées de France et d'Autriche, surmontées d'une couronne fermée.

C'est là que le médecin inspecteur conduisit Jeanne. La jeune fille devait y recevoir tous ceux qui viendraient saluer la dépouille de son père.

Depuis le matin, comme il faisait très beau, les portes de ce vieux monument étaient ouvertes, mais ce salon, qu'on aérait rarement, conservait une odeur d'humidité impressionnante ; en entrant, on frissonnait, et les fenêtres, toutes petites, laissant passer peu de jour, rendaient cette pièce sombre et triste.

Au mur, près de l'immense cheminée, se dressait, imposant, un grand portrait d'Anne d'Autriche. Dans une attitude raide et gour-

mée, cette femme, bien qu'elle fût assise, semblait dominer et rappeler à ceux qui venaient là que c'était elle qui avait posé la première pierre de ce monastère que la Révolution avait transformé en hôpital.

Dans un grand fauteuil Jeanne s'assit, et, les yeux secs, s'efforçant d'avoir un visage impassible, elle attendit. Ses mains gantées de noir serraient les bras sculptés du vieux siège, elle se tenait bien droite, se dominant. Elle était fille de soldat : aujourd'hui elle devait se le rappeler et ne pas montrer sa douleur à des inconnus qui ne pouvaient la partager. Elle se répétait cela, s'efforçant de ne pas penser que, dans la chapelle, la dépouille mortelle de son père attendait les dernières oraisons.

Unique membre de la famille du défunt, Jeanne avait dû quitter l'église pour venir recevoir les invités. Triste réception ! Frissonnant sous ses voiles de crêpe, elle trouvait que c'était bien dur d'être seule et elle, qui ignorait la rancune, pensait pourtant qu'elle n'oublierait jamais que ses parents « d'Angleterre » l'avaient abandonnée en un pareil jour !

Seule... comme, dans ce salon où veillait le fantôme d'une reine, elle comprenait l'horreur de ce mot ! Seule... c'est l'anéantissement de tout l'être aimant, c'est l'épreuve déchirante qui laisse aussi désemparée qu'un bateau sans

gouvernail. Seule... Dieu n'a pas créé l'homme pour cet état : à côté de la douleur et de la mort, il a mis l'amour et l'amitié !... Seule... c'est, pour un cœur qui pleure l'effroi de l'heure présente, l'épouvante du lendemain. Seule... dans cette grande pièce sombre et vide, ce mot s'imposait ; c'était un glas qui sonnait, sonnait et semblait ne vouloir jamais s'arrêter. Il brisa comme un fétu de paille la volonté de Jeanne et la jeta défaillante au fond du fauteuil rigide qui paraissait n'être fait que pour les attitudes gourmées et imposantes d'un autre siècle.

La reine au regard dur avait l'air de mépriser cette petite fille qui pleurait sous ses voiles, et, dans le salon, tristes, les sanglots montèrent...

La porte s'ouvrit à deux battants, la cour entourée de murs blancs était pleine de soleil ; dans cette trouée lumineuse parut, en grande tenue, le gouverneur, accompagné de son neveu. Jeanne se redressa et, sans essayer de cacher ses larmes, alla vers les deux hommes. Avec eux entrait l'amitié, et le pauvre cœur n'osait penser que peut-être l'amour suivait.

Le lieutenant serra les petites mains gantées de noir, ses yeux cherchèrent les prunelles claires. Le général étreignit Jeanne, si frêle sous ses voiles, et après avoir regardé le salon vide, il se mit à côté de la jeune fille ; puisque

sa famille, celle qui tenait à elle par les liens du sang, la laissait seule en une pareille heure, lui, le chef de l'armée, essayerait de la remplacer. Cette enfant était la fille d'un des leurs.

Le défilé banal, si pénible pour ceux qu'une vraie douleur terrasse, commença. Tous les élèves du colonel étaient venus : ils regrettaient le professeur expérimenté dont la science facilitait leurs études et le chef indulgent qui avait su, dans bien des circonstances, être leur ami. En entrant dans le salon, ils avaient sur les lèvres des paroles de regret vraiment sincères... Mais que pouvaient-ils dire à cette jeune fille qui se tenait toute droite près du gouverneur et qui semblait ne pas voir ceux qui défilaient devant elle? Ils s'inclinaient, saluaient militairement, puis passaient et se massaient dans le fond de la pièce. Les tuniques noires et bleues, les pantalons rouges, les épaulettes brillèrent dans le salon sombre et les cloches se mirent à sonner. Un monsieur tout de noir vêtu s'avança et dit à voix haute : « Les membres de la famille du défunt. » Alors, refusant l'aide du général, Jeanne se dirigea vers la chapelle.

La famille du défunt... C'était cette petite jeune fille qui s'en allait seule sous le clair soleil et qui semblait encore une enfant. La famille du défunt... Tous les officiers qui re-

gardaient marcher cette mince silhouette noire sentirent qu'un frisson de pitié secouait leurs cœurs.

La famille du défunt... mais c'étaient eux, c'était l'armée tout entière qui devaient pleurer l'homme qui, pendant plus de trente ans, avait fidèlement servi sa patrie, et, dans un élan commun, tous les officiers suivirent la jeune fille. Elle marchait lentement, ils la rattrapèrent aisément, et oubliant tout le protocole institué par ces messieurs des pompes funèbres, ils l'entourèrent. Un capitaine de hussards se mit à sa droite ; à gauche, le lieutenant Marvy et le général ; derrière elle, tout près, pour qu'elle se sentît moins seule, les autres officiers se massèrent. Et le cortège arriva ainsi dans la grande cour d'honneur. Les badauds, derrière les grilles, regardèrent passer, sans comprendre, la « famille du défunt » et remarquèrent que tous les membres de cette famille avaient l'air d'avoir du chagrin.

Dans l'église, les officiers entourèrent le catafalque sur lequel brillait seul le bel uniforme du colonel.

Jeanne s'agenouilla sur un banc de bois, et l'office commença. Ne voulant pas pleurer, la jeune fille s'efforçait de prier ; éperdus, ses yeux fixaient le vieux baldaquin que six colonnes torses supportent, les tribunes des

angles et surtout le beau maître-autel, sorte d'étable somptueuse où l'on voit les anges de Bethléem porter les versets du *Gloria in excelsis,* pendant que l'Enfant Jésus, couché sur le tabernacle, est adoré par la Vierge et saint Joseph. Jeanne regardait les bronzes, les statues précieuses, tous les merveilleux détails : elle ne voulait pas voir l'uniforme qui brillait sur le catafalque, elle savait bien que cette vue lui enlèverait tout courage...

Et, lents et tristes, les rites funèbres s'accomplirent. Jusqu'au bout, sincères et recueillis, les officiers accompagnèrent la dépouille du chef, puis après avoir serré la main de Jeanne, ils s'en allèrent. Le général et son neveu restèrent les derniers près de la jeune fille ; avec l'autorité que l'amitié donne, ils lui firent quitter le cimetière, et une lourde et triste voiture de deuil emmena Jeanne et sa vieille servante vers le petit appartement de la place Saint-François-Xavier.

Lorsqu'elles furent parties, le gouverneur s'en alla avec son neveu et en cours de route l'interrogea :

— Tu désires revoir Mlle Favier? demanda-t-il brièvement.

— Oui, mon général.

— C'est plus que de la sympathie.

Sans hésiter, il répondit d'une voix claire :

— Oui, mon général.

— Que comptes-tu faire?... Elle n'a pas de fortune.

— Je le sais... moi non plus, hélas ! Et en soupirant il ajouta : Il faudra attendre mon grade de capitaine.

Le général haussa les épaules.

— C'est fou, grogna-t-il.

Mais ses yeux, qui ne savaient pas mentir, disaient : « Tu as raison. »

Ils ne parlèrent plus de cette chose si grave qu'en peu de mots ils venaient de décider, mais l'un et l'autre étaient heureux de savoir qu'ils s'étaient compris.

Lorsqu'ils se séparèrent, de son ton de chef, le général dit :

— Viens me prendre après-demain à cinq heures, et nous irons là-bas.

Là-bas, pour eux, c'était le petit appartement où une enfant blonde vêtue de noir, les attendait.

. . . . . .

Lasse, n'en pouvant plus physiquement et moralement, Jeanne avait monté les cinq étages presque portée par la vieille servante. La rentrée dans le logis vide fut douloureuse, le soleil de midi emplissait de clarté chaque pièce et la jeune fille souffrit de retrouver tout comme autrefois. Dans le petit salon rien n'était changé : les meubles d'acajou étaient

toujours aussi accueillants, les rideaux de tulle blanc, aux plis raides, laissaient entrer toute la lumière; seules, les plantes, manquant d'eau depuis quelques jours, se fanaient lentement. Assise sur un fauteuil, ne pensant pas à se dévêtir, Jeanne regardait autour d'elle et ses yeux s'arrêtaient désespérés sur chaque chose. Là, sur la cheminée, à portée de la main, deux photographies, Jeanne et sa mère. Que de fois il les avait regardées, touchées!... Sur la table, bien rangés, les livres qu'il feuilletait presque chaque jour; à côté, l'attendant, tout un attirail de fumeur. Là, tous les soirs, il s'installait, travaillant tard, préparant ses cours, écrivant, faisant ses cartes, pensant sans cesse à l'instruction des jeunes officiers qu'on lui confiait. C'était, bien close, dans cette petite pièce, toute la vie d'un homme qui n'avait vécu que pour sa fille et son pays, et de revivre ce passé, qui datait d'hier, enlevait à Jeanne tout courage.

Avec une tendresse maternelle la servante la dévêtit; elle enleva le voile noir, le lourd chapeau de crêpe, débarrassa les épaules du châle de cachemire, puis, cela fait, elle supplia « sa petite fille », elle lui donnait ce nom d'autrefois, de bien vouloir se reposer. Sans force pour résister, Jeanne alla dans sa chambre; elle se coucha et le sommeil lui apporta l'oubli. Elle dormit longtemps, et la nourrice

veilla sur ce repos que tout l'être physique de la jeune fille réclamait.

Le temps passa, à six heures un violent coup de sonnette retentit. Dans la cuisine, la servante tressaillit et, en colère contre cet intrus qui forçait la consigne, elle alla ouvrir. Tout doucement, prête à renvoyer l'inconnu, elle entrebâilla la porte, mais une poussée énergique la jeta contre le mur et une grande femme, valise à la main, pénétra dans l'appartement. Elle regarda la domestique qui la contemplait effrayée, prononça quelques mots inintelligibles et, après un haussement d'épaules, dit en français avec un fort accent :

— Je suis miss Markle.

La servante ouvrit la porte du salon, la grande femme y pénétra, posa sa valise, examina tout autour d'elle et d'une voix rude, presque masculine, demanda :

— Où est miss Favier?

Alors en bredouillant, la nourrice expliqua que, très fatiguée, la jeune fille se reposait ; elle dormait encore, mais ne tarderait pas à s'éveiller.

L'Anglaise s'assit dans un fauteuil, croisa les jambes, regarda son poignet qu'un bracelet-montre encerclait, et dit :

— Six heures passées. Puis elle ajouta : Faites le thé.

La nourrice disparut, mais elle n'alla pas « faire le thé », elle courut prévenir Jeanne; doucement elle apprit à la jeune fille l'arrivée de miss Markle.

En tremblant, Jeanne s'habilla; prête, elle se dirigea vers le salon où l'attendait sa tante, la sœur de sa mère, et elle avait tant besoin d'être aimée et consolée, qu'elle allait vers cette femme avec un cœur prêt à se donner. Très émue, elle ouvrit la porte, mais la pièce était vide, une grande valise en cuir jaune, sur laquelle étaient posés un chapeau et une veste, dénonçait seule la présence de l'étrangère. Jeanne alla dans la salle à manger et, par la fenêtre ouverte, aperçut sur le balcon celle qu'elle cherchait.

La grande silhouette, la robe rouge et noire qui la vêtait, déplurent à la jeune fille; cette femme ne portait pas le deuil de son père! Les bras qui se tendaient vers l'inconnue s'immobilisèrent et la voix douce prononça presque durement deux mots :

— Bonjour, mademoiselle.

L'Anglaise se retourna brusquement et deux grands pas l'amenèrent devant Jeanne. Elle secoua à la briser, la main de la jeune fille, puis se mit à parler très vite dans sa langue natale.

Jeanne l'interrompit sèchement.

— Je ne comprends pas l'anglais.

Stupéfaite, miss Markle s'arrêta et reprit en français :

— Comment, vous ne comprenez pas! Mais votre mère était Anglaise !

Jeanne eût bien aimé répondre que sa mère, de par son mariage, était devenue Française, mais elle trouva cette discussion inutile et demanda à miss Markle si elle désirait quelque chose.

— J'ai commandé le thé, fit-elle, mais avant de le prendre je voudrais m'installer; montrez-moi la chambre.

La chambre! Jeanne la regarda étonnée; cette étrangère comptait donc habiter avec elle!

— Mais, cet appartement est tout petit, il n'y a pas de pièce disponible... Je ne sais vraiment comment faire, mademoiselle.

Tout en se dirigeant vers le salon, l'Anglaise reprit :

— Ne m'appelez pas mademoiselle, c'est ridicule, je suis votre tante... Puis, prenant son chapeau et son manteau d'une main, sa valise de l'autre, elle ajouta :

— Vous avez l'air fatiguée et vous semblez ne pas comprendre ce que je vous dis; appelez la domestique qui m'a ouvert la porte.

Heureuse de n'être plus seule avec cette femme qui n'avait eu pour elle aucun mot de sympathie, Jeanne alla chercher sa nourrice et la ramena dans le salon.

Alors miss Markle s'adressa à la servante :

— Pendant mon séjour à Paris j'habiterai ici, combien y a-t-il de chambres dans cet appartement ?

— Deux seulement, mademoiselle.

— Eh bien, répliqua-t-elle en haussant les épaules, c'est tout ce qu'il faut ; et, se dirigeant vers la porte, elle ajouta : Montrez-moi la seconde chambre.

Jeanne eut un cri d'angoisse. Cherchant à éviter tout conflit, la nourrice, très poliment, répondit :

— C'est impossible, mademoiselle, cette chambre est celle du pauvre monsieur ; depuis sa mort personne n'y est entré.

L'Anglaise eut une légère hésitation ; elle regarda Jeanne qui toute pâle se cramponnait aux bras de la servante, elle pensa que cette enfant était ridiculement sensible comme toutes les Françaises, et, ne voulant pas, dès le premier jour, la heurter, elle conclut :

— Ma nièce me donnera sa chambre et elle prendra celle de son père. Voilà.

Cela dit, elle sortit du salon.

. . . . . .

A dix heures du soir tout était calme dans l'appartement de la place Saint-François-Xavier. Miss Markle, installée dans la chambre de Jeanne, se reposait des fatigues de son

voyage et dormait depuis une heure déjà. Dans la salle à manger, la nourrice tenait sa petite dans ses bras. Elle parlait à voix basse et disait à l'enfant que tout était prêt pour elle chez son père et qu'elle devait y aller. Mais Jeanne ne pouvait se décider à entrer dans cette pièce qu'il habitait quelques jours auparavant. Le cœur simple de la domestique trouva les mots qu'il fallait dire pour que la jeune fille se résignât :

— Ma petite, fit-elle, il ne faut pas avoir peur de celui qui n'est plus ; tu dois tout de suite t'habituer à vivre avec lui, avec son souvenir. Entoure-toi de ce qu'il a aimé, pense qu'il te voit toujours et sois bien certaine que Dieu, la bonté même, ne sépare pas ainsi les morts des vivants. Nous, nous ne les voyons plus, mais pour eux c'est très différent, les plus grandes joies du ciel ne peuvent leur faire oublier leurs enfants. Ils sont là, ils nous entourent, ils nous protègent encore, et ce qu'ils ont aimé ici-bas doit nous devenir deux fois plus cher. C'est par le souvenir que nous honorons nos morts. Va, ma petite, va dans sa chambre; lui, mieux que moi, saura te consoler.

Et Jeanne obéit, elle ouvrit la porte d'une main hésitante et pénétra dans cette pièce où tout parlait de lui. Les yeux baissés, n'osant encore regarder, elle s'assit sur la première

chaise venue, frissonnante. Après un dernier baiser, la vieille nourrice s'en alla et Jeanne resta seule. Les mains croisées sur ses genoux, elle ne bougeait pas, le moindre bruit lui semblait sacrilège. Le lit d'acajou, rigide et sévère, lui faisait peur. Sur la table elle apercevait les épreuves du dernier livre de son père. Ici tout l'attendait et pourtant il ne reviendrait jamais. Un sanglot la secoua, mais voulant être courageuse elle se leva et doucement, sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le grand silence, elle alla vers la cheminée.

Là, devant une pendule de marbre jaune, toutes ses photographies d'enfant, sur la commode un portrait de jeune femme, à côté une simple boîte de bois où le colonel cachait des souvenirs. Autrefois, lorsque Jeanne avait été bien sage, le papa montrait à la petite fille tous les trésors que cette boîte contenait. Fleurs fanées, mouchoir brodé, cercle d'or orné d'une modeste perle ; la bague de fiancée de sa mère que Jeanne devait porter quand elle aurait vingt ans. Souliers d'enfant, si petits, que la jeune fille riait chaque fois que le colonel les lui montrait, puis toutes les lettres que Jeanne avait écrites pendant les courtes absences de son père. Tout cela recueilli, touché presque chaque jour par celui qui avait tant aimé sa femme et son enfant... Et Jeanne, pieusement, ouvrit la boîte et regarda les trésors.

Les fleurs fanées, le petit mouchoir brodé, la bague, c'étaient des souvenirs d'amour ; elle les contempla longuement, trouvant une âme à ces objets inanimés, une âme qui disait des choses consolantes, qui parlait de ce passé que son père n'avait jamais oublié...

L'amour est un mot merveilleux, celui qui le murmure en l'espérant sent que le bonheur va pénétrer dans son cœur ; ce n'est plus la mort qui le frôle, ce ne sont plus les larmes et la douleur, c'est la vie avec toutes ses promesses et ses rêves les plus beaux.

Jeanne tenait la bague de sa maman, le mouchoir brodé ; ses yeux s'éclairaient, ses lèvres ne tremblaient plus, elle osait regarder la chambre de son père. Avec recueillement elle baisa les deux objets qui venaient de lui dire de si douces choses, puis elle les remit dans la boîte ; cela fait, après avoir regardé le crucifix qui était accroché au mur, elle se dévêtit. Prête, ses cheveux blonds répandus sur ses épaules, toute blanche dans un grand vêtement de nuit, elle s'agenouilla au pied du lit, et là, calme, apaisée, sentant que dans cette pièce elle n'était plus seule, elle pria pour son père et pour sa maman qui, là-haut, dans le beau ciel, étaient enfin réunis. Et comme le cœur de Jeanne comprenait l'amour, elle disait qu'elle était heureuse de cette réunion. Quand on s'est tant aimé, loin l'un de l'autre, mal-

gré tout, on souffre toujours... maintenant Jeanne était certaine de cela.

Elle pria longtemps avec ferveur, puis, les yeux mi-clos, se glissa dans le lit, et, là, attendit que le sommeil vînt. Doucement, sans heurt, tel un bébé qu'on berce, elle s'endormit en pensant à la petite bague blanche, au mouchoir brodé et surtout à celui qui, pour la consoler, avait chargé sa maman de lui parler d'amour.

VII

Le lendemain, sans ménagement aucun, en femme qui a reçu des ordres et qui les transmet, miss Markle apprit à Jeanne ce que son oncle, qui devenait son tuteur, avait décidé. Jusqu'à sa majorité Jeanne vivrait à Londres avec eux ; à vingt et un ans, si elle n'était pas mariée, elle serait libre d'agir à sa guise.

Londres ! Ce seul nom épouvanta la jeune fille. Londres, c'était une ville étrangère, loin de la France et où elle n'avait pas d'amis ; car cette grande femme masculine, qui parlait le français avec un accent rude et vilain, pouvait être sa tante, mais ne serait jamais son amie. Partir avec cette Anglaise pour retrouver un monsieur qu'elle ne connaissait pas et qui pourtant avait des droits sur elle, tout cela était effrayant pour un petit cœur de dix-huit ans.

Partir !... D'une voix qui tremblait, Jeanne

avait demandé si le départ était déjà fixé. Alors miss Markle, en regardant autour d'elle, avait répondu qu'une dizaine de jours suffiraient pour régler tout. Le matin, elle s'occuperait avec l'homme d'affaires, un Anglais retrouvé à Paris, l'après-midi elle visiterait quelques monuments. Ce serait pour elle et pour sa nièce une distraction utile et agréable.

Le jour même, elle avait voulu mettre son projet à exécution, et comme le Louvre la tentait, elle demanda à Jeanne de l'accompagner. La jeune fille refusa, étant vraiment trop lasse et trop triste. Seule, l'Anglaise était partie.

Le soir elle revint tard ; toute la journée, guide à la main, elle s'était promenée dans les merveilleuses salles et en avait tant vu qu'elle ne se souvenait de rien ; pourtant, pendant le dîner, elle discuta nos maîtres, les compara aux peintres anglais et déclara nettement qu'aucun ne valait Reynolds et Gainsborough.

Le lendemain, Jeanne dut accompagner sa tante à Notre-Dame et au Palais de Justice et donner les explications qu'inlassablement l'Anglaise réclamait. Vers cinq heures, n'en pouvant plus, elle marchait depuis le déjeuner, Jeanne quitta sa tante qui voulait encore visiter le palais du Trocadéro.

La jeune fille rentra chez elle avec un cœur

très las ; chaque fois qu'elle remontait les étages, elle se posait la même question : Combien de temps encore vivrait-elle là ?

Miss Markle avait parlé d'une dizaine de jours et il y en avait déjà quatre qu'elle était arrivée. S'en aller, quitter le cher petit coin, c'était encore une douleur, et Jeanne voulait oublier que cette heure-là viendrait.

Une chose l'inquiétait. Qu'allait-on faire du mobilier ? Elle ne pouvait tout emporter en Angleterre, le transport était cher... Jeanne n'avait plus beaucoup d'argent et elle n'osait parler de cette question pénible à sa tante. Elle savait que son père n'avait aucune fortune, souvent sa bourse de jeune fille, toujours bien garnie grâce à son pinceau, avait aidé, sans qu'il s'en doutât, celle du colonel. Comment ferait Jeanne en Angleterre ? Elle serait une inconnue et ne pourrait vendre ses travaux ?

Toutes ces choses étaient tristes, tristes. En arrivant sur ce palier où tant de fois elle avait attendu son père, Jeanne sanglotait, et ce fut en pleurant qu'elle rentra chez elle. Chez elle ! Combien de temps encore pourrait-elle dire ces deux mots-là ?...

Pour la nourrice, que ses larmes désolaient, elle se calma ; puis, après avoir conté à la servante leur promenade à travers Paris, elle l'interrogea :

Miss Markle lui avait-elle parlé de ses projets ? Savait-elle si le jour du départ était fixé ? Qu'allait-elle faire du mobilier ? Et enfin la nourrice suivrait-elle « sa petite fille » ?

A toutes ces questions faites avec anxiété, la vieille femme répondit d'abord par des mots vagues, disant qu'elle ne savait guère, que miss Markle ne parlait pas beaucoup ; mais elle ajouta les yeux baissés, s'efforçant de cacher sa peine, que Jeanue devait bien penser qu'on ne pouvait pas l'emmener, elle, en Angleterre. Mais, ne voulant pas indisposer la jeune fille contre ses parents, elle ajouta que c'était chose naturelle et qu'à son âge on ne quittait plus son pays. Elle dit encore que deux messieurs étaient venus dans l'après-midi examiner chaque pièce de l'appartement et que, sur de grandes feuilles de papier, ils avaient pris des notes ; puis au moment de partir ils l'avaient chargé de prévenir miss Markle qu'on viendrait prendre le mobilier lundi prochain.

Inquiète, Jeanne s'étonna que sa tante ne lui eût pas parlé de tout cela ; le départ était donc fixé puisqu'on allait commencer à emballer. Mais était-ce bien pour les emballer qu'on venait chercher les meubles ?

La nourrice ne répondit pas, et, prétextant le dîner à surveiller, s'en alla dans la cuisine.

Angoissée par ce départ proche, Jeanne éprouva le besoin de faire le tour de cet appar-

tement où il lui restait à peine quelques jours à vivre. Elle entra dans son ancienne chambre. Mon Dieu ! Comme cette pièce était déjà changée ! Miss Markle, si masculine, l'avait complètement transformée.

Sur la commode, dans un coin, elle avait relégué les bibelots de Jeanne, petits riens sans valeur, auxquels la jeune fille tenait. Les napperons brodés, les coussins, toutes ces choses qui mettent dans une chambre une note si gaie, étaient réunis sur une chaise ; un plaid les recouvrait. Posée sur la table, près du lit, une grosse bible souvent feuilletée et des magazines anglais ; pendue au mur, une lanière de crin, puis, traînant sur la cheminée, des cartes postales. Sur la commode la valise jaune, grande ouverte, laissait voir ce qu'elle contenait : lingerie très simple, presque grossière, cols empesés, cravates, chapeau de toile cirée ; tout cela si peu féminin !

Désolée de voir sa chambre ainsi transformée, Jeanne s'en alla. Comme elle traversait l'antichambre, le timbre de la porte d'entrée retentit ; croyant que c'était miss Markle, la jeune fille alla ouvrir. Elle se trouva en présence du gouverneur et de son neveu. Surprise heureusement, mais si troublée qu'elle ne savait plus que faire, elle tendit aux arrivants ses mains et avoua d'une voix plaintive :

— Je vous espérais...

Puis, après ce geste qui disait sa détresse, elle eut presque honte de sa franchise, et, se reculant précipitamment, elle fit entrer les visiteurs dans le salon.

Le général s'assit sur un fauteuil, près de la cheminée, et montrant à Jeanne une chaise tout proche, il lui dit :

— Mettez-vous là, mon enfant. Nous sommes venus vous voir tous les deux, car nous tenions beaucoup à savoir comment vous alliez. Nous avons bien pensé à vous tous ces jours-ci, et il ne faut pas nous en vouloir si nous avons tant tardé. Le service a des exigences que vous connaissez.

Ces paroles affectueuses furent douces à Jeanne ; très émue, elle ne répondit pas, mais ses yeux remercièrent celui qui venait de parler.

Le lieutenant Marvy se tenait debout près de la cheminée, il répéta les paroles du général, mais il les répéta d'une voix chaude et tendre qui consola le pauvre petit cœur que tant de choses douloureuses avaient meurtri.

— Oui, fit-il, nous avons beaucoup pensé à vous. Puis il ajouta : Des amis ne peuvent offrir que leur amitié, mais, mademoiselle Jeanne, vous comprenez que cette amitié souhaite que vous lui demandiez quelque chose. Ne pouvons-nous rien faire pour vous ?

Les yeux bleus se tournèrent vers le lieute-

nant et ces yeux-là disaient tout leur secret; ils le disaient si naïvement, si purement que ce fut le jeune officier qui rougit. Oubliant sa pauvre solde, il allait peut-être prononcer des paroles graves, lorsque le général reprit :

— Oui, parlez-nous de votre avenir, mon enfant, dites-nous ce que vos parents ont décidé.

Et Jeanne, s'efforçant d'être calme, voulant qu'on la jugeât vaillante, répondit :

— Je vais partir, on m'emmène à Londres.

Ces mots bouleversèrent le lieutenant.

— Vous partez pour... longtemps? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

Les yeux baissés, le cœur gros, Jeanne dit :

— Oui, je crois... j'ai peur qu'on ne me garde là-bas jusqu'à ma majorité.

Cette idée de départ l'affolant, sans réfléchir à ce qu'il disait, le jeune officier s'écria :

— Pourquoi donc partez-vous?

— Mais, grand fou, s'écria le gouverneur, parce qu'elle est à un âge où elle doit obéir.

— Oui, fit Jeanne très tristement, je n'ai que dix-huit ans. Et elle ajouta : Cette idée de passer trois années loin de mon pays m'est très douloureuse et je n'ose pas penser que le jour du départ est proche. Vous allez trouver que je manque de courage.

— Ma pauvre petite, répondit le général, je ne penserai jamais cela. C'est toujours très

dur de quitter son pays... Là-bas, avez-vous des amis ?

— Non, je n'ai que des parents qui, je crois, ne deviendront jamais mes amis.

— Pourquoi ?

— Tout nous sépare : ils sont Anglais, je suis Française, et puis ils n'aimaient pas mon père ; miss Markle, depuis trois jours qu'elle est ici, ne m'a pas encore parlé de lui... elle ne porte même pas son deuil... elle visite Paris avec une robe rouge.

Très bas, Jeanne murmura ces derniers mots. Elle avait un peu honte de se plaindre, mais ces deux hommes l'écoutaient avec des cœurs amis ; à eux, elle pouvait dire tout ce qui l'avait froissée depuis l'arrivée de sa tante ; petites peines qui doublaient son chagrin. Malgré elle, ses yeux s'étaient emplis de larmes qu'elle ne cherchait plus à cacher.

En colère contre cette Anglaise qui faisait pleurer Jeanne et qui visitait Paris en robe rouge, avec une furia toute militaire, le lieutenant s'écria :

— Quelle vilaine femme, et comme j'aimerais la rencontrer pour lui dire qu'en France le deuil se porte en noir !

— Chut, fit la jeune fille gentiment, elle n'est peut-être pas loin.

— Tant pis, reprit-il sur le même ton, ces femmes-là ne m'inspirent aucun respect et je

voudrais qu'elles comprissent que tous les gens qui ont du cœur pensent comme moi.

— Je vous en prie, fit Jeanne, elle peut rentrer d'un moment à l'autre.

Ces paroles calmèrent le lieutenant. Un peu penaud, il s'excusa.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je voulais vous dire tout autre chose et je ne sais pourquoi ces paroles déplacées sont venues sur mes lèvres... Pardonnez-moi, mais vous avez l'air d'avoir tant de peine que j'ai perdu un peu la tête... mon oncle vous dira que je ne peux pas voir pleurer... surtout... surtout...

— Surtout, acheva le général très lentement en regardant la jeune fille, quand la personne qui pleure est une personne qu'il aime.

Qu'il aime... Cette phrase bouleversa les deux jeunes gens et leur fit presque peur. Brusquement ils s'éloignèrent l'un de l'autre. Jeanne repoussa sa chaise aussi loin qu'elle le put, lui quitta la cheminée et alla s'asseoir sur un fauteuil tout près de la porte.

Qu'il aime... ces mots étaient pourtant bien doux à entendre. Après le premier émoi, ravie délicieusement, la jeune fille avait croisé les mains sur sa robe noire ; les yeux baissés, le cœur battant fort, son joli visage très rose, elle semblait attendre que le lieutenant répétât les paroles du général. Mais le jeune officier n'osait parler, c'était un timide, et puis son

amour était si grand qu'aucun mot ne lui semblait pouvoir l'exprimer. Il aimait Jeanne avec tant de respect qu'il eût voulu trouver pour elle des mots que sa jeunesse pût entendre sans en être troublée ; mais il avait peur de lui-même. Les paroles qui montaient à ses lèvres pouvaient effrayer la jeune fille qui, les mains croisées, telle une petite sainte, semblait se recueillir pour entendre quelque divine prière. Et c'était une prière ardente qu'il voulait murmurer, une prière d'amour qui allait les jeter dans les bras l'un de l'autre... Mais avait-il le droit de prononcer les paroles définitives... pouvait-il offrir à sa fiancée la sécurité? Et, de nouveau, à son âme vibrante et amoureuse des chiffres s'imposèrent... Le présent heureux, il ne fallait pas y songer, peut-on offrir à une femme une vie misérable? Et le regret de voir s'éloigner momentanément son beau rêve fermait les lèvres du lieutenant.

Ce silence étonnait le général, mais pour se comprendre les cœurs n'ont besoin d'aucune parole !

Les yeux bleus, si clairs, rencontrèrent les prunelles sombres et ardentes ; alors, comme s'il continuait une conversation, le lieutenant balbutia :

— Il faudra attendre.

Et Jeanne répondit :

— J'attendrai...

Puis, pensant à celui qui avait prononcé les paroles décisives, tous deux se rapprochèrent. La jeune fille prit la main du général, le lieutenant quitta son fauteuil éloigné et, très près l'un de l'autre, ensemble ils dirent :

— Merci...

Étonné, le général les regarda. Ils ne s'étaient rien dit et semblaient déjà d'accord ; sur leurs jeunes visages le même bonheur resplendissait. L'amour fait donc des miracles, l'amour est-il à ce point mystérieux qu'il murmure des mots qu'on n'entend pas?... L'amour... les yeux qui vieillissent ne le comprennent-ils plus ? l'amour... les cœurs que les chagrins ont meurtris passent-ils près de lui sans s'en apercevoir? L'amour... quel admirable mensonge! pensait celui que la vie n'avait pas épargné. L'amour, quel divin sentiment! songeait celle qui tout à l'heure pleurait. L'amour avait à peine frôlé Jeanne que déjà elle n'était plus la même, tout son être physique semblait revivre, ses yeux brillaient comme autrefois, ses lèvres souriaient et, toute émue, infiniment reconnaissante, elle regardait le général qui lui semblait être devenu presque un parent.

Indulgent, comprenant le grand bonheur qui était tout près de lui, le gouverneur dit :

— Mes enfants...

Ce mot donnait à Jeanne une famille, et ce

lui fut si doux qu'elle demanda à l'entendre encore.

— Général, fit-elle, répétez ce mot-là. Je vous en prie.

Et, très bon, il répéta :

— Mes enfants... Puis il ajouta : Vous êtes deux gentils fous que je devrais gronder... mais il y a des folies pour lesquelles les vieux comme moi ont toujours de l'indulgence... Vous savez, petite amie, qu'il faudra attendre son grade de capitaine, vous ne pouvez vous marier maintenant.

— Attendre, reprit Jeanne d'une voix douce, cela ne doit pas être pénible lorsque c'est le bonheur qu'on attend...

— Nous serons très courageux, fit le lieutenant.

Et Jeanne, trouvant ce pluriel délicieux, redit :

— Nous serons très courageux.

Il y eut encore un silence, le général regardait ces deux êtres jeunes et beaux qui s'aimaient et trouvaient qu'il était bien dur de les séparer... Mais un lieutenant, sans fortune, ne peut épouser une femme pauvre, le glorieux métier ne permet pas ces choses-là. La solde suffit à peine pour un seul, à deux ce serait la gêne et, s'il survenait des enfants, la vraie misère, de ces misères affreuses comme le général en connaissait tant, qui se cachent

derrière des uniformes brillants et que tout le monde doit ignorer. Un officier n'a pas le droit d'être mal vêtu, sa femme est forcée d'être presque élégante pour faire les visites officielles déclarées obligatoires. Pour cette « représentation » qu'on exige, le petit ménage qui débute se prive non seulement du moindre confort, mais parfois du nécessaire, et si les enfants viennent nombreux, la vie matérielle devient un problème impossible à résoudre ; les dettes guettent l'officier.

Ces réalités attristèrent le général, et à ces deux êtres qui ne pensaient qu'au présent il dit des paroles raisonnables :

— Mes enfants, êtes-vous bien sûrs de vos cœurs ? Sauront-ils attendre des années ?

Un double cri lui répondit ; les jeunes gens trouvaient que ce doute était un sacrilège.

En regardant la jeune fille, le lieutenant répondit :

— Mon oncle, vous savez pourtant comment je l'aime !

Et Jeanne dit au général tout ce qu'elle n'osait dire à son neveu :

— Je n'ai plus que vous, fit-elle, sans vous je serais seule, presque abandonnée... Ma famille anglaise me recueille par devoir, c'est tout... Peut-on vivre sans affection ?... Vous m'en apportez deux ! Car j'ai bien compris, général, que je ne vous étais pas indifférente.

Avec ces deux affections, je suis certaine que je saurai attendre le bonheur, des années, s'il le faut. Général, vous avez toujours aimé votre pays et votre drapeau et, comme moi, vous êtes sûr de les aimer toujours...

Très grave, le gouverneur répondit :

— Oui, et sans murmurer, mes enfants, on doit tout leur sacrifier.

En disant ces mots, le général se leva ; Jeanne l'imita, effrayée.

— Vous n'allez pas partir? demanda-t-elle.

Le général regarda la jeune fille avec tendresse.

— Ma pauvre petite, fit-il, il est tard, et il faudra toujours partir...

— Mais je vous reverrai... avant mon départ...

Le visage de Jeanne était si inquiet que le gouverneur n'osa pas lui dire tout de suite la vérité.

— Je ne sais, demain nous quittons Paris pour faire une inspection, nous serons plusieurs jours absents...

— Alors... interrogea Jeanne avec angoisse.

— Alors, reprit-il en regardant le lieutenant qui ne pouvait parler, je crois qu'il serait sage de vous dire au revoir... Puis, s'adressant à Jeanne dont les yeux s'emplissaient de larmes, il ajouta : Mon enfant, pour qu'il n'ait pas trop de peine, soyez très courageuse.

De la peine! Non, Jeanne ne voulait pas qu'il en eût. Ses larmes disparurent, elle chercha à sourire et tendit ses mains au lieutenant.

— Montrons-nous très raisonnables, vous verrez que les années passeront vite. Vous rappelez-vous que nous voulions être l'un pour l'autre de vieux camarades? il n'y a pas bien longtemps de cela. Le vieux camarade vous demande aujourd'hui de ne pas avoir de chagrin.

— Et ma fiancée, que va-t-elle me dire? murmura le lieutenant.

— Et votre fiancée, reprit-elle en rougissant, vous supplie de n'emporter de ce soir que des souvenirs heureux... Lorsque nous serons séparés nous revivrons bien souvent, en pensée, les minutes que nous venons de passer là, dans ce petit salon; eh bien, il ne faut pas les assombrir. C'est douloureux de se quitter, mais nous emportons avec nous un tel espoir qu'il me semble que cet espoir doit nous empêcher d'être très malheureux... Allons, c'est moi qui vous dis au revoir, et, vous voyez, je vous le dis en souriant.

En effet, Jeanne souriait, mais c'était un pauvre sourire bien fragile et qui ne durerait pas longtemps. Le général le comprit; ému plus qu'il n'en voulait avoir l'air, il brusqua les choses.

— Allons-nous-en, fit-il.

Avec un geste rude, mais qui voulait être tendre, le général prit Jeanne dans ses bras ; il lui murmura quelques paroles encourageantes, puis, ouvrant lui-même la porte du salon, il s'en alla dans l'antichambre. Le lieutenant le suivit, mais sur le seuil de la pièce il s'arrêta et, prenant la main de la jeune fille qui se crispait le long de sa robe noire, lent, infiniment respectueux, il la porta à ses lèvres.

Ce baiser, si chaste pourtant, troubla Jeanne : c'était le premier témoignage d'amour, c'était la première caresse, et son cœur s'effrayait d'en éprouver une si grande joie.

Dans l'antichambre, ils ne se parlèrent pas ; la porte du palier ouverte, leurs mains se joignirent encore, dernière étreinte, qu'ils prolongèrent ; puis le général prit le bras de son neveu et, très vite, l'entraîna.

Tout en descendant, le lieutenant se retourna plusieurs fois pour voir une dernière fois le cher visage qu'aucune larme n'attristait. Il contempla, avec des yeux qui voulaient se souvenir, les cheveux blonds, légers, la jolie silhouette mince qui se penchait imprudemment pour envoyer à celui qui s'en allait un dernier sourire ; puis l'escalier tourna, le lieutenant ne vit plus rien, et il lui sembla tout à coup que la nuit était venue. Il faisait sombre sous la voûte, il faisait sombre dans

la rue, et le soleil couchant avait beau empourprer le ciel, le lieutenant ne s'en apercevait pas.

Lentement Jeanne avait fermé la porte, puis, sans bruit, désirant que personne ne vînt la troubler, elle était rentrée dans le salon. Là, elle s'assit sur la chaise qu'elle occupait quelques instants auparavant, puis, recueillie comme si elle était dans une église, elle ferma les paupières et écouta son cœur. Il lui disait de bien jolies choses, lui montrait l'avenir sous un jour si souriant que l'attente exigée, nécessaire, ne lui faisait pas peur.

Ce soir, autour d'elle, tout était beau, tout était clair. Les mots jolis, les mots charmants que tout à l'heure il murmurait, elle les entendait encore. Avec quelle force tendre il s'était écrié : « Vous savez pourtant comment je l'aime ! » Puis comme il était ému lorsqu'il demanda : « Et ma fiancée, que va-t-elle me dire ? »

Ma fiancée ! Ce nom seul faisait chanter en elle toutes les joies permises ; ma fiancée, quelle douceur il y avait dans ce mot ! ma fiancée, avec quelle tendresse respectueuse il lui avait donné ce titre ! ma fiancée, quel refrain grisant d'une adorable chanson !

Et Jeanne se souvint du départ. Là, près de la porte, en maître très tendre, et sans qu'on lui en donnât la permission, il avait pris sa

main. Consentante, infiniment heureuse, elle avait reçu le premier baiser...

Fuyant ce souvenir qui la troublait toute, Jeanne rouvrit les yeux et regarda ce petit salon qu'elle aimait tant déjà et qui lui serait à présent deux fois plus cher. Ces meubles, qui venaient de son grand-père, les avaient suivis dans toutes les garnisons ; c'étaient de vieux amis ; au milieu d'eux, elle venait de vivre une heure qui avait apporté à sa tristesse d'orpheline le réconfort de l'amour et de l'amitié. Elle rêva que ce petit salon ne la quitterait jamais, elle rêva de choses folles et douces qui lui faisaient tout oublier.

Ainsi, voyageant en plein bonheur, elle était si loin de la réalité qu'elle fut surprise d'entendre fermer la porte d'entrée. Alors le présent avec ses angoisses se dressa devant elle, et, lâche, voulant fuir toute tristesse, elle quitta précipitamment le salon et se réfugia dans la chambre de son père. Une migraine subite l'empêcherait de dîner avec sa tante ; et, dans cette chambre pleine de souvenirs, avec celui qui n'était plus, elle songerait au merveilleux bonheur qui consolait son cœur.

VIII

Le printemps a parfois des jours aussi tristes qu'en automne, le soleil se cache, le ciel est gris et les nuages passent lentement, endeuillant toute chose. Ce fut par un de ces jours sombres qui impressionnent les âmes les plus vaillantes que pour Jeanne l'heure du départ sonna. Tout était prêt, la malle, dans l'antichambre, attendait, et l'appartement, encore intact, allait être livré aux déménageurs, qui emporteraient les meubles à l'hôtel des Ventes.

Jeanne avait prié, supplié ; miss Markle s'était montrée inflexible : elle avait des ordres et le mobilier devait être vendu. Jeanne n'avait aucune fortune, pas d'argent liquide, il fallait en faire, et puis, pratique, l'Anglaise ajouta que ces vieux meubles étaient laids, peu confortables et ne pourraient servir nulle part. Jeanne s'était résignée et elle tâchait, pour ne

pas souffrir de toutes ces peines, de ne songer qu'à son cher bonheur.

Mais le matin du départ, la pensée qu'elle voyait toutes ces choses pour la dernière fois lui fut si douloureuse qu'elle s'habilla très vite et s'enfuit, sans regarder derrière elle, de la chambre de son père. Elle se réfugia dans la salle à manger. Sur une chaise elle s'assit et attendit... Il était à peine huit heures, elle ne partait que vers onze heures, l'attente serait longue...

La vieille servante vint la rejoindre, mais comprenant que « sa petite » avait besoin de tout son courage, elle ne lui parla pas ; comme d'habitude, sur la table de la salle à manger, elle lui prépara son déjeuner. Elle venait à peine de le servir lorsqu'on heurta fortement à la porte d'entrée ; les yeux pleins d'inquiétude, les deux femmes se regardèrent, ayant deviné qui frappait de la sorte.

Jeanne murmura :

— Les déménageurs !

Et la servante alla ouvrir.

Grands, gros, encombrants, quatre hommes envahirent l'appartement ; traînant les pieds, ils examinèrent chaque pièce, puis l'un d'eux dit à Jeanne :

— Ce ne sera pas long, y a pas un meuble sérieux ; si on n'avait pas les cinq étages, on en aurait pour une couple d'heures.

Toute pâle, bien droite sur sa chaise, Jeanne inclina la tête, et le pillage commença.

Ce fut d'abord l'antichambre, puis ils pénétrèrent dans le salon. Ils eurent des mots grossiers, des plaisanteries lourdes ; avec des gestes brutaux, ils dérangèrent tous les meubles. Sur le dos de ces hommes Jeanne vit partir, pièce par pièce, le cher mobilier. D'abord le fauteuil dans lequel son père tant de fois s'était assis, puis sa petite chaise d'enfant qui les avait suivis dans tous les changements de domicile. La grande table du colonel, cette table où il étalait ses cartes d'état-major s'en alla aussi ; elle était lourde, encombrante ; elle passa difficilement par la porte, et les déménageurs durent s'y prendre à plusieurs fois pour l'emporter. Sans soin, ils cognaient, forçaient, et Jeanne s'imaginait que les meubles se plaignaient. Ces meubles qui s'en allaient, qu'on arrachait du cher petit appartement, étaient des compagnons fidèles, des compagnons de toute une vie de travail et d'honneur. Et Jeanne, le cœur serré, se demandait où ils iraient échouer.

Dans quelques jours ils seraient vendus ; pour peu d'argent, elle en était certaine, quelqu'un acquerrait cette table où son père avait tant travaillé, et où il rêvait d'apprendre à lire à ses petits-enfants.

Oh ! quels beaux projets d'avenir, quels

rêves fous le père et la fille avaient faits ensemble ! D'abord ils ne se quitteraient jamais. Jeanne épouserait un officier, et ses enfants, des fils naturellement, continueraient la génération de soldats de la famille Favier. Et ce serait le colonel, général retraité à cette époque, qui serait leur professeur... Et voilà qu'une chose qu'ils n'avaient pas prévue, la mort, faisait fuir les beaux rêves et détruisait le vieux nid où les petits devaient naître...

Le pillage continuait, le salon était presque vide, il ne restait plus que des bibelots sans valeur qu'on emballerait tout à l'heure dans un panier. Jeanne aurait désiré emporter quelque chose, mais sa tante lui avait déclaré qu'elle ne devait prendre qu'une malle, tout transport étant cher.

Il y eut un moment de répit, pendant un quart d'heure les déménageurs disparurent ; puis ils revinrent, plus bruyants qu'au début.

Le salon était vide ; voyant du monde dans la salle à manger, ils allèrent vers les chambres et, par la porte ouverte, Jeanne les vit entrer chez son père. Pour elle, c'était une profanation ! Elle ne voyait pas, mais elle devinait que, sans aucun respect, ces hommes touchaient à toutes ces choses que la mort avait sacrées. Non, non, elle ne laisserait pas ce sacrilège s'accomplir ; non, on n'emporterait pas ainsi les meubles de son père.

Un mouvement irraisonnable, un sentiment d'amour la fit se dresser, elle alla vers la porte, mais devant elle passa un déménageur, il avait sur son dos le vieux secrétaire d'acajou qui faisait face au lit. Il regarda curieusement la jeune fille, mais le visage de Jeanne était si douloureux qu'il s'en alla sans rien dire. Vers cet homme la pauvre enfant tendit les bras, elle prononça quelques paroles, puis, comprenant qu'elle ne pouvait rien empêcher, elle s'enfuit dans la cuisine; là, près de sa vieille nourrice, elle pleura. Et la servante la laissa pleurer, devinant que ce petit cœur, qui voulait se montrer héroïque, n'en pouvait plus. Les larmes soulagent et les douleurs qu'on pleure sont moins cruelles.

. . . . . .

A onze heures exactement, miss Markle et Jeanne s'en allèrent. Droite, fixant l'église, la jeune fille traversa le trottoir encombré par les déménageurs. Abandonnés près de cette voiture, à peine recouverts de loques vieilles et sales, les meubles montraient leur misère. Le velours des fauteuils était râpé, un panneau du secrétaire fendu dans toute sa longueur, les chaises de la salle à manger, à dossier lourd et laid, étaient bancales pour la plupart. Là-haut, tous ces meubles semblaient beaux, dans la rue ils étalaient leur pauvreté.

Jeanne se précipita dans l'auto qui devait les conduire à la gare du Nord ; sa tante la suivit.

Pendant le trajet, elle n'eut pas un mot affectueux pour sa nièce qui, toute pâle sous son chapeau de crêpe, n'arrivait pas à dissimuler ses larmes Miss Markle ne pouvait comprendre le chagrin de Jeanne, une Anglaise est toujours enchantée de voyager et, lorsque la mort d'un parent cher l'attriste, le voyage devient pour elle une distraction nécessaire.

A la gare du Nord elles descendirent. Jeanne allait, incapable de donner un renseignement. Miss Markle se débrouilla seule et dix minutes après leur arrivée elles étaient installées dans un compartiment de deuxième classe, l'une en face de l'autre.

Le train ne partait que dans vingt minutes. Miss Markle proposa à Jeanne de marcher sur le quai ; la jeune fille refusa, une lassitude insurmontable l'anéantissait. Pour ne pas trop souffrir, pour ne pas pleurer dans ce compartiment, où il y avait du monde, Jeanne essayait de penser à son avenir ; c'était son refuge pour les heures mauvaises et elle en vivait une qui lui semblait bien cruelle. Mais elle avait beau fermer ses paupières, chercher à se souvenir, la silhouette du lieutenant Marvy était lointaine, presque grise, l'uniforme ne brillait pas... Trois ans, ce matin, lui semblaient une éternité ; trois ans, c'est long,

à dix-huit ans ; trois ans, la mort viendrait peut-être encore... Confiante, elle ne songeait pas que l'un d'eux pouvait oublier les jolies promesses ; ce doute ne l'effleura pas.

« En voiture... en voiture... »

Ces mots retentirent, Jeanne tressaillit et, désespérées, ses mains s'accrochèrent à la portière comme pour en empêcher la fermeture.

Bruyante, gaie, avec des allures de garçon en vacances, miss Markle pénétra dans le wagon, rapportant plusieurs journaux anglais. Elle s'installa confortablement, en femme qui a l'habitude de voyager, puis se mit à dévisager ses compagnons de route.

— En voiture... en voiture...

Le refrain était toujours le même et Jeanne comprenait que, dans quelques secondes, le train allait l'emporter. Elle regardait le quai où restaient quelques personnes venues accompagner des amis.

— En voiture... en voiture...

C'était la fin. Le lourd compartiment s'ébranla doucement. Pour voir plus longtemps le quai, la gare, ce coin de Paris, Jeanne se leva et resta dans le couloir. Le train s'en allait lentement... lentement...

Tout à coup Jeanne trembla ; là-bas, courant comme un fou, bousculant employés et voyageurs, elle voyait une grande silhouette por-

tant l'uniforme cher. Avant que ses yeux le reconnussent, son cœur l'avait deviné. Revenant d'inspection, tel qu'il était descendu de cheval, le lieutenant Marvy venait tenter de dire au revoir à sa petite fiancée. Elle était là, elle l'apercevait, ses mains se tendaient vers cet homme à qui elle avait donné tout son cœur, pour lui dire cet au revoir qu'il était venu chercher.

Pendant quelques secondes il suivit le compartiment, ses yeux dirent tout ce que ses lèvres ne pouvaient murmurer. Et puis... et puis le train s'en alla...

Jeanne resta longtemps dans le couloir, voulant voir une dernière fois Paris, ce Paris qu'elle aimait doublement, puisque son fiancé y restait ; lorsqu'elle revint s'asseoir en face de sa tante, celle-ci remarqua que sa nièce paraissait consolée. Miss Markle pensa une fois de plus que les voyages apaisent les plus grands chagrins.

Jusqu'à Calais elles ne parlèrent guère. Miss Markle lut des journaux et dévora force sandwiches ; Jeanne refusa toute nourriture et ne cessa de regarder par la portière. Elle s'emplissait les yeux de souvenirs, elle voulait se rappeler ces vergers fleuris, ces prés verts et toutes les fleurs du printemps : pivoines éclatantes, cythises brillants, lilas blancs et mauves.

A Calais, le train s'arrêta devant le port, lentement. En femme qui sait qu'elle a le temps, miss Markle réunit ses innombrables bagages, héla un porteur et descendit, suivie de sa nièce. Elle traversa le quai, puis, passant la première, s'engagea sur la passerelle en disant à Jeanne d'un air content :

— Désormais vous n'entendrez plus parler français : nous sommes sur le *Royal Mail,* bateau anglais.

La jeune fille comprit bien vite que déjà elle n'était plus en France. Autour d'elle, la bousculant, rapides et brusques, les marins passaient ; bérets perchés sur le haut de la tête, ils emplissaient le pont du bateau de colis de toutes sortes.

Calme et sereine, miss Markle passait au milieu de cette cohue ; elle fit mettre ses bagages dans un coin, puis demanda deux fauteuils. Assise, elle enleva son canotier, le remplaça par une casquette-béret ridicule, enfila un grand manteau de voyage, mit sur ses genoux une couverture et, installée aussi confortablement qu'on pouvait l'être, songea à sa nièce.

Immobile, Jeanne restait debout ; ses voiles noirs qui l'enveloppaient la faisaient toute menue et, sous le grand soleil qui venait de percer les nuages, elle était l'image de la tristesse. Miss Markle le comprit, et cela l'agaça.

— Installez-vous, fit-elle, nous avons près d'une heure de traversée.

Jeanne obéit : elle s'assit à côté de sa tante, son sac sur ses genoux.

— Mais, reprit miss Markle, énervée, posez donc votre bagage par terre, prenez un journal, faites quelque chose : vous avez l'air de dormir.

— Je regarde, dit Jeanne.

Et ses yeux fixaient le port, les maisons, toutes ces choses qui étaient encore en France.

Miss Markle n'insista pas : elle prit un magazine et se mit à lire. Tout à coup un sifflement prolongé retentit, le bateau oscilla et lentement s'éloigna du quai d'embarquement. Jeanne se redressa et, rejetant son grand voile pour mieux voir, regarda les falaises près desquelles on passait, et elle avait envie de tendre vers la terre ses mains qui se crispaient. Le bateau s'en allait, les côtes de France n'étaient plus qu'un nuage gris à l'horizon, qui devenait imperceptible et qui finit par disparaître.

Alors Jeanne eut peur. Sur ce bateau, elle était perdue, on l'emmenait, elle ne reviendrait jamais. Effrayée, elle regarda autour d'elle. Le pont ressemblait à quelque marché de province ; près de nombreux colis de toutes sortes, des gens étaient assis : ils avaient l'air

de garder des denrées que tout à l'heure on viendrait leur acheter. Jeanne cherchait vainement un visage français et elle n'en trouvait pas ; près d'elle, derrière elle, on parlait anglais ; cette langue lui semblait rude et peu harmonieuse. Elle s'assit, fixa l'eau calme et bleue. Grande et imposante par son immensité, la mer semblait jouer avec ce bateau qui s'en allait si vite.

. . . . . .

Un cri joyeux tira Jeanne de sa rêverie : elle comprit qu'on voyait la terre anglaise et que sa tante saluait son pays.

Vite la casquette-béret fut remplacée par le canotier, la couverture pliée, et colis à la main vers la sortie miss Markle se dirigea.

Un grand quai où un long train attendait, des employés qui couraient en se bousculant, un compartiment où miss Markle jeta ses bagages, voilà tout ce que Jeanne vit en arrivant à Douvres. Miss Markle rencontra une amie qu'elle présenta à sa nièce, amie qui ne parlait pas français et qui se contenta de serrer fortement la main de la jeune fille. Les deux Anglaises s'installèrent et commencèrent à bavarder ; dans son coin, Jeanne s'isola.

Comme le train allait partir, riant, se dépêchant, un jeune couple bondit dans le compartiment, et, en s'asseyant, la jeune femme, fatiguée d'avoir couru, s'écria :

— Zut ! nous avons bien failli le rater.

Jeanne se redressa ; ce zut ! énergique, un peu voyou, prononcé par une bouche charmante, lui semblait délicieux à entendre. Zut ! c'était certes un mot que l'Académie condamnait, mais qu'il était joli lorsqu'on le criait d'une façon si française !

Entre le jeune couple la conversation s'engagea et Jeanne les écouta. C'étaient deux grands fous qui venaient en Angleterre pour la première fois ; ne connaissant pas un mot de la langue, ils cherchaient à deviner ce qu'on disait autour d'eux. Ils imitaient la conversation bizarre des employés, des marins, critiquaient tout d'une façon peu méchante, et Jeanne, timidement, leur sourit. Ces jeunes Français étaient presque des amis !

Le voyage de Douvres à Londres ne parut pas long à la jeune fille ; elle regarda à peine le pays qu'elle traversait ; tout à l'heure, le gentil couple s'en irait et elle n'entendrait plus parler la jolie langue !

L'arrivée à Londres ahurit la petite Française. Sur le quai, au milieu d'une foule qui attendait les voyageurs, miss Markle découvrit un grand monsieur à visage pâle. C'était son frère, l'oncle de Jeanne. Présentation faite, une poignée de main s'échangea. Lui ignorait le français, mais il fut surpris d'apprendre que sa nièce, fille d'une Anglaise, ne

comprenait pas un mot de la langue maternelle.

L'attente des bagages fut longue et pénible ; la sortie dans une cour où les voitures arrivaient si vite qu'on évitait l'accident à grand'-peine effraya Jeanne ; puis, en auto, elle traversa une ville où les omnibus, pavoisés d'annonces, passaient nombreux et rapides. Enfin, dans une rue tranquille, la voiture s'arrêta. Jeanne descendit et vit deux maisons toutes pareilles : marches blanches, portes vertes. Devant l'une d'elles, le chauffeur déposa les bagages... et ce fut l'entrée dans la demeure nouvelle.

Un long corridor servait d'antichambre ; à droite Jeanne aperçut une pièce qui devait être la salle à manger, mais, suivant sa tante, qui passait vite, elle monta l'escalier. Sur le palier, au second étage, miss Markle ouvrit une porte :

— Voici votre chambre, on apporte votre malle, installez-vous ; nous soupons à huit heures.

Elle s'en alla, pressée de retrouver son frère.

Et Jeanne resta seule dans cette chambre qui allait être la sienne. Toute petite et sombre, cette pièce était éclairée par une fenêtre à guillotine qui donnait sur une cour ; un lit de fer, une commode, une toilette, deux chaises

composaient l'ameublement. Aux murs, aucune gravure, et le papier rouge foncé les faisaient tristes.

Jeanne ne prolongea pas cette inspection, elle voulait être courageuse. Elle se dévêtit, rangea ses affaires, défit sa malle et peupla le dessus de sa commode de souvenirs. Photographies de ses parents, petits bibelots sans valeur. A huit heures elle descendit. Dans la salle à manger elle trouva son oncle et sa tante. Ils ne firent guère attention à elle ; pendant le souper miss Markle ne parla qu'à son frère.

Le repas fini, M. Markle fit un signe à sa sœur et celle-ci s'adressant à Jeanne lui dit assez sèchement :

— Il faut vous mettre tout de suite à apprendre l'anglais, votre oncle trouve ridicule que vous ne le sachiez pas. Jane, tous les jours, je vous donnerai des leçons.

La jeune fille inclina la tête sans répondre. Pour la première fois sa tante venait de lui donner son nom, désormais personne ne l'appellerait plus comme autrefois ; Jane, c'était bien anglais !

Un bonsoir correct et froid, puis la jeune fille remonta dans sa chambre, et le cœur étreint par une tristesse affreuse, elle se coucha. Dans l'étroit lit de fer au sommier métallique elle se blottit et, pauvre petite chose

perdue dans ce grand Londres, elle attendit en priant que le sommeil lui apportât l'oubli. Il vint, rapide, ferma les yeux clairs et emporta l'enfant vers le pays des songes, pays où les larmes sont rares et les aventures folles et consolantes.

IX

Des voix fraîches et jeunes qui chantaient un cantique réveillèrent Jeanne; engourdie, elle ouvrit les yeux.

D'abord sa chambre l'étonna, mais au bout de quelques minutes elle se souvint ; alors elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Dans la cour, derrière un toit de zinc, elle aperçut la flèche d'une église et un petit coin du ciel. Il était gris, triste ; mais ce matin, reposée par un bon sommeil, Jeanne se sentait pleine de courage. Trois ans ! cela passe encore assez vite et les lettres rapprochent ceux qui s'aiment. Dès ce matin elle écrirait à son fiancé.

Chambre et toilette faites, Jeanne prenait son buvard lorsque sa tante entra. Miss Markle venait prévenir sa nièce que dès le déjeuner elle lui ferait visiter Londres ; il fallait que Jane connût tout de suite cette belle ville.

La jeune fille remercia de cette attention — la première — et un quart d'heure après les deux femmes sortaient.

Le ciel était bas, les rayons du soleil ne parvenaient pas à percer un brouillard jaune qui entourait toutes choses. Jeanne frissonna, ici c'était encore l'hiver ; et elle eut l'impression d'être dans une contrée très froide, vraiment septentrionale.

Les rues de Londres ont une physionomie particulière : nombreux, les passants vont, ne regardant rien, allant tout droit devant eux, ne s'arrêtant devant aucun des étalages, leur activité est voulue mais non joyeuse : le temps c'est de l'argent. Près de sa tante, Jeanne marchait, cherchant vainement quelque gentil visage qui lui rappelât les midinettes de Paris ; mais les bérets, les canotiers, les ridicules coiffures de laine enlaidissaient les plus jeunes figures ; aucune femme n'avait de charme ni d'élégance.

Rapides, bariolés de réclames, les omnibus passaient ; ils amusaient Jeanne et elle fut contente d'y monter. Sa tante lui apprit qu'elle allait visiter Hyde-Park, un des plus jolis coins de Londres.

Devant une arche de marbre monumentale elles descendirent et, orgueilleuse, miss Markle montra les jardins qui très loin s'étendaient devant elles.

Hyde-Park était encore entouré de brumes ; mais tout à coup une brise légère emporta les nuages et le soleil resplendit. Alors ce grand jardin aux pelouses immenses et vertes fut délicieusement frais, le printemps le parait, des bébés vêtus de blanc l'égayaient et garçonnets et fillettes, cheveux au vent, bien campés sur leurs petits chevaux, le traversaient.

D'un pas rythmé, toujours le même, miss Markle allait, regardant de temps à autre le visage de sa nièce, attendant que Jeanne manifestât son admiration. Mais la jeune fille se taisait : ce parc, si beau qu'il fût, ne lui faisait pas oublier les jardins de France ; là-bas aussi c'était le printemps, tous les buissons fleurissaient sous un ciel plus bleu que celui de Londres.

Miss Markle expliqua :

— Nous allons traverser la rivière et je vous montrerai l'Albert Memorial.

L'Albert Memorial ! Cela ne disait rien à Jeanne, elle savait seulement que la reine Victoria avait eu pour mari le prince Albert, et elle pensa que c'était sa tombe qu'elles allaient visiter. Une tombe au milieu de ces jardins fleuris, cela lui semblait étrange. Elle marchait heureuse de cette promenade, contente de voir des arbres magnifiques et d'entendre chanter des oiseaux.

Sur un banc, pépiant, se disputant, elle aperçut des petits moineaux et, pour les mieux voir, elle ralentit sa marche et même s'arrêta. Effrontés et pilleurs, les pierrots allaient du banc à un petit carré d'herbe nouvellement ensemencé et parfois s'arrêtaient près d'une mare d'eau que le soleil dorait. Ils s'ébrouaient dans ce petit lac en miniature, mouillant à peine leurs plumes, puis d'un grand coup d'ailes s'en allaient se percher sur un arbre tout proche. Jeanne aurait voulu rester là, mais miss Markle ne regardait pas les oiseaux et continuait sa promenade. Elles traversèrent la rivière ; sur le pont miss Markle expliqua que les jardins changeaient de nom, et, se dirigeant vers une allée transversale, ombragée par des arbres centenaires, elle ajouta :

— Dans quelques minutes nous serons arrivées.

A l'extrémité de l'allée Jeanne aperçut, immense, écrasant, somptueux, l'Albert Memorial. Sous un dais resplendissant de dorures et de mosaïques, soutenu par des pilastres décorés de bronzes, une statue colossale représentait le prince. Toute dorée, toute neuve, très brillante, cette statue sembla à Jeanne presque ridicule ; sa tante pourtant lui expliquait les beautés de ce monument.

— Il a cinquante-deux mètres de haut, disait-elle, il a coûté trois millions et demi, la

reine a donné dix-huit cent mille francs, le reste fut couvert par une souscription publique. Nous allons en faire le tour afin que vous puissiez l'admirer tout à votre aise.

Elles montèrent l'escalier de granit et s'approchèrent de cette montagne de pierres. Les soubassements sont ornés de figurines représentant des hommes célèbres ; Jeanne les regarda sans intérêt, puis, comme à cette hauteur elle dominait les jardins, elle tourna le dos à l'Albert Memorial et admira le grand espace ouvert devant elle, les pelouses vertes, les beaux arbres, les corbeilles de roses qui commençaient à fleurir.

Stupéfaite, sa tante l'observa : cette petite fille était vraiment une étrange créature ! Elle s'arrêtait admirative devant des moineaux, et lorsqu'on lui montrait un des plus beaux monuments de Londres, elle lui tournait le dos. Ah ! ces Françaises, toutes évaporées et légères ! Il fallait dompter cette nature, il fallait que cette petite se souvînt que par sa mère elle était Anglaise, il fallait qu'elle changeât de mentalité.

— Descendons, fit brusquement miss Markle.

Ne se doutant guère de l'impression mauvaise qu'elle venait de donner, la jeune fille obéit, heureuse de quitter ce gigantesque monument et de retourner vers les jardins fleuris.

A quelques mètres de l'Albert Memorial, miss Markle prit une chaise et d'un geste saccadé elle ordonna à Jeanne d'en faire autant; puis, lorsqu'elles furent assises sur la pelouse, à l'ombre d'un grand chêne, tout près d'un bébé adorablement blond qui dormait dans sa voiture, la conversation s'engagea :

— Savez-vous, fit miss Markle, que ce monument que vous venez de voir est celui du prince Albert, le mari de la reine Victoria?

— Vous me l'avez dit, ma tante.

— Et naturellement, il ne vous plaît pas?

Jeanne ne voulant pas la froisser répondit en souriant :

— Je lui préfère ce jardin.

Grave, presque respectueusement, miss Markle reprit :

— Ce monument, que la reine a voulu beau, est un hommage à son mari. Elle fut une épouse aimante et fidèle, lui, un prince bon et parfait. Elle voulait qu'en Angleterre personne n'oubliât le nom du prince Albert, et c'est pour cela qu'elle a fait bâtir cette splendide chose. Comprenez-vous? Cela m'étonnerait : les Françaises n'ont pas de ces fidélités posthumes.

Jeanne se redressa et ses yeux clairs fixèrent miss Markle.

— Ma tante, fit-elle, permettez-moi de vous dire toute ma pensée. Ce monument, qui me

semble très peu artistique, est, me dites-vous, presque... un gage d'amour. Il a coûté plus de trois millions et c'est la reine qui l'a voulu aussi somptueux. Je ne suis qu'une petite Française très pauvre, je ne serai probablement jamais riche, mais si je voulais immortaliser le nom de l'homme que j'aime, je n'agirais sûrement pas ainsi.

Jeanne critiquant la reine, c'était ridicule, et le patriotisme de miss Markle en souffrait; pourtant, curieuse de savoir ce que cette petite fille pensait, elle demanda ironiquement :

— Qu'eussiez-vous donc fait ?

Et Jeanne croisant les mains, oubliant que quelqu'un l'écoutait, la jugeait, laissa parler son cœur.

— Si je perdais, dit-elle, l'homme que j'aime, et que je fusse très riche, j'inscrirais son nom au haut d'une grande maison blanche qui ne contiendrait que de petits lits. Là, on recueillerait tous les enfants qui souffrent, on les guérirait, on les aimerait, et dans cette maison personne ne pleurerait. Si, par hasard, la mort prenait un malade, elle serait douce, on l'entourerait des dernières joies permises : pantins brillants, chemins de fer mécaniques, poupées articulées, et les petits s'envoleraient le sourire aux lèvres. Je pense qu'avec trois millions et demi on eût pu soulager bien des

misères, je pense qu'on eût pu guérir beaucoup d'enfants. Voyez-vous, cette grande maison dont je rêve ne se serait pas appelée hôpital, et les bébés y seraient venus en riant. J'aurais voulu, si j'avais été à la place de la reine, entendre les enfants pauvres prononcer souvent le nom aimé, j'aurais voulu que ce nom fût pour eux synonyme de joie. L'Albert Memorial avec ses pierres énormes, ses dorures, ses mosaïques, ne sera jamais qu'un monument imposant, et un monument ne force pas les cœurs à se souvenir.

Cette petite divaguait ! Miss Markle se leva brusquement, son amour-propre national était atteint. Comme toute Anglaise elle aimait passionnément son pays, elle le croyait au premier plan ; aussi les critiques, les railleries de Jeanne la froissaient profondément. Son orgueil, qui était le fond de son patriotisme, ne pardonnait pas.

Elle voulait une revanche, elle voulait étonner cette petite Française, elle allait lui montrer tout de suite une des splendeurs de Londres :

— Nous allons revenir par l'abbaye de Westminster, déclara-t-elle sur un ton agressif.

Jeanne quitta sa chaise, désolée de laisser le jardin fleuri et le bébé blond qui dormait dans sa voiture. Elles prirent des rues populeuses

où l'on circulait avec peine ; des maisons toutes pareilles les bordaient, maisons étroites qui ressemblaient à des joujoux d'enfants, tant l'architecture en était naïve.

Miss Markle marchait vite, elle allait vers son but, rien ne la distrayait. Tout à coup, au bout d'une rue, Jeanne vit surgir devant elle une merveille gothique. Le ciel s'était de nouveau obscurci et une brume légère entourait l'abbaye en faisant une admirable grisaille ; dans le fond se dressait un immense palais avec de grandes tourelles, d'innombrables fenêtres ornées d'armoiries, et des niches renfermant des statues.

Sur la place, devant l'abbaye, miss Markle s'arrêta et regarda sa nièce :

— Eh bien ? fit-elle avec fierté.

— C'est beau, répondit Jeanne.

Ces deux mots n'effaçaient pas les critiques sur l'Albert Memorial. Agressive, miss Markle reprit :

— Avouez donc que cette abbaye est superbe et que vous n'avez jamais rien vu qui puisse lui être comparé !

— Et Notre-Dame ! s'écria Jeanne, connaissez-vous quelque chose de plus beau ? Lorsque le soir vient il faut voir Notre-Dame qui se dresse précieuse et fine au-dessus de l'eau, et je vous assure, ma tante, qu'on n'oublie jamais cette vision-là. Votre abbaye est très belle,

mais j'ai l'impression que les brumes qui l'entourent sont nécessaires à sa beauté, elle serait moins jolie si votre ciel était bleu, clair comme le nôtre.

Miss Markle ne répondit pas : décidément cette petite fille était une entêtée avec laquelle il était inutile de discuter.

Elles pénétrèrent dans l'abbaye; les heureuses proportions de l'édifice, la beauté des lignes intérieures séduisirent Jeanne, mais elle aperçut les monuments commémoratifs qui encombrent les bas côtés, monuments de style et de goût bizarres; elle vit que, par endroits, pour mettre quelque vilain médaillon, on avait enlevé les colonnes qui soutenaient les fines arcades; alors elle jugea que les Anglais devaient être bien peu artistes pour avoir détérioré ainsi ce joyau gothique.

Comme elles avançaient vers le chœur, un homme habillé d'une grande lévite noire leur fit un signe de la main qui les invitait à prendre place dans un banc. Miss Markle obéit et prévint sa nièce qu'elles allaient assister au divin service.

Curieuse, Jeanne demanda :

— Quel service?

— *In memoriam.*

Et miss Markle s'agenouillant, Jeanne ne questionna plus. Habituée à la pompe de l'Église catholique, aux paroles liturgiques,

aux sons de l'orgue, au parfum de l'encens, à tout ce qui prend l'âme, la petite Française regardait stupéfaite ces enfants de chœur à surplis de toile qui, debout dans des bancs de bois, chantaient un cantique sur un air monotone. Immobiles, les assistants écoutaient; discrètement l'homme à la grande lévite avait posé devant eux des livres de prières dont presque tous se servaient. Le chant s'arrêta, puis un prêtre qui portait, lui aussi, sur sa robe noire, un simple surplis de toile blanche quitta la stalle et se dirigea vers un lutrin. Là il ouvrit un grand missel, lut quelque chose que Jeanne ne comprit pas, puis les chants recommencèrent, et long, ennuyeux, le service divin continua.

Sur son banc de bois, au milieu de cette grande cathédrale sombre, Jeanne était triste et se sentait affreusement seule. Ce Dieu qu'on priait lui semblait ne pas être le sien, et ses mains ne se croisaient pas, ses lèvres ne murmuraient aucune prière, les chants criards empêchaient tout recueillement. A la femme catholique il faut un tabernacle qui retient sa pensée, des légendes, des mystères, des symboles, un paradis comme rêve; un temple sans autel fleuri, un temple aux murs nus, glace son âme aimante.

Et près de miss Markle, qui, tout bas, chantait avec les enfants de chœur, Jeanne sentait

que tout la séparait de sa tante. Cette grande femme, si masculine, lui faisait presque peur, elle la devinait sèche, cupide, vaniteuse, incapable d'aimer ; elle pressentait que cette femme la ferait souffrir, voulant la modeler à son image. Et Jeanne regardait le chapeau mou garni de plumes raides, le col empesé, le grand manteau de couleur indéfinissable ; toute sa coquetterie se révoltait : non, elle n'aurait jamais cette silhouette de caricature. Mais, chose plus grave, sa tante voudrait peut-être lui faire partager ses idées, ses opinions, ses croyances ; ce matin, elle avait senti que, près d'elle, miss Markle se posait en éducatrice. Cela, la petite Française ne le permettrait jamais. Elle savait qu'elle n'était pas parfaite, elle ne voulait pas pécher par orgueil, mais son père avait mis en elle des principes qui seraient siens toute sa vie, et personne au monde n'avait de droits sur son âme. Sa petite âme vaillante, dévouée, aimante, l'âme de sa race avec ses défauts et ses qualités, elle la conserverait.

Dans ce Londres colossal, au milieu de cette gigantesque fourmilière humaine, elle resterait Française malgré tous, malgré tout. On pourrait chaque jour la conduire dans ces temples austères, on pourrait étaler à ses yeux toutes les splendeurs anglaises, son cœur ne comprendrait pas. Elle n'oublierait jamais qu'elle était fille

d'un soldat et que le drapeau bleu, blanc, rouge était sien. Et puis là-bas, de l'autre côté de la mer, dans l'ombre de ce drapeau, le cher fiancé travaillait, rêvant que quelque action d'éclat ferait l'attente moins longue. Jeanne oubliait les chants monotones, le temple austère, la grande Anglaise qui continuait à prier. Une main sèche se posant brusquement sur son épaule la fit tressaillir, ses yeux s'ouvrirent, elle soupira, son rêve s'était enfui. Machinalement elle suivit sa tante et toutes deux reprirent le chemin du retour.

Miss Markle marchait toujours aussi vite, ses pas étaient longs, ses mouvements brusques et saccadés, elle semblait ne devoir jamais s'arrêter; bousculant à droite, bousculant à gauche, elle passait. Très lasse, Jeanne avait bien du mal à suivre cette allure, et lorsqu'elles arrivèrent à la maison la jeune fille n'en pouvait plus.

Le déjeuner attendait; M. Markle, retenu par ses affaires, ne rentrant pas, les deux femmes prirent ensemble ce repas, pendant lequel elles ne parlèrent guère. Miss Markle feuilleta le *Times* et un autre journal, *The Suffragette*. Jeanne connaissait ce nom; en France, les suffragettes ont une mauvaise réputation, on les juge sur leurs actes, on les sait capables de tout. Elles brûlent un château, incendient une usine, troublent les plus grandes

fêtes publiques. On ne sait ce qu'elles réclament, mais on les trouve un peu folles et partout on les caricaturise. Elles ont des cheveux jaunes, de grandes dents, robes ridiculement courtes, gilet d'homme, col empesé, chapeau masculin.

Curieuse, Jeanne interrogea Miss Markle.

— Ma tante, dit-elle, ce journal parle des suffragettes, il doit être bien amusant.

Amusant! Miss Markle tressaillit; ce mot, pour elle, était presque une insulte. Amusant! et elle était en train de lire les tortures que miss Hariet, miss Sander subissaient à la prison de Holloway. L'une d'elles venait d'être relâchée, épuisée par la grève de la faim. A peine remise, avec plusieurs de ses compagnes, ferventes militantes, elles avaient incendié un chantier de bois, et les dégâts étaient évalués à trente-cinq mille livres sterling. Amusant! Hier, ces femmes courageuses, ces martyres! avaient détruit avec des acides les pelouses d'un superbe golf, et sur tout le terrain avaient laissé des cartes portant ces mots : « Pas de vote, pas de sport, pas de trêve! »

Amusant! Cette petite ne savait donc pas quel apôtre merveilleux est l'Anglaise, elle ne se doutait pas que, pour défendre une idée, cette femme, qu'on raille en pays latin, est capable de tout. Rien ne lui coûte : dans la rue, sur des estrades publiques, dans le train, partout, elle

essaye de faire de la propagande. Elle n'entend pas les mots méchants, les moqueries ; ses idées font corps avec elle et elle espère toujours persuader quelques-uns de ceux qui l'écoutent.

Amusant ! C'était un mot stupide et bien digne d'une Française !

D'un ton méprisant, Miss Markle répondit :

— Ne parlez pas ainsi de ces femmes ! Plus tard, quand vous commencerez à comprendre l'âme anglaise, vous admirerez ce que font les suffragettes pour forcer le Parlement à nous accorder le droit au vote politique...

Jeanne ne questionna plus, elle comprit que, sans le vouloir, elle avait froissé sa tante.

— Maintenant, reprit miss Markle, vous allez venir dans ma chambre, et je vais vous donner votre leçon.

Les deux femmes montèrent l'escalier et sur le palier du premier étage miss Markle s'arrêta. Elle ouvrit une porte, entra la première ; Jeanne suivit. L'aspect de cette pièce était étrange : au-dessus de la haute cheminée, un grand ruban de trois couleurs, vert, violet, blanc, entourait une photographie de femme ; aux murs, fixées par des punaises, des images découpées dans des journaux représentant des incidents de la rue : femmes se battant, arrêtées par des policemen, et sous chacune de ces images une légende où l'on retrouvait le mot

« suffragette ». Jeanne pensa que sa tante devait être une fervente admiratrice de ces révoltées.

Devant une table encombrée de revues et de journaux, miss Markle s'assit et fit une place pour sa nièce ; puis, sévère, ennuyeuse, la leçon commença. D'abord des reproches, des railleries ; Jeanne ne connaissait aucun mot et semblait n'avoir aucune disposition. Miss Markle parlait le français sans difficulté, et pourtant elle n'avait passé qu'un an en France, il y avait dix ans de cela ! Mais les Anglaises savent travailler !

Tout cela dit avec un sourire méprisant qui froissait Jeanne.

Et les mots rudes, si peu mélodieux, emplirent la pièce ; puis le professeur parla de grammaire, de verbe ! Le verbe est tout dans la langue anglaise : il fallait que, dès aujourd'hui, l'élève le comprît. Jeanne s'appliquait, essayait de retenir ; mais de cette première leçon elle avait l'impression très nette que cette langue n'était pas jolie. Pour les sports, pour les affaires, elle devait avoir son utilité, elle semblait précise, rapide, mais elle ne pouvait être comparée à la langue française, si douce, si tendre, si élégante. Et puis miss Markle répétait tout le temps « I will ». Jeanne savait que cela voulait dire « Je veux » et il lui semblait que ces deux mots étaient

accompagnés d'un regard qui ne permettait pas de se dérober.

Dans cette chambre, près de cette femme, Jeanne se sentait une toute petite chose sur laquelle, dès aujourd'hui, on voulait mettre une empreinte qui ne s'effacerait plus. « I will, I must : je veux, je dois ». Elle répétait ces mots lentement, avec crainte ; elle avait peur de les dire, il lui semblait que par cette double affirmation elle promettait quelque chose qui engageait son avenir.

Longtemps miss Markle expliqua la beauté, la force, la richesse d'expressions de la langue anglaise ; son patriotisme se plaisait dans cet éloge, elle faisait un discours, elle voulait persuader cette petite fille qui l'écoutait; et les doux yeux bleus la regardaient tristement, et les mains jointes semblaient supplier cette grande femme de se taire. Mais elle ne voyait rien, ne comprenait pas, parlait toujours et répétait presque tout le temps la même chose, afin de mieux persuader.

Au milieu d'une phrase qu'elle redisait pour la vingtième fois, elle s'arrêta brusquement ; Jeanne n'avait pas bougé, mais des doux yeux bleus sur les mains jointes une larme était tombée et d'autres la suivaient. Ce chagrin parut d'abord à miss Markle incompréhensible, mais bien vite elle le qualifia.

— Paresseuse ! fit-elle, et furieuse, sans ajouter un mot, elle quitta la pièce.

Lorsqu'elle fut partie, Jeanne s'enfuit à son tour, elle se réfugia dans sa chambre, et là, saisissant la photographie de son père, elle l'embrassa passionnément; puis en pleurant, comme s'il pouvait l'entendre, elle lui parla :

— Papa, faisait-elle, papa, protège-moi. Tout me fait peur... Je suis seule... ne m'abandonne pas... Ici personne ne me comprend... personne ne m'aime... Papa, protège la toute petite que tu chérissais tant...

X

Longs et ennuyeux les jours passèrent. Jeanne voulut reprendre sa vie occupée et laborieuse, les Markle s'y opposèrent; leur nièce ne pouvait travailler. Ils appartenaient à la bourgeoisie moyenne, « middle class », ils tenaient beaucoup à leur *respectability,* ils se savaient considérés et ils en étaient très fiers. M. Markle, fondé de pouvoir d'un banquier, gagnait largement sa vie, Jeanne avait tout le confortable nécessaire, que réclamait-elle donc ?

La jeune fille expliqua que, se sachant sans fortune, elle voulait se suffire ; on la traita d'orgueilleuse, et pour dessiner Jeanne dut se cacher.

Elle jouissait d'une liberté relative ; miss Markle, très occupée (sa nièce ne savait pas à quoi), restait peu à la maison. Chaque jour, elle

donnait à la jeune fille sa leçon, une longue leçon de deux heures, puis rentrait seulement pour les repas; mais elle exigeait que Jeanne lui expliquât l'emploi de son temps et souvent l'envoyait porter des paquets dans tous les quartiers de Londres. Paquets mystérieux et lourds que Jeanne devait déposer sans jamais rien demander.

Intelligente et travailleuse, la petite Française commençait à comprendre l'anglais, et dans ce grand Londres elle s'orientait aisément.

Un soir où elle avait été envoyée par miss Markle dans un quartier excentrique, elle s'égara et rentra fatiguée de cette longue course. Pour le souper, afin d'obéir à sa tante qui l'exigeait, elle mit une blouse très légère, mais au milieu du repas elle dut remonter dans sa chambre tant elle avait froid. Frissonsante elle se coucha et le lendemain elle ne put se lever, une grosse fièvre lui enlevait toute force. Elle resta dans son lit, comprenant qu'elle était malade et se demandant ce qu'on allait faire d'elle.

Ne la voyant pas venir pour sa leçon, miss Markle, toute prête à gronder, entra dans sa chambre; mais le visage rouge et les yeux étincelants de sa nièce la renseignèrent. Elle s'en alla, sans un mot de tendresse, avertir son frère de ce désagrément.

Dans la journée un docteur vint, quelques heures après une garde-malade s'installa, et pendant plusieurs jours Jeanne ne se rendit pas compte de ce qui se passait autour d'elle. Elle avait mal à la gorge, à la tête ; ne pouvant guère s'alimenter, elle était d'une faiblesse extrême, mais pourtant elle s'apercevait de l'absence de miss Markle. Etait-elle encore chez sa tante ? L'avait-on transportée à l'hôpital ? Elle ne savait. Lorsque la fièvre tombait, Jeanne avait des angoisses affreuses : la peur de mourir dans ce pays, loin de celui qu'elle aimait, l'obsédait, et elle suppliait cette femme qui la soignait de lui dire la vérité ; mais la nurse comprenait à peine le français. Alors Jeanne avait des désespoirs fous, elle pleurait, criait, appelait son père, son fiancé et tentait de se lever ; mais, énergique, la nurse la maintenait. Après ces grandes crises, Jeanne était faible comme un enfant.

Enfin, un matin, la malade se réveilla sans fièvre ; tout de suite les yeux bleus admirèrent un rayon de soleil qui, s'étant glissé entre deux maisons, était venu se poser sur le pied de son lit. Ce petit rayon mettait de la gaieté dans la chambre et faisait tout plus beau. Dans sa toilette blanche d'infirmière la nurse avait un air de fête et elle contemplait sa malade avec un sourire satisfait.

Étonnée, Jeanne regardait autour d'elle et

elle reconnaissait chaque chose : la commode de faux acajou, les vilaines chaises de tapisserie et la table pliante sur laquelle chaque jour elle faisait ses devoirs. Elle était chez sa tante, chez son oncle, ils l'avaient gardée malade ; elle leur en fut reconnaissante. Sur un guéridon, tout près de son lit, Jeanne aperçut un paquet de lettres non décachetées ; vers ces lettres elle tendit les mains. La nurse comprit ce geste et donna à la jeune fille ce qu'elle réclamait. Le cœur joyeux, Jeanne prit les enveloppes et, recueillie, commença la lecture de ces lettres qui venaient de France. Elles étaient presque toutes pareilles, ce n'était qu'un long chant d'amour ; le jeune officier contait sa vie de travail, parlait de ses espoirs et suppliait Jeanne de ne pas être triste.

« Ma petite fiancée, disait-il, il faut passer ce temps d'épreuves gaîment, l'avenir nous appartient, le présent n'est qu'un mauvais rêve. Je devine, bien que vous ne me l'écriviez pas, que parfois dans ce Londres qu'on dit si grand vous vous sentez seule et loin de ceux qui vous aiment ; chérie, à Paris, dans un sombre rez-de-chaussée dont je vous ai quelquefois parlé, un lieutenant que vous connaissez ressent la même chose. Alors, pour ne pas s'attrister, ce lieutenant voyage. Il a devant lui de gros livres imposants, des cartes d'état-major, et au lieu de les regarder, de les étudier — ne gron-

dez pas — il ferme les yeux et le voilà parti. Il prend un train qu'il connaît pour y avoir vu, un jour, derrière les vitres épaisses, une petite silhouette noire ; il traverse la mer sur un bateau plein d'étrangers et reprend un autre train ; le voilà à Londres. Alors comme un fou il court à travers les rues encombrées et il finit par découvrir la maison où vit celle qu'il aime. Il lui parle, il la regarde, les yeux bleus sont toujours aussi clairs, les cheveux blonds font encore penser aux beaux épis mûrs. Mais il n'entend pas la voix qui donnait tous les courages. Pourtant ce petit voyage lui a fait du bien, il en revient vaillant et retrouve, sans ennui, les gros livres, il se penche de nouveau sur les cartes d'état-major et rêve que son grade de capitaine est proche et qu'il passe au choix d'une manière incompréhensible.

. . . . . .

« Jeanne, quand j'étais un gamin insupportable, une pauvre Anglaise, affreusement laide, possédant des cheveux rouges et des dents énormes, voulut m'apprendre l'anglais. J'étais indiscipliné, je ne rêvais que sabres et drapeau, et de tous les mots bizarres qu'elle me répétait chaque jour je n'en retenais pas un seul. Pourtant, en vous écrivant, une phrase courte me revient à la pensée, elle dormait en mon cerveau depuis de longues années ; le gamin n'existe plus, mais l'homme se souvient et de

cette phrase d'enfant fait une phrase d'amour: « My dear little think », ma chère petite chose, que vous voilà donc loin de nous ! quatre mois déjà que vous êtes partie, quatre mois que j'ai vécu sans vous voir ! Dans ma salle à manger-cabinet de travail, j'ai cloué trois immenses feuilles de papier aussi grandes que des affiches, ce sont trois calendriers : l'un est celui de cette année, les deux autres des années qui suivront. Chaque soir, je barre d'un grand trait énergique le jour qui est fini, mais je n'ose calculer combien je devrai faire de barres semblables. Oh ! ma chère petite chose, comme cela sera bon, après cette longue séparation, de se revoir !

« Capitaine ! Ce grade me semble lointain. Jeanne, vous allez me gronder, mais parfois je murmure contre l'encombrement des cadres, et moi, qui aime tant mes supérieurs, j'arrive à désirer, à souhaiter que quelques-uns quittent l'armée pour nous faire de la place. Les trois galons sont si longs à venir ! Je n'ose vous dire combien d'années je serais resté un lieutenant travaillant beaucoup mais n'avançant guère... Parfois j'ai envie de partir en Afrique, là où on se bat encore, et de gagner à la pointe de l'épée ce grade qui nous permettrait d'être heureux. Mais le gouverneur ne veut pas entendre parler de départ, il dit qu'avant de faire la guerre il faut s'instruire et

que j'ai encore besoin de deux années d'école. J'obéis et je reste, mais il y a des heures où je me révolte contre ce gouvernement qui refuse à ses officiers le droit d'être heureux. Si j'étais un simple commerçant, à vingt-sept ans j'aurais déjà une situation qui m'eût permis de vous empêcher de partir. J'écris des folies, Jeanne, ne croyez pas surtout que je suis las, j'aime la carrière que j'ai choisie, je la trouve toujours la plus belle, mais je vous aime aussi, mon amie, et cette séparation est une épreuve cruelle.

. . . . . .

« Jeanne, depuis huit jours je suis sans nouvelles et cela m'inquiète. J'ai foi en vous, en votre amour, mais, ma chérie, répétez-moi sans cesse que vous m'aimez, ne craignez pas de me l'écrire. Ces deux petits mots qui traversent la mer sont ceux qui consolent le mieux. Ils arrivent dans une enveloppe, un concierge ridicule et laid me remet la lettre tant attendue. Dès qu'il est parti je m'assieds et avec des gestes brusques j'ouvre la précieuse enveloppe. Hâtivement je lis les pages et lorsque je trouve les deux mots chers, mon rez-de-chaussée sombre s'emplit de lumière.

Chère petite fée, c'est vous qui transformez tout ainsi, c'est vous qui mettez tant de bonheur autour de moi, et loin de vous je ne sais comment vous remercier. Un soldat ex-

plique difficilement ce qu'il ressent et je voudrais que vous deviniez tout ce que je n'ose vous écrire. »

. . . . . .

Les lettres de son fiancé donnèrent à Jeanne force et courage ; dès le lendemain elle voulut se lever. Debout, avec peine, elle circula dans sa chambre, puis, curieuse de savoir ce qui s'était passé durant cette semaine, elle s'installa dans un fauteuil et, dictionnaire en mains, questionna la nurse. D'abord sa maladie ? Une angine très grave et contagieuse. Sa tante ? Absente depuis le jour où le médecin avait parlé de contagion. Elle était à l'hôtel avec M. Markle et téléphonait pour avoir des nouvelles.

Cette réponse surprit Jeanne, elle crut ne pas avoir bien compris. Fébrilement, avec une main qui tremblait, elle chercha dans le dictionnaire le mot juste, l'expression propre, et de nouveau interrogea. Cette fois la réponse fut décisive. Avec un petit rire plein d'ironie, la nurse avoua que miss Markle avait eu grand'peur...

Jeanne ne parla plus ; sur son fauteuil près de la fenêtre à guillotine, elle resta immobile, les paupières closes. Elle se sentait plus seule que jamais, elle savait maintenant que miss Markle avait quitté sa nièce, la fille de sa sœur, comme on quitte une étrangère... Jeanne

avait besoin d'affection, et les jours où elle était triste elle rêvait qu'oubliant toutes les rancunes, plus tard, sa tante et elle se seraient aimées. C'est pour cela que depuis son arrivée à Londres elle s'efforçait de prendre bien ses leçons et acceptait toujours avec un sourire les ennuyeuses commissions et les gros paquets...

Maintenant, c'était fini, Jeanne se rendait compte que les Markle ne l'avaient recueillie que par devoir. Devoir ! Ce mot est grand ; Jeanne le murmurait avec honte, pour elle il était synonyme d'aumône. Et sur sa chaise elle resta longtemps immobile ; la chambre s'emplit d'ombre, et les yeux clairs de larmes. Mais la petite malade prit les lettres de France, ses mains amaigries les serrèrent très fort et toute la soirée elle les garda près d'elle ; ces lettres lui faisaient oublier qu'elle n'était qu'une pauvre fille recueillie par charité.

. . . . . .

La belle santé de Jeanne fit la convalescence rapide ; quelques jours après sa première sortie la nurse s'en alla, et les Markle rentrèrent dans leur maison, qu'on avait auparavant désinfectée. Ils n'eurent pour leur nièce aucun mot de tendresse ; une poignée de main, « All right » et ce fut tout. Puis la vie reprit comme par le passé ; seulement, très prise par ses mystérieuses occupations, miss Markle

ne donna plus de leçons et ce fut elle qui désormais porta les gros paquets.

Livrée complètement à elle-même, libre d'organiser sa vie comme elle l'entendait, Jeanne essaya de s'occuper. Elle aurait voulu reprendre sa peinture, mais il lui manquait beaucoup de couleurs, elle n'avait guère d'argent et ne voulait pas en demander à sa tante. Seule, elle travailla l'anglais, puis se remit au dessin ; mais les journées étaient parfois bien longues.

Un matin où sa chambre lui parut plus sombre que de coutume, à une heure où maîtres et domestiques dormaient encore, elle sortit. Dehors, juillet resplendissait, le soleil, levé tôt, inondait les rues de lumière, les omnibus commençaient seulement à circuler ; peu nombreux, les passants ne se bousculaient pas, et devant les devantures des magasins, des femmes en chapeau, pauvres et misérables, nettoyaient les vitres et les marches.

C'était Londres à une heure où Jeanne ne le connaissait pas. Cette immense métropole commençait à vivre, et il eût été amusant de regarder les rouages de la grande machine se mettre en mouvement ; mais Jeanne allait, marchant vite, pressée d'arriver. En entrant dans Hyde-Park, elle eut une impression de bien-être. Devant elle, vert magnifiquement, s'étendait un grand jardin où les promeneurs

étaient rares ; de-ci, de-là, on apercevait une silhouette qui se dirigeait vers la cité. Jeanne prit une allée transversale et la quitta bientôt pour marcher sur le gazon touffu, ce gazon anglais que rien ne semble abîmer, ni les rayons du soleil, ni le piétinement de la foule. Il eût été bon de s'asseoir là, sous un arbre, de regarder le ciel qui était bleu, d'écouter les oiseaux qui pépiaient éperdument ; il eût été bon de jouir du calme de l'heure, de cette lumière blonde que juillet répandait sur toute la terre et qui faisait de la ville si souvent grise une ville presque rose. Il eût été bon d'oublier tout chagrin et de se laisser consoler par ce que Dieu nous a donné : rayons de soleil, fleurs éclatantes et parfumées, rivière qui murmure, oiseaux qui chantent, insectes qui bourdonnent, toutes ces choses qui font belles les journées d'été.

Jeanne allait tout droit devant elle, les yeux fixés vers un horizon lointain. Elle traversa la Serpentine, lac assez étendu qui sépare Hyde-Park de Kensington-Gardens ; là, près de cette eau claire que le soleil dorait, elle ne s'arrêta même pas ; elle prit une grande allée bordée de constructions baroques où quelques cavaliers commençaient à arriver. Sans ralentir sa marche, elle continua sa route ; puis, devant deux grands hôtels qu'une rue séparait, elle s'arrêta brusquement. Ce matin, elle avait

consulté son plan, elle était certaine qu'à « Albert Gate » se trouvait l'ambassade de France, et c'était pour voir cette ambassade qu'elle avait traversé le jardin si hâtivement. Et voilà qu'elle se trouvait devant deux grands hôtels carrés, presque pareils, et rien n'indiquait à la petite Française quel était celui qui appartenait à son pays. Elle était venue là avec l'espoir certain qu'elle verrait flotter au-dessus de la porte de l'ambassade le drapeau aux trois couleurs, mais elle n'avait devant les yeux que deux grandes masses de pierres grises, des fenêtres maussades, deux portes qui semblaient inhospitalières, et pas même la hampe d'un drapeau. Elle s'avança : ce n'était pas possible, quelque chose devait indiquer aux Français perdus dans ce Londres que là on travaillait pour le pays.

Un des hôtels lui parut plus habité que l'autre ; elle s'approcha, monta les quelques marches. Près de la porte d'entrée, derrière un carreau, un domestique la regardait curieusement. Elle examina cet homme : le visage rasé et coloré, les cheveux roux et drus lui crièrent sa nationalité ; alors, découragée, elle s'en alla. Dans la rue, elle demanda à un policeman de lui indiquer « French ambassad », d'un geste brusque il lui montra l'hôtel qu'elle quittait.

C'était donc vrai ! cette maison grise,

qu'aucun drapeau n'égayait, était l'ambassade de France, et Jeanne, qui avait tant espéré voir ce matin les trois couleurs, s'en retourna tristement vers les jardins.

Elle s'assit sous un grand hêtre, qui faisait sur le gazon un grand écrin d'ombre ; devant elle passaient des enfants et des cavaliers qui galopaient à toute allure. Jeanne ne voyait ni les cavaliers, ni les enfants. Malgré le beau temps, tout lui semblait sombre, il faisait gris autour d'elle, gris comme dans sa chambre ce matin. Jeanne était triste et elle ne s'expliquait pas le pourquoi de cette tristesse que le soleil ne dissipait guère, l'absence d'un chiffon bleu, blanc, rouge ne pouvait la rendre ainsi ; pourtant elle savait bien que si elle avait vu ce chiffon flotter au vent, libre et fier, elle eût été heureuse infiniment. Autrefois, elle ne faisait guère attention au drapeau : en France, il est sur tous les monuments publics, elle le regardait en passant comme on regarde un ami rencontré chaque jour ; mais depuis qu'elle était à Londres elle n'avait pas vu cet ami. Ce matin, elle s'était levée avec le grand désir de l'apercevoir, et sa déception lui faisait un cœur lourd qui avait honte d'avoir de la peine pour une si petite chose.

Elle quitta son siège et prit une allée bordée de corbeilles ; indifférents, ses yeux regardèrent les fleurs. Il y en avait de toutes sortes,

corbeilles de roses que le grand soleil commençait à faner, héliotropes, anthémises, œillets. Devant un massif de géraniums rouges éclatants, elle s'arrêta : tout près, une grosse marguerite fleurissait : blanc, rouge, deux des couleurs qu'elle avait espéré voir ce matin, et en levant les yeux elle aperçut le ciel bleu... Alors elle eut honte de sa tristesse : le drapeau de France est partout, dans tous les jardins du monde une Française peut le trouver et rares sont les drapeaux qu'on peut faire avec des fleurs et un coin de ciel.

Jeanne sourit aux géraniums, aux marguerites, et, les yeux ouverts, elle continua sa promenade. Il faisait beau, les fleurs embaumaient et le jardin commençait à se peupler d'enfants tout de blanc vêtus. Ces petits, cheveux au vent, étaient délicieux à regarder et Jeanne s'amusa de leurs jeux. Une partie de cache-cache la retint immobile et admirative un long moment, et elle s'avoua que si elle n'était pas vêtue de noir elle eût encore aimé courir avec ces tout petits...

La matinée s'avançait et bien que ce ne fût plus la « season », les promeneurs faisaient leur apparition. A pied, à cheval, en automobile, ils arrivaient nombreux, causant, potinant, heureux de se retrouver ; les femmes d'une élégance tout anglaise, les hommes raides et impeccables.

Au milieu d'eux, corrects dans leurs habits misérables, quelques pauvres hères traversaient les allées d'Hyde-Park ; ils semblaient venir de très loin et personne ne les regardait. Tout à coup, la foule s'immobilisa, une musique militaire se faisait entendre, et Jeanne, s'approchant du bord du trottoir, aperçut des soldats. Un écuyer les précédait, puis de grands garçons portant la veste rouge et l'immense bonnet à poil suivaient, marchant d'un pas accéléré. Au milieu d'eux, des Écossais en costume jouaient de la cornemuse et, derrière la musique, un officier portait le drapeau. En France, lorsque le drapeau passe entouré de soldats, les hommes le saluent respectueusement et les femmes se taisent, tous regardent et les âmes les plus frivoles comprennent que ce morceau d'étoffe représente quelque chose de très grand.

Le drapeau anglais passa, et, stupéfaite, Jeanne s'aperçut que personne ne le saluait. Autour d'elle, les gens admiraient les costumes, la belle prestance de ces « His Majesty's foot Guards », mais aucun homme ne songeait à se découvrir et les conversations continuaient... Le détachement passé, les promeneurs se remirent à marcher. Jeanne s'empressa de quitter Hyde-Park ; à cette heure-là, le jardin ne lui plaisait plus.

Elle rentra dans la cité, retrouva les rues

étroites, les maisons grises, les individus affairés et pressés, et elle pensa en voyant cette activité débordante que ce peuple était avant tout un peuple commerçant.

La petite Française à l'âme tendre ne comprenait pas la mentalité des gens au milieu desquels elle vivait ; sa jeunesse, intransigeante, les accusait de cupidité, de sécheresse de cœur et elle croyait ce peuple incapable d'un élan généreux.

XI

Un matin, juste avant le déjeuner, la femme de chambre vint prévenir Jeanne que M. Markle la demandait et l'attendait au salon. Très occupé, M. Markle était l'homme d'affaires qu'on ne voit guère ; partant de bonne heure le matin, rentrant tard le soir, ressortant après le dîner pour aller à son cercle, il ne s'inquiétait jamais de sa sœur ni de sa nièce.

Il leur donnait des ordres sur un ton qui n'admettait aucune discussion, ordres qu'elles s'empressaient d'exécuter. Jeanne ne voyait son oncle qu'aux repas ; matin et soir il lui disait les mêmes choses : « Bonjour, bonsoir, comment vous portez-vous ? All right » ; puis il prenait son journal, miss Markle en faisait autant et tous deux n'interrompaient leur lecture que pour commenter les articles

et discuter politique. Jeanne ne se mêlait jamais à la conversation. Quelquefois miss Markle se tournait vers elle et, lorsque son frère ne l'écoutait pas, contait à sa nièce, avec force détails, les actes violents des suffragettes anglaises et concluait toujours que le Parlement finirait par céder.

Avec une énergie sans pareille, elle défendait les droits de la femme ; sa voix perçante et criarde résonnait dans la salle à manger. M. Markle semblait ne pas l'entendre et souvent quittait la table pendant que sa sœur discourait ainsi.

Cet homme froid et correct, dont les yeux clairs avaient des reflets d'acier, était une volonté, une force, et Jeanne devinait qu'on ne lui résistait pas facilement. Lorsqu'elle avait voulu reprendre ses pinceaux, travailler, miss Markle, d'un mot, l'en avait empêchée : « Votre oncle ne le permettrait pas ». Et Jeanne n'avait pas osé enfreindre cette défense. Elle se contentait de crayonner sur un album des silhouettes anglaises, mais les pages prêtes pour les fines enluminures ne sortaient pas du carton. A quoi bon, puisqu'il ne lui était pas permis de faire argent de son savoir ?

Ce matin son oncle la faisait demander, et cette chose, si banale en elle-même, effrayait Jeanne ridiculement. Tout en descendant l'escalier elle pensait que désormais rien ne

pouvait lui faire de la peine, pourtant elle tremblait lorsqu'elle posa la main sur le bouton de la porte du salon.

Son geste apeuré fut silencieux, et lorsqu'elle pénétra dans la pièce elle fit si peu de bruit que M. Markle et un autre monsieur qui causaient près de la fenêtre ne bougèrent pas.

Pour Jeanne, ce fut une minute de répit et cela lui donna le courage de s'avancer. Les petits pas légers firent retourner les deux hommes; correct, M. Markle tendit la main.

— Bonjour, comment vous portez-vous ? Mon ami, Patrick Morton, a désiré vous connaître. Ma nièce, Jeanne Favier.

L'ami de M. Markle avait un visage sympathique; des yeux et des cheveux sombres, une barbe presque blonde lui faisaient une physionomie à part. Il souriait à Jeanne, et son sourire spirituel découvrait des dents superbes.

— J'ai désiré vous voir, mademoiselle, fit-il, parce que autrefois, il y a bien longtemps de cela, j'étais alors un tout petit garçon, j'ai eu le grand plaisir de connaître votre mère. Mary Markle était l'amie de mes parents et elle fut toujours très gentille pour l'insupportable gamin que j'étais. J'ai conservé d'elle un radieux souvenir ; elle était bonne et jolie, vous lui ressemblez beaucoup.

Le visage de Jeanne s'empourpra, mais ses yeux clairs s'emplirent de bonheur. Cet

homme lui parlait de sa mère, cet homme l'avait connue, c'était presque un ami. Elle lui tendit la main spontanément : son geste montrait sa sympathie.

— Monsieur, fit-elle d'une voix qui tremblait légèrement, je parle mal votre langue, mais je voudrais pourtant vous faire comprendre que je suis heureuse de vous connaître. Les amis de maman sont aussi un peu les miens, j'espère que vous ne l'oublierez pas.

Patrick Morton s'inclina, flatté.

— Mademoiselle, reprit-il, vous parlez l'anglais en Parisienne, ce qui est charmant, mais si vous le voulez, lorsque j'aurai le plaisir de vous rencontrer, nous parlerons français. Je viens de passer trois ans à Paris : il y a une semaine que j'en suis revenu.

Jeanne eut un sourire radieux.

— Je voudrais bien, mais, ajouta-t-elle en regardant son oncle, ici c'est défendu.

— Eh bien ! lorsque vous viendrez voir ma mère, car vous lui ferez ce grand plaisir — elle est âgée et ne sort guère — nous ne parlerons que votre jolie langue, et vous verrez que nous la connaissons assez bien.

Bruyante, encombrante, miss Markle pénétra dans le salon.

— Bonjour Patrick, bonjour Harry, bonjour petite ; je suis en retard, mais j'ai tant à faire que je ne sais plus comment je vis.

Moqueur, tout en serrant la grande main que miss Markle lui tendait, Patrick Morton demanda :

— Toujours votre affreuse politique, vos revendications ? Que nous préparez-vous ?

Inquiète, miss Markle regarda son frère : il feuilletait toujours son magazine et semblait ne faire aucune attention à la conversation.

— Rien, fit-elle nerveusement ; je ne suis pas une militante, je me contente d'admirer. Vous êtes insupportable avec vos questions.

— Questions bien naturelles ! Je suis auteur, miss Markle, ne l'oubliez pas, et j'étudie avec intérêt tout ce qui est nouveau. Or, depuis quelques années, dans ce grand Londres sont nées de nouvelles femmes, et ces femmes sont surprenantes. Les moqueries, les huées d'une foule qui les raille ne les arrêtent pas ; elles poursuivent leur chemin et se croient près du but. Elles font une propagande dont, nous autres hommes, nous sommes incapables ; elles ont des gestes sauvages qui coûtent des prix fous ; la prison les guette, le hard-labour ne leur est pas épargné, mais rien ne les décourage. Je les admire et je les plains. Je les admire parce que toute opinion sincère est respectable et que ces femmes sont des convaincues, mais je les plains de faire tant de choses pour obtenir cette toute petite satisfaction : l'égalité devant la loi. Je regrette,

voyez-vous, que tant d'intelligences, tant de bonnes volontés soient dépensées pour une cause si futile, et je songe à ce que ces femmes, organisatrices merveilleuses, pourraient faire pour l'humanité. Elles sont capables des plus grandes choses et s'entêtent à frapper à la porte d'un parlement qui ne veut pas les recevoir. Elles sont une force, c'est indiscutable ; eh bien ! qu'elles tournent leurs énergies, leur besoin d'action vers un autre but : les malheureux sont là, qu'elles daignent s'en apercevoir.

Un sourire railleur fut la réponse de miss Markle.

— Je suis ridicule, reprit M. Morton, j'ai l'air de prêcher, et je sais bien que personne au monde ne vous fera changer d'opinion : vous êtes incorruptible.

Brusquement M. Markle ferma le magazine qu'il feuilletait, puis, d'une voix sèche, il dit :

— Que ma sœur ait des opinions et des sympathies différentes des miennes, c'est son droit, mais qu'elle s'en tienne à des opinions : c'est tout ce que je lui permets.

Le ton, plus encore que les paroles, impressionna Jeanne ; elle n'avait jamais entendu un homme parler ainsi en maître ; son père, lorsqu'il lui donnait un ordre, le faisait avec une voix tendre qui priait d'obéir. Mais M. Markle avait un regard froid et sévère, des gestes

brusques, et la jeune fille songeait que personne ne devait pouvoir lui résister.

Le déjeuner était annoncé : hôtes et convives passèrent dans la salle à manger. Le début du repas fut silencieux ; la pièce, donnant sur une cour sombre, était triste ; aucune recherche de linge ni d'argenterie : miss Markle ne s'occupait pas de ces détails. Là, presque chaque jour, Jeanne se rappelait la petite salle à manger ensoleillée, la table toujours fleurie et le cher visage qui toujours lui souriait... Alors sa gorge se serrait nerveusement et il lui était impossible d'avaler la moindre chose. Lorsque son oncle s'en apercevait, cela lui attirait quelque désagréable observation :

— Mangez donc, ma chère, vous ne tenez pas à tomber de nouveau malade ; si ce n'est pas pour vous, faites-le pour nous, au moins !

Cet « au moins » lui rappelait que sa maladie avait été une très « contrariante chose ».

Ce matin, Jeanne ne se sentait pas seule ; en face d'elle, au lieu du visage sévère et des regards durs de M. Markle, elle voyait une physionomie charmante et des yeux bruns qui riaient. Et puis personne ne lisait, les grands journaux n'étaient pas étalés sur la table et on oubliait la politique. M. Morton parlait des derniers livres, des pièces qu'on préparait pour l'hiver prochain, d'un nou-

veau et sensationnel magazine que l'on allait créer.

Jeanne demanda timidement si cette nouvelle revue serait pour jeunes filles. M. Morton répondit qu'en Angleterre la littérature malsaine n'était pas permise.

— Ici, ajouta-t-il avec orgueil, tous nos journaux sont convenables, nous pouvons les laisser traîner sur les tables sans crainte pour nos enfants. *Punch,* dans ses pages humoristiques, reste toujours honnête et il nous amuse plus que n'importe lequel.

C'était une critique, Jeanne la comprit. Elle avait entendu bien des fois son père déplorer que les éditeurs français eussent le droit d'éditer n'importe quel livre. Elle savait que sur les murs, aux kiosques des marchands de journaux s'étalaient des images qui parfois la faisaient rougir ; elle savait qu'une jeune Française ne doit s'arrêter, dans son propre pays, devant aucun étalage de libraire ; et son amour-propre souffrait de constater que sur ce point-là la France était condamnable.

M. Morton voulut faire oublier sa légère critique, et s'adressant à Jeanne, il lui demanda si elle aimait la lecture et si elle commençait à lire couramment l'anglais.

Et, sous les regards sévères de M. Markle, Jeanne répondit que depuis son arrivée à Londres elle n'avait guère lu et qu'elle le regrettait.

Alors Patrick Morton promit de lui prêter des livres, et il fut convenu que dès le lendemain Jeanne irait voir Mme Morton et qu'elle choisirait dans sa bibliothèque tout ce qu'elle voudrait.

Pendant qu'ils causaient ainsi, M. Markle les écoutait avec grande attention et Jeanne s'étonna qu'aucune parole désagréable ne vînt les interrompre.

Le repas terminé, habituellement Jeanne remontait dans sa chambre ; ce jour-là son oncle ne le lui permit pas.

— Restez avec nous, dit-il, vous ne sortirez qu'après notre départ.

Et Jeanne obéit avec plaisir : M. Morton, cet ami de sa mère, lui était sympathique. Elle ne voulait pas penser qu'il était aussi l'ami de son oncle et de sa tante. Dans le salon elle s'assit un peu à l'écart, et là, attentive, elle observa les Markle et leur hôte et elle fut surprise de leur amabilité. Sans doute, ce jeune auteur était un bon camarade qu'ils étaient heureux de retrouver.

Jeune auteur... Jeanne répéta ces mots. Etait-il jeune cet homme qui discutait avec tant de verve et dont les lèvres joyeuses semblaient toujours prêtes à railler ? Jeune, pour Jeanne, c'était l'âge de son fiancé. Un homme approchant de la quarantaine lui semblait presque vieux. A côté de son oncle si grand,

si mince, l'auteur paraissait petit, mais il était svelte et bien proportionné. Jeanne le regardait, l'écoutait et s'amusait de ses reparties ; il était si différent des Markle qu'elle se demandait comment il pouvait leur plaire. Chez lui, rien d'apprêté, il semblait ne pas réfléchir avant de parler et sa voix joyeuse changeait l'atmosphère du salon. Les meubles à hauts dossiers étaient toujours aussi raides, le piano collé contre le mur toujours aussi nu, les rideaux sombres maintenus par des embrasses empêchaient comme d'habitude le soleil de pénétrer dans la pièce ; pourtant Jeanne trouvait qu'autour d'elle tout était différent.

Ce monsieur Morton serait pour elle un ami, elle le pressentait et cela lui était très doux.

Depuis son arrivée à Londres elle n'avait pas encore rencontré un visage sympathique, elle vivait en étrangère dans la maison de ses parents. Et Jeanne pensait avec joie que demain elle ferait la visite promise et que demain elle entendrait parler français.

Une question de M. Markle la fit tressaillir.

— Jane, M. Morton demande si vous aimeriez aller au théâtre ; moi, je vous autorise.

La jeune fille regarda son oncle, elle comprit qu'il ordonnait d'accepter.

Elle quitta son fauteuil, s'avança vers M. Morton et, montrant sa robe noire, lui dit très simplement :

— J'ai perdu mon père il y a quelques mois.

Elle aurait voulu remercier de l'intention, elle ne le put ; le rappel de son chagrin mettait toujours des larmes dans ses yeux et rendait sa voix tremblante. Silencieuse, elle tendit la main, balbutia merci, puis, un peu honteuse de cette douleur qu'elle ne pouvait cacher, quitta le salon. M. Markle haussa les épaules et, méprisant, expliqua :

— Ces petites Françaises sont toujours ridiculement sentimentales...

M. Morton regarda la porte par laquelle Jeanne venait de disparaître et, les yeux brillants, répondit, rêveur :

— Elles sont bien jolies !

— Elle ressemble à sa mère, fit orgueilleusement M. Markle, ma sœur était très belle.

— Oui, je me la rappelle fort bien... Mais votre nièce a quelque chose de très particulier. On dirait... qu'elle répand de la lumière autour d'elle, tout paraît clair quand elle est là... On devine son âme en regardant ses yeux. Elle est différente de nos jeunes filles anglaises... Ses gestes sont gracieux, elle sait s'asseoir dans un fauteuil, marcher en femme dans un salon.

Un sourire satisfait transforma le visage de M. Markle, mais ce sourire ne fut qu'un éclair et Patrick Morton, qui pensait à toute autre chose, ne le remarqua pas.

— Oui, fit M. Markle, d'un air indifférent, elle est gentille.

Puis, bien vite, il parla d'autre chose.

. . . . . .

Dans sa chambre, Jeanne était remontée avec des larmes dans les yeux, mais son cœur était moins triste que d'habitude, et avec une hâte joyeuse elle ouvrit son buvard et se mit à écrire à son fiancé.

Elle lui disait tout, ses peines comme ses joies, mais depuis son arrivée à Londres les joies avaient été bien rares et venaient seulement de France : c'étaient les lettres du lieutenant Marvy qui les lui apportaient. Aujourd'hui elle allait lui parler de ce monsieur Morton, cet ami de sa mère qui voulait devenir le sien.

« Ce matin, mon cher fiancé, j'ai rencontré, dans le salon froid et correct de mes parents, un homme, pas très jeune, mais charmant ; c'est un auteur. Fait-il des livres ou des pièces, je ne sais, jusqu'ici on ne m'en avait jamais parlé ; il habitait Paris depuis trois années et le voilà à Londres pour quelque temps. C'est un ami de ma mère, il l'a beaucoup connue. Ce titre, à mes yeux, est

plus beau que n'importe lequel, aussi j'ai été heureuse de cette rencontre.

« Loin de vous, loin de mon pays, loin de tout ce que j'aime, je me sens parfois perdue, et je m'imagine sottement que l'on me gardera ici plus longtemps que la loi ne le permet. D'appui, je n'en ai aucun, je vis avec des parents qui ne m'aiment pas et ne m'aimeront jamais, et cela m'effraye parfois. Maintenant je crois que ce monsieur Morton, cet ami de ma mère, pourrait, en cas de besoin, me protéger...

« Vous allez rire de mes idées de petite fille et vous allez m'écrire, je le devine, qu'à mon premier appel un bel officier traverserait la mer, et puis, lorsque vous m'aurez rassurée, vous ajouterez qu'il n'y a plus de croquemitaines, et que je ne suis plus une enfant. Mais, que voulez-vous, M. Markle me fait peur, je prie Dieu tous les jours de n'avoir jamais à lui résister. Ma tante, cette grande et forte femme, n'ose pas lui tenir tête et pourtant c'est une aspirante suffragette, et les journaux de France doivent vous apprendre que ces femmes-là ne craignent personne... »

. . . . . .

De sa fine écriture, très peu moderne, Jeanne couvrit bien des pages ; à ce fiancé lointain et si tendrement aimé elle avait toujours mille choses à dire : elle lui parlait de

l'avenir, de cet avenir qui serait si doux et qui dépendait d'un grade. Vivant dans un pays où les officiers peuvent se marier, parfois elle avait honte des raisons pécuniaires qui retardaient leur mariage; alors elle écrivait qu'un lieutenant de horses-guards touche onze francs cinquante par jour, solde d'un capitaine français !

Onze francs cinquante par jour, on vit à deux avec cette somme-là. Jeanne était très économe, elle savait tenir un ménage, elle savait aussi qu'une femme d'officier ne doit avoir aucune fantaisie coûteuse et qu'il faut passer devant les jolies choses sans les désirer. Jeanne savait qu'une vie de privations l'attendait, qu'aucun caprice ne lui serait permis et qu'il lui faudrait toujours calculer avec de bien petites ressources. Tout cela ne l'effrayait pas, elle était fille et petite-fille d'officiers, et toute jeune on lui avait appris que, pour faire partie de cette grande famille qui se groupe autour d'un drapeau, aucun sacrifice ne doit coûter.

L'armée représente, quoi qu'on dise, l'élite de la nation, il faut que tous les Français la rêvent belle, grande, invincible ; il faut que toutes les forces s'unissent, que tous les dévouements s'offrent, il faut que les femmes comprennent que là aussi elles ont un rôle à jouer.

Les jeunes filles modernes doivent abandon-

ner leurs prétentions exagérées, qu'elles ne fassent plus de mauvais féminisme, prétexte à toutes sortes d'excentricités malsaines, mais qu'elles deviennent sans regret et avec fierté les compagnes dévouées et aimantes de ces officiers qui, donnant au pays toute leur vie, reçoivent pour prix de leur dévouement une solde dérisoire.

La Française, mieux que n'importe quelle autre femme, crée autour d'elle du bonheur ; elle est dévouée, aimante, et son âme, parfois frivole, sait très bien être héroïque ; et n'y a-t-il pas un certain héroïsme à accepter, dans ce siècle où l'argent est un dieu qu'on vénère, une vie de privations et de sacrifices ?

Avec un sourire aux lèvres et de la joie et de la fierté plein le cœur, Jeanne pensait à son avenir et rien ne l'effrayait.

XII

Le lendemain, tout de suite après le déjeuner, Jeanne s'apprêta pour sortir. A table, M. Markle avait interrompu sa lecture pour lui rappeler que Mme Morton l'attendait. Il lui avait écrit l'adresse, indiqué le chemin à prendre ; c'était des ordres qu'il donnait. Avec plaisir Jeanne les exécuta.

Pour plaire à cette dame qui avait connu sa maman elle se fit belle, ses doigts de Parisienne chiffonnèrent à nouveau le crêpe de son chapeau, et, posant sur ses cheveux la toque sombre, elle s'arrangea pour que quelques mèches blondes, légères et frisées, sortissent de dessous ce noir si triste par lui-même. Prête, elle se regarda attentivement dans la glace qui était au-dessus de sa commode et sourit à son image. Ses vêtements n'avaient

rien d'anglais, elle conservait sa silhouette parisienne ; personne ne pouvait la prendre pour une insulaire.

Dehors, tout riait ; les rues étaient peu encombrées, le soleil faisait les maisons moins laides et moins grises. Jeanne trouva tout de suite l'autobus indiqué par M. Markle, et grimpant sur l'impériale elle traversa à une vive allure la bruyante cité. A un point terminus, dans un quartier très pauvre, elle prit un tramway et descendit au milieu d'une allée bordée d'arbres où, de chaque côté, il y avait des maisons, presque toutes semblables, entourées de jardins.

Elle s'arrêta devant une villa construite en briques rouges, couverte de vigne vierge et dont chaque fenêtre était fleurie. Cette maison était riante et le jardin qui l'entourait l'égayait encore. Des pelouses vertes, unies, des corbeilles de fleurs, quelques grands arbres et, dans un coin, caché par des plantes grimpantes, un tennis.

Agréablement impressionnée, Jeanne sonna. Une fille de chambre faisant métier de maître d'hôtel vint lui ouvrir et l'introduisit dans un hall où donnaient d'autres pièces. Un peu intimidée Jeanne s'assit dans un grand fauteuil et là, tout en regardant autour d'elle, attendit. Son attente ne fut pas longue, par une des portes ouvertes M. Morton entra.

Le sourire aux lèvres, la main tendue, les yeux accueillants, il dit en un français correct et dépourvu de tout accent :

— Bonjour, mademoiselle Jeanne ; comme c'est gentil d'avoir bien voulu venir jusqu'ici !

Jeanne tendit sa main, et oubliant de dire bonjour murmura :

— Redites encore mon nom, depuis si longtemps personne ne m'a appelée comme vous venez de le faire !

Lui comprit que la jeune fille était émue et devinant que devant un étranger elle ne voulait pas laisser paraître cette émotion, il railla, pour lui laisser le temps de se remettre.

— Mademoiselle Jeanne, mais, puisque vous le permettez, je vous appellerai toujours ainsi, Jeanne est un nom français, ravissant et qu'ici nous déformons. Jeanne, c'est doux à dire, c'est gentil, c'est charmant, et nous en avons fait un nom bref qui sonne mal et qui pour un poète ne rime avec rien. Mais, voyons, en attendant ma mère qui à cette heure se repose toujours, ne restons pas dans ce hall, le salon est trop cérémonieux pour la fille d'une amie. Allons dans la bibliothèque, là où nous vivons et où je travaille.

Jeanne se leva et, souriant à celui qui la recevait d'une manière si affable, demanda :

— Je voudrais beaucoup que vous me parliez de votre travail. Je vous sais auteur, mon

oncle et ma tante ont dit cela devant moi, mais je voudrais savoir... auteur... de quoi.

Amusé, il regarda la jeune fille. Il était déjà très arrivé, jouissait d'une belle notoriété, et cette question le surprenait.

— Installons-nous, fit-il, et nous causerons de tout ce que vous voudrez.

Pour montrer le chemin il précéda Jeanne et pénétra le premier dans la bibliothèque. C'était une grande pièce claire et gaie ; de vieux bahuts, une longue table encombrée de journaux, des sièges confortables, acajou et velours, et, tout autour, des planches remplies de livres lui donnaient un air habité très agréable. De larges portes-fenêtres ouvraient sur le jardin et permettaient à la lumière et au soleil d'entrer à flots.

— C'est joli, fit Jeanne, je n'aurais pas cru que si près de Londres il y eût tant de fleurs. On se croirait à la campagne.

— Et c'est la vraie campagne. Regardez, devant vous, il n'y a aucun mur, les jardiniers anglais sont habiles, ils cachent les limites d'une propriété par des arbres et des fleurs. Notre jardin semble grand, il est petit ; on se croirait très loin de Londres et on en est tout près. Ici, c'est le calme, aucun bruit ne vous trouble et pourtant la vie fiévreuse et intelligente est à notre portée.

Avec un sourire heureux Jeanne admira le

fond d'arbres, les pelouses bordées de roses et la petite prairie ; puis s'asseyant dans un fauteuil que le jeune homme lui avançait, elle répondit :

— Vous m'avez dit que vous travailliez dans cette pièce, je vous rappelle que je suis très curieuse de savoir ce que vous faites.

— Vous doutez-vous, mademoiselle Jeanne, reprit M. Morton, que vous me posez une question très embarrassante ? Parler de soi est toujours un peu ridicule et je devine que vos yeux clairs doivent devenir très facilement railleurs. Pourtant, puisque vous le désirez, je vais vous renseigner.

— Je vous en prie...

— Eh bien, Patrick Morton est un pauvre garçon qui a toujours été le dernier dans toutes les classes où il a passé. Etait-il bête ou paresseux ? les professeurs ne se sont pas donné la peine d'approfondir ce mystère. Ce mauvais élève ne faisait rien, n'apprenait jamais ses leçons, bâclait ses devoirs, alors personne ne s'en occupait. Un jour, pendant un cours très ennuyeux, il s'amusa à faire quelques vers, et cela lui parut si facile qu'il continua. A vingt ans, ce mauvais élève eut la chance de voir réussir son premier livre, quelques poésies sur les saisons ; puis une pièce suivit, que le public accueillit avec faveur. Alors la route était tout indiquée...

J'aime mon métier parce que j'aime tout ce qui est beau, tout ce qui charme, tout ce qui fait apprécier la vie. Un jour d'été, un rosier fleuri, un geste de femme me donnent de la joie. Je ne suis pas plus méchant que les autres hommes, je crois en l'amitié et je sais être, petite mademoiselle, un ami très dévoué. Voulez-vous me permettre d'être le vôtre ?

La voix de M. Morton était bonne à entendre, c'était une voix bien timbrée, elle pénétrait, prenait l'âme, et il semblait que cette voix-là ne pût dire que des choses vraies.

M. Morton possédait le don rare de charmer dès qu'il parlait, et, connaissant le français aussi bien que sa langue, il se jouait de toutes les difficultés grammaticales. C'était un plaisir de l'écouter, et Jeanne savourait ce plaisir ; il y avait bien longtemps qu'on ne lui avait parlé aussi gentiment.

Ce poète offrait son amitié, avec joie elle l'acceptait.

— Mais, fit-elle en souriant, de droit vous êtes pour moi un ami.

— De droit... répéta-t-il, ne comprenant pas.

Alors, sérieuse, les mains jointes, les yeux fixant l'horizon vert, elle ajouta :

— Les amis de maman sont les miens.

Doucement, avec un geste très tendre, il décroisa les petites mains que les gants noirs faisaient tristes, et en prenant une dans les

siennes il la porta à ses lèvres, puis, tout bas, il dit un seul mot :

— Merci...

Et Jeanne ne retira pas sa main, tant ce baiser était respectueux. Et puis, au grand jour de cet après-midi d'été, les cheveux bruns de Patrick Morton étaient parsemés de fils d'argent ; peut-on ne pas permettre un baiser à un ami qui vous semble presque vieux ?

Un silence, très court, les sépara momentanément. Jeanne regardait les fleurs, le jardin, le ciel bleu ; elle pensait que l'heure était douce et qu'elle aurait été exquis à vivre si son fiancé avait été près d'elle.

Elle soupira.

— Il fait presque trop beau !

Lui, qui ne se doutait pas que ce jeune cœur avait déjà un secret, s'écria en riant :

— Mais, mademoiselle Jeanne, se plaindre qu'une journée est trop belle, c'est presque un blasphème. Vous en doutez-vous ?

Elle rougit et expliqua :

— Je veux dire... enfin... je trouve... que c'est parfois un peu triste d'admirer seule les belles journées d'été... A Londres, je n'ai pas d'amis. Voulant excuser ses parents, elle ajouta bien vite : Mon oncle est très pris par les affaires, et ma tante...

— Votre tante est une suffragette enragée, et je devine qu'elle doit passer ses journées

dans certain magasin de New-Bond street, qui m'a tout l'air d'être un repaire, si je puis me servir de ce mot. L'autre jour, je suis entré dans cette boutique pour marchander un vieux meuble qui me plaisait; une femme âgée, à cheveux blancs coupés courts, est venue m'en dire le prix; elle était vêtue d'une vieille robe de velours toute fripée et s'appuyait sur une canne. Sa tête intelligente, aux traits accusés, me séduisit, et pour l'observer à mon aise, je demandai le prix d'un clavecin que je n'avais nulle envie d'acheter... Tout à coup, pendant qu'elle me montrait les beautés de ce meuble, je vis sortir du fond de la boutique très sombre plusieurs femmes. Elles discutaient assez haut, mais, apercevant un client, elles se turent et passèrent non loin de moi. Elles avaient toutes des paquets de journaux sous le bras et portaient, épinglé sur la poitrine, le ruban vert, violet, blanc; au milieu d'elles, reconnaissable par sa grande taille, je vis votre tante. Lorsqu'elles furent sorties, je me tournai vers la vieille dame, et, en souriant, je lui dis : « Des suffragettes? » Elle arrêta toute épithète moqueuse, très simplement; avec un geste qui avait de la grandeur, elle me montra, caché dans un pli de sa robe, le même ruban.

— Ne jugez pas ces femmes, s'écria-t-elle; si ridicules que vous les trouviez, elles savent défendre leurs idées.

« Cette dame était sincère, je la devinais prise par son rêve, et comme j'ai toujours respecté la sincérité et aimé les rêves, je l'ai saluée très bas et j'ai acheté le clavecin.

— Où est-il? demanda Jeanne en riant.

— Là, derrière vous ; voulez-vous l'essayer?

Vite, Jeanne quitta son fauteuil, enleva ses gants, et, s'asseyant sur le tabouret devant le vieux meuble, elle l'ouvrit doucement.

D'abord ses doigts l'effleurèrent, hésitants ; puis, se rappelant une vieille pavane que son père aimait, elle la joua, et frêles, menus, vieillots, les sons s'envolèrent. Dans cette bibliothèque très moderne, la musique d'autrefois semblait une étrange chose, et, recueilli, le poète l'écoutait; les yeux à moitié clos, il regardait la silhouette mince, les cheveux blonds et les doigts agiles de Jeanne Favier. La pavane terminée, la jeune fille se tourna vers son hôte.

— Il a un bien joli son, le clavecin de la suffragette.

Clavecin et suffragette, comme ces deux mots allaient mal ensemble !

— Jouez encore, demanda Patrick Morton.

— Je ne sais rien.

— En cherchant bien !

De nouveau les doigts effleurèrent les vieilles touches d'ivoire, et Jeanne, se souvenant d'un cantique, le fredonna.

Lorsqu'elle eut fini sa chanson pieuse, une main très douce se posa sur son épaule et, saisie, elle se retourna.

Devant elle, une dame en robe de soie noire garnie de fine dentelle lui souriait.

— Jeanne Favier, dit-elle, soyez chez moi la bienvenue. J'aimais beaucoup votre mère, et vous lui ressemblez tellement que je crois la revoir... Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon enfant?

Très émue, la jeune fille s'avança, et sur son front Mme Morton mit un baiser que Jeanne trouva très doux; depuis son départ de France, personne ne l'avait embrassée.

Dans un fauteuil à haut dossier, Mme Morton s'assit; elle indiqua à Jeanne une chaise tout près d'elle et lui demanda si elle aimait le pays de sa mère.

La question était embarrassante pour la petite Française, et puis Jeanne était très intimidée. Toute rose, vraiment troublée, elle regarda Patrick Morton.

— L'arrivée de Mlle Favier, fit-il, est bien récente; on ne peut pas connaître un pays en quelques mois.

— Et puis je ne sors guère, osa dire Jeanne, Hyde-Park est le seul coin que je visite fréquemment.

— Il faudra en connaître d'autres, reprit Mme Morton; et, avec un peu d'orgueil, elle

ajouta : Londres vaut la peine qu'on lui consacre plusieurs journées.

— J'en suis certaine, fit Jeanne, mais voyez-vous, madame, c'est si triste d'admirer seule qu'on finit par ne plus aimer à découvrir de belles choses.

— Vous n'avez donc pas d'amis en Angleterre ? demanda Mme Morton.

Avec un sourire timide, la jeune fille répondit :

— Je n'en avais pas...

Patrick Morton lui sut gré de cette réponse et, très joyeux, reprit :

— Il faudra que je m'entende avec votre oncle et, un de ces jours, nous irons nous promener ensemble. Vous verrez que Londres est très amusant à regarder à deux.

Jeanne réfléchit quelques secondes. En Angleterre, jeunes gens et jeunes filles sortent ensemble, c'est admis ; et puis Patrick Morton avait des cheveux blancs.

— Je vous remercie de cette aimable intention, répondit-elle, mais vous devez être très occupé ; je ne voudrais pas prendre votre temps.

Mme Morton observait attentivement les deux jeunes gens ; avec un sourire indulgent, elle dit à Jeanne :

— Patrick ne travaille que lorsque cela lui plaît. Vous pouvez donc sans remords, mon

enfant, accepter son offre. Puis brusquement, suivant ses pensées intimes, elle demanda à Jeanne : Vous avez naturellement été élevée dans la religion de votre mère ?

— Oui, madame ; maman, pour épouser mon père, s'était convertie : je suis catholique, comme mes parents.

Cette réponse n'était pas celle que Mme Morton souhaitait. Une ombre passa sur son visage si calme, elle se leva et se dirigea vers le jardin.

— J'ai fait servir le thé sous les tilleuls, fit-elle ; cette journée est si belle qu'il faut en profiter.

Jeanne eut tout à coup conscience qu'elle était là depuis longtemps ; pour une première visite ce n'était pas correct. Elle essaya de le dire :

— Il faut que je vous quitte, madame ; je crains d'être indiscrète et...

— Mon enfant, répondit Mme Morton, vous ne connaissez pas l'hospitalité anglaise ; en vous en allant quand on sert le thé, vous faites une impolitesse à vos hôtes.

Et comme ces mots faisaient rougir Jeanne, elle ajouta avec un doux sourire :

— Je vous dis cela afin que, lorsque vous viendrez nous voir, vous nous restiez le plus longtemps possible.

Dans un coin du jardin vert et fleuri, sous

de magnifiques tilleuls, le thé était servi : beurrées fines, toasts rôtis, fraises et crème appétissantes. Mme Morton s'apprêtait à en faire les honneurs, mais son regard s'arrêta sur Jeanne avec complaisance.

— Mon enfant, voulez-vous servir le thé ? lui demanda-t-elle.

Et avec sa grâce habituelle, Jeanne remplit cette mission que Mme Morton lui confiait.

Assise dans un fauteuil d'osier, très droite, la vieille dame, sous ce dôme vert, était aussi imposante que dans la bibliothèque, et on devinait qu'elle observait attentivement la petite Française. Jeanne s'en rendait compte, et sa main tremblait lorsqu'elle tendit à Mme Morton la tasse qui contenait le breuvage doré.

Dans ce jardin qui embaumait, sous ce ciel étonnamment bleu pour l'Angleterre, il faisait bon, et les trois êtres qui étaient réunis là goûtaient différemment le charme de cette heure. Mme Morton, tout en regardant Jeanne, pensait à Mary Markle, qu'elle avait tant aimée, à cette Mary qui était partie rieuse, insouciante, pour apprendre le français, une langue qu'elle trouvait jolie ! Un amour malheureux, jugeait-elle, avait gâché sa vie, amour qui lui avait fait renier pays, religion ; elle était devenue Française et catholique ! Une Anglaise admet difficilement ces choses-là, et Mme Morton, rigide protestante, n'avait

pardonné à Mary Markle que le jour où elle avait appris sa mort. Cette mort lui avait causé un réel chagrin ; pendant des années, Mary Markle, que son frère et sa sœur n'aimaient guère, avait été une compagne qui égayait sa vie austère. Veuve de bonne heure, jouissant d'une belle aisance, pour se consacrer à son fils Mme Morton s'était retirée du monde, ne conservant que quelques amis intimes ; Mary Markle était de ceux-là. Sa nature tendre, primesautière, l'avait fait adorer par cette protestante d'une intransigeance irréductible et qui condamnait en général les manifestations extérieures d'amitié. Mais à cette Mary elle avait tout permis, et elle se sentait prête à aimer aussi profondément cette petite Jeanne qui lui rappelait un passé si cher. Elle trouvait un plaisir infini à regarder les cheveux si blonds sous le clair soleil et les yeux qui étaient aussi bleus que le ciel.

Tout en buvant sa tasse de thé, Patrick Morton pensait que le jardin ne lui avait jamais paru aussi joli. Il avait l'air de fixer une corbeille d'œillets, mais son regard s'arrêtait sur la jeune fille, qui goûtait, et le poète admirait le sourire timide, les gestes charmants. Il songeait que l'été avait atteint son apogée de gloire et que, avant l'an prochain, on n'aurait plus une aussi radieuse journée. Demain, les fleurs seraient moins belles, les œillets n'ex-

haleraient plus aussi intensément cette odeur qui parfumait la brise ; demain, le ciel aurait des nuages, et peut-être qu'un voile gris, si fréquent en Angleterre, attristerait tout.

Patrick Morton se taisait : le poète écoutait son âme, tout ce qui l'entourait l'impressionnait. Une chanson lente commençait à chanter en lui, une chanson que ce soir, lorsqu'il serait seul, il écrirait sur une grande page blanche. Il écrirait sans chercher ses mots, sans réfléchir, en pensant à l'enfant blonde qui avait rendu plus belle cette journée d'été.

Il ne verrait pas la robe noire, ni le chapeau de crêpe, il ne verrait que deux yeux clairs d'abord tristes et que de douces paroles avaient égayés. Il n'oublierait pas le premier sourire, timide, presque effrayé, il n'oublierait pas le geste charmant, respectueux d'un passé, avec lequel elle avait ouvert le vieux clavecin... Il reverrait souvent les petites mains agiles qui effleuraient les touches jaunies par le temps, il entendrait longtemps la mélodie ancienne qui, dans cette bibliothèque, avait évoqué tout un siècle défunt... Toujours il se rappellerait le rayon de soleil qui entrait par la porte-fenêtre, dansait sur le tapis de haute laine et dorait les cheveux de celle qui jouait. Il se rappellerait aussi le parfum qui venait du jardin, parfum fait de toutes les senteurs des fleurs et des fruits, parfum de l'œillet, de la verveine et

des fraises, parfum qui charmait, qui grisait! Patrick Morton savait que le poète n'oublierait jamais cette journée d'été.

Jeanne respectait le silence de ses hôtes; dans ce jardin fleuri, elle était heureuse, car elle comprenait que deux personnes étaient prêtes à l'aimer. Depuis longtemps, depuis qu'elle avait quitté la France, elle n'avait ressenti impression si douce. Il lui semblait qu'elle n'était plus seule, que cette dame d'aspect pourtant sévère saurait la protéger; et à Mme Morton elle souriait, donnant son cœur dans ce sourire.

Et la journée s'acheva; le goûter terminé, Jeanne osa dire qu'elle devait songer au retour : par les tramways, il lui fallait plus d'une heure pour retourner à Londres.

Après avoir consulté sa mère du regard, Patrick Morton offrit à la jeune fille de la reconduire en auto. Elle accepta très simplement, sans cacher le plaisir qu'elle se promettait de ce retour.

Un ordre donné et d'une remise cachée par des arbres un auto sortit. Avec une hâte presque fébrile, Patrick installa la jeune fille, puis il saisit le volant et démarra en vitesse.

Sur le perron, enguirlandé de verdure, Mme Morton regarda la voiture s'en aller, ses yeux bruns fixèrent le nuage de poussière que l'auto soulevait. Un long moment elle resta

immobile sur la marche de pierre, puis lentement elle rentra dans la maison. Relevant d'une main sa robe de soie noire, elle monta l'escalier et pénétra dans sa chambre. Une chambre austère, aux meubles et tentures de reps grenat. A droite du lit de cuivre, énorme, imposante, tenant un panneau, une grande croix de bois et tout près, posée sur une table, une grosse bible. Ce fut vers ce livre saint que Mme Morton se dirigea. Elle avança un fauteuil près de la petite table, lentement elle ouvrit le gros in-folio et levant les yeux vers la croix de bois, avant de lire, prononça ces mots :

« Seigneur, que votre volonté soit faite ! »

Puis elle s'absorba dans sa lecture.

. . . . . .

Gai, rieur, Patrick emmenait Jeanne; pour retourner à Londres il prenait le chemin des écoliers. En auto il n'y a pas de distance, et tout à coup ils se trouvèrent au bord de la Tamise. A Londres, ce fleuve avec ses ponts et ses bateaux avait donné à Jeanne une impression de force colossale : l'agglomération des navires, les hauts fourneaux, les entrepôts de marchandises derrière lesquels s'étendent les docks, tout ce spectacle de la vie commerciale l'avait intéressée parce qu'il montrait le caractère d'une race qui devait sa puissance à son industrie. Mais ce fleuve si gris à Londres,

si « commerçant », coulait calme et clair entre deux rives bordées par de grands arbres; perdus au milieu de la verdure, de nombreux châteaux s'élevaient.

La route que l'auto suivait longeait l'eau. Patrick Morton la trouvait jolie et il avait ralenti la marche de sa voiture pour permettre à sa compagne de l'admirer, et Jeanne admirait. Ses yeux ne se lassaient pas de regarder l'eau que le ciel faisait bleue, ses yeux apercevaient les moindres détails de ces châteaux qui émergeaient de la verdure. Elle en aimait le style presque uniforme, style qui vient d'Élizabeth; elle aimait aussi le lierre sombre qui couvrait les murs de ces demeures, vieux lierre comptant bien des années et que des glycines et des roses essayaient de rajeunir. Les fenêtres à meneaux l'amusaient, elle y cherchait la châtelaine en costume du temps.

Longeant ses bords, passant très vite, quelques canots remontaient le fleuve; des jeunes gens en costume de sport ramaient d'une manière élégante et rapide, et ces bateaux de forme élancée et de nuance claire complétaient ce paysage d'été.

Jeanne se tourna vers son compagnon, ce nouvel ami qui lui faisait faire une si belle promenade.

— Voyez-vous, lui dit-elle, je ne croyais pas que la Tamise pût être si jolie. A Londres,

elle me fait l'effet d'une immense gare et j'ai peine à m'imaginer que cette eau bleue est la même que celle que je vois tous les jours.

La voiture allait si doucement qu'on percevait à peine le bruit du moteur; autour d'eux tout était calme et silencieux. Le soir venait, du ciel clair une grande paix descendait. Patrick Morton, l'auteur à la mode, Patrick Morton, le poète adulé, trouvait la promenade charmante et n'était pas pressé de la terminer. Pour ne pas intimider sa compagne, d'un air qu'il voulait indifférent, il lui demanda :

— Finirez-vous par aimer l'Angleterre, mademoiselle Jeanne?

Elle, pour ne pas blesser ce nouvel ami qui devait être fier de son pays, répondit en pensant à l'avenir :

— Peut-être, mais vous savez que je n'y suis qu'en passant.

Cette réponse déplut à Patrick Morton, d'un mouvement brusque il changea de vitesse. Le poète venait de se rappeler qu'il était invité à dîner par lady Helvil qui possédait un des plus jolis hôtels de Park Lane.

Ce soir, il avait promis de dire quelques vers, donc les plus jolies femmes de Londres s'empresseraient autour de lui. Ce soir, il ne penserait plus à la petite fille blonde tout de noir vêtue « qui n'était à Londres qu'en passant ».

XIII

Octobre était venu; fidèles et régulières, les lettres de France parvenaient à Jeanne. Elle y répondait avec tout son cœur, s'efforçant d'envoyer à ce fiancé qui l'aimait passionnément le réconfort dont il avait besoin pour vivre ce temps d'épreuves.

Cette séparation imposée par la médiocrité de ses ressources humiliait l'officier, il ne se consolait pas de voir ajourner leur mariage, et si le général le lui avait permis il eût été assez fou pour tenter de vivre à deux avec sa pauvre solde. Quand il pensait à cela, devant lui se dressaient des silhouettes d'enfants et alors il jugeait qu'il n'avait pas le droit d'associer à sa misère de petits êtres innocents... Il devait attendre, mais ses lettres criaient son impatience, ses lettres n'étaient plus qu'un long chant d'amour triste et découragé. Bien vite Jeanne répondait. Tendrement elle gron-

dait ce fiancé impatient, lui rappelant qu'il faisait partie d'une légion d'honneur à laquelle on devait tout sacrifier, et cette enfant de dix-huit ans trouvait les mots qu'il fallait dire pour que le lieutenant ne murmurât plus contre ce gouvernement qui ne permettait pas aux officiers l'amour légitime.

Et puis, pour consoler son fiancé, Jeanne avait eu une idée ! Un jour où le lieutenant Marvy écrivait qu'il était seul à Paris, elle avait envoyé un mot à sa nourrice pour la prier d'aller voir ce solitaire qui s'ennuyait. Et la vieille bonne était partie aussitôt la lettre reçue. Elle avait mis son plus beau bonnet de Bretonne et s'en était allée sonner à la porte de l'officier.

La nourrice de Jeanne ! Elle fut reçue comme une duchesse ! Le lieutenant l'installa dans un fauteuil et, assis en face d'elle, il commença à lui parler de sa fiancée. Pour la vieille domestique c'était un thème inépuisable ; elle narra, dans les plus petits détails, toute l'enfance de Jeanne : ses colères, ses gros chagrins, les mots les plus insignifiants, les histoires les plus futiles. Elle parla longtemps, n'oublia rien ; et les yeux bruns du lieutenant la regardaient, la remerciaient et semblaient lui dire : « Continuez, c'est du bonheur que vous m'apportez. »

A cette première visite en succéda d'autres,

le beau bonnet breton revint souvent dans le rez-de-chaussée sombre, et le lieutenant Marvy reçut toujours avec joie celle qui venait lui parler de l'absente. Parfois, tous les deux, sur le grand calendrier, effaçaient le jour qui finissait; mais les barres n'augmentaient guère et il fallait encore en faire beaucoup avant que Jeanne revînt.

La petite Française avait vu fuir l'été avec joie, elle n'avait pas de calendrier, n'effaçait pas chaque jour, mais elle était heureuse de voir l'année s'écouler. Noël approchait, elle aurait cette nuit-là dix-neuf ans; dans deux ans elle serait libre!

Depuis qu'elle connaissait les Morton, elle s'ennuyait moins; invité par de nombreux amis, Patrick était parti le lendemain de la première visite de Jeanne; mais la jeune fille était retournée souvent à la maison fleurie. Mme Morton, protestante austère, très « vieille Angleterre », s'était mise à aimer cette petite bonne femme, intelligemment moderne, qui se vantait, avec un peu de fierté, de pouvoir gagner sa vie avec son pinceau. Et dans le jardin plein de fleurs, sous les tilleuls, ensemble elles avaient passé de douces heures d'intimité; pourtant Jeanne n'avait jamais confié à Mme Morton son cher secret. Elle devinait que la vieille dame aimait passionnément son pays et que tout avenir, loin du sol anglais,

ne lui paraîtrait pas beau. Alors il fallait mieux se taire.

Depuis que sa nièce avait été si bien accueillie par les Morton, M. Markle se souvenait de son existence ; parfois, lorsque ses affaires lui en laissaient le temps, il « perdait » dix minutes à causer avec Jeanne ; conversation banale, M. Markle parlait, la jeune fille devait écouter et répondre seulement quand il l'interrogeait.

— Vous travaillez toujours l'anglais ? lui demandait-il souvent, et il insistait sur ce point, conseillait des lectures ; puis un jour il s'occupa de la toilette de la jeune fille :

— Vous n'avez que des robes noires, c'est triste par ce beau temps. Allez chez Selfridge, achetez ce que vous voudrez et envoyez la note ici.

Jeanne avait remercié et accepté : le petit chapeau de crêpe était bien fripé.

Un soir, après le dîner, avant de partir à son cercle, M. Markle, tout en regardant la jeune fille, lui annonça que Patrick revenait la semaine prochaine. Jeanne le savait, ayant passé la journée avec Mme Morton. Alors, tout en s'en allant, avec indifférence, son oncle ajouta :

— Écrivez donc à Patrick qu'il vienne déjeuner mardi prochain, votre tante n'a plus le temps de rien faire.

Jeanne avait écrit au nom de M. Markle, mais c'était à elle que le poète avait répondu. Il acceptait l'aimable invitation, disait sa joie de rentrer chez lui après deux mois d'absence et de retrouver à Londres ses amis. Il ajoutait aussi qu'il savait qu'une jeune et gentille Française avait tenu fidèle compagnie à sa « Mater » tout l'été et de cela il lui était très reconnaissant.

. . . . . .

Et le mardi vint. Le matin, M. Markle prévint Jeanne que sa tante ne rentrerait pas pour déjeuner, lui-même reviendrait tard ; il priait donc sa nièce de tenir compagnie à Patrick jusqu'à son arrivée.

A une heure, seule dans le salon, Jeanne attendait l'hôte de ses parents.

Pour s'occuper elle essaya de transformer la pièce sombre et sévère. Elle éloigna les fauteuils du mur, releva les rideaux de manière à ce que le jour pénétrât dans la pièce, mit quelques livres sur la table et descendit de sa chambre un merveilleux bouquet d'œillets roses, acheté la veille dans la rue pour quelques pence. Ainsi le salon avait un air de fête qui ne lui était guère habituel.

Grave, différent de ce qu'il était avant son départ, Patrick arriva ; avec une réserve étrange il salua Jeanne, puis s'étonna de la

trouver seule. Intimidée par cet accueil, la jeune fille expliqua que son oncle ne tarderait pas, un rendez-vous d'affaires était la cause de son absence. Patrick s'assit et regarda autour de lui.

— Il y a quelque chose de changé dans ce salon, fit-il.

Jeanne montra les œillets :

— Quelques fleurs, un peu de lumière ; les présents de Dieu qu'on oubliait ici d'utiliser.

Patrick se dirigea vers le bouquet pour l'admirer. Patrick Morton, l'auteur qui avait eu des succès de toutes sortes, était troublé, presque intimidé par deux yeux clairs. Il les avait fuis, ces yeux bleus ; pendant deux mois il s'en était allé de château en château, assistant à des fêtes brillantes, flirtant avec les plus jolies femmes d'Angleterre, cherchant à oublier la petite Française ; puis, las de tous ces plaisirs, il était revenu pour retrouver les douces prunelles. Et voilà que devant elle il se sentait si ému que, pour dissimuler cette émotion ridicule, il était obligé d'affecter une attitude raide et gourmée qui étonnait sa jeune amie. Il le comprenait bien et pour achever de se remettre continuait à admirer les œillets.

Claire, gaie, presque moqueuse, la voix de Jeanne s'éleva :

— Parlez-vous à mes fleurs, leur faites-vous un sonnet ?

Patrick ne put répondre, M. Markle entrait.

En voyant les jeunes gens seuls, il eut un sourire satisfait et accueillit très aimablement son ami.

Le déjeuner fut gai, l'auteur avait retrouvé toute sa belle humeur ; il conta avec verve l'emploi de son temps. Une semaine à Little Marble, une autre à Strawberry Hill et la fin des vacances à Peters Villa. Beau temps, fêtes nombreuses, hôtes charmants ; l'été pour lui avait passé très vite. Il revenait avec des souvenirs délicieux, mais il était heureux de retrouver son home et ses amis. Pendant quelque temps il voulait vivre en sauvage et refuserait toute invitation.

M. Markle se moqua, Patrick Morton aimait les fêtes, les plaisirs et les adulations !

Sur cette raillerie, le déjeuner prit fin. Dans le salon M. Markle demanda à Jeanne ce qu'elle comptait faire l'après-midi et, comme la jeune fille ne le savait guère, il lui donna un conseil. Il faisait beau, le brouillard, qui depuis plusieurs jours avait envahi Londres, s'était enfin dissipé ; Jeanne devait profiter de cette belle journée pour aller visiter les jardins de Kew, les plus beaux jardins du monde !

En entendant cela, Patrick proposa d'y conduire la jeune fille en auto. Il n'avait rien à

faire, sa mère était absente jusqu'au lendemain, il serait content de passer cette journée à la campagne.

— Vous en arrivez, mon cher Patrick, s'écria M. Markle.

— Oui, mais... mais les jardins de Kew sont si beaux, et je ne les ai pas vus cette année.

— Vous avez raison. Jeanne, allez vite vous habiller.

Un quart d'heure après, sur le seuil de la porte, M. Markle regardait Patrick installer la jeune fille dans la voiture et il remarquait les gestes empressés du poète et son air heureux. Quand l'auto fut parti, il rentra chez lui, se frotta les mains, murmura « All right », alluma un cigare puis s'en alla à ses affaires en pensant que l'union de sa nièce avec Morton serait pour la famille chose glorieuse.

A travers les rues encombrées l'auto filait aussi vite que possible : Patrick avait donné l'ordre à son mécanicien de marcher rapidement, ayant hâte d'arriver à Kew.

Pendant le trajet, les jeunes gens ne causèrent pas. Jeanne était un peu surprise de se trouver dans la voiture d'un monsieur qui, lorsqu'il l'avait revue le matin, ne lui avait pas parlé de cette amitié sollicitée deux mois auparavant. Et si elle avait osé, elle eût refusé de faire cette promenade.

On peut se promener avec un ami, c'est charmant, c'est délicieux de n'être plus seule ; mais lorsqu'on a à côté de soi un homme qui ne sourit pas, qui ne parle pas et qui est raide comme un Anglais qu'il est, c'est fort ennuyeux ! A Kew on s'expliquerait et Jeanne demanderait la raison de cette attitude.

La voiture s'arrêta devant une grille ; avec le même empressement, les deux jeunes gens quittèrent l'auto.

— Enfin ! fit Jeanne avec un soupir.

— Cette promenade vous a semblé longue ? demanda Patrick inquiet.

La jeune fille regarda son compagnon et, railleuse, répondit :

— Oui, et tout à l'heure je vous dirai pourquoi.

— Tout à l'heure ? j'aimerais mieux le savoir tout de suite. Le ciel est bleu, petite amie, ne m'y faites pas voir un nuage.

Ils marchaient au milieu d'une allée bordée par de grands chênes ; devant elle Jeanne apercevait des fleurs en profusion qui se reflétaient dans une pièce d'eau ; cet horizon semblait joli.

— Vous avez raison, dit-elle, expliquons-nous.

— Je vous en prie.

— Savez-vous ce que je vous reproche ?

— Je ne m'en doute guère.

— Eh bien, votre attitude de ce matin.

Patrick Morton rougit fortement, son teint très clair, vrai teint d'Anglais, laissait facilement deviner ses impressions intimes.

— Mon attitude... balbutia-t-il.

— Oui, j'ai vu entrer ce matin, dans un salon qu'on avait tâché d'égayer pour lui plaire, un monsieur raide et compassé, un monsieur qui avait l'air d'un clergyman et qui semblait ne pas connaître l'amie qui l'attendait. Or, deux mois auparavant, dans ce même salon, ce même monsieur avait demandé à la même jeune fille son amitié et elle avait presque promis de la lui donner.

— Et maintenant? murmura Patrick.

— Maintenant, fit Jeanne en riant, c'est différent. J'avais promis cette amitié à un monsieur qui me paraissait intelligent et bon, qui n'avait rien de la raideur britannique et qui avait rapporté de son long séjour en France un je ne sais quoi qui le faisait très différent de ses compatriotes. Légèrement émue, elle ajouta : Ce monsieur-là avait connu maman, l'avait aimée, c'était un ami que je retrouvais... j'ai peur de l'avoir perdu.

— Mais non, mademoiselle Jeanne, ce matin j'étais grognon, désagréable; une rime introuvable, il n'en faut pas plus à un poète. Pardonnez-moi, voulez-vous?

— Je pardonne, fit la jeune fille en souriant,

à la condition que pendant cette promenade vous parlerez beaucoup et que vous ne vous absorberez plus dans la contemplation des fleurs, comme vous l'avez fait ce matin. Savez-vous que vous êtes resté dix minutes devant mon bouquet d'œillets, le regardant avec des yeux qui semblaient ne rien voir. A quoi, à qui pouviez-vous bien penser ?

— J'ai été très impoli, confessa Patrick.

— Très, ce n'est pas le mot, un peu, c'est suffisant. Mais puisque le remords vous effleure, la faute est oubliée.

En parlant ainsi ils avaient quitté l'allée ombragée ; ils se trouvaient devant des parterres de fleurs encadrés par des guirlandes de lierre, guirlandes qui entouraient des vases de pierre dans lesquels de magnifiques géraniums roses fleurissaient.

— Arrêtons-nous, fit Jeanne, il faut admirer.

Une plate-bande de rosiers nains était tout près d'eux, chaque petit rosier avait une ou deux fleurs, et ces roses, qui seraient sans doute les dernières de la saison, semblaient plus belles et plus parfumées que celles de juin. Elles étaient toutes de la même nuance, leurs pétales d'un rose vif s'ourlaient délicatement vers le bord et laissaient voir le cœur même de la fleur.

Apercevant une petite étiquette, curieuse de

savoir le nom qu'on avait attribué à cette jolie espèce, Jeanne se pencha et, surprise, lut « Caroline Testout ».

— Ce sont des roses de France ! s'écria-t-elle joyeuse.

— Oui, ce sont des roses de France, répondit Patrick Morton, et nous les aimons tellement que nous en mettons dans tous nos jardins. L'entente cordiale, que nous devons à notre cher Edouard VII, a fait en Angleterre un miracle. Autrefois la majorité des Anglais n'aimaient pas la France ni les Français, et lorsqu'on était bon patriote, il fallait être « francophobe ». A présent, c'est différent, dit-il avec un sourire très doux, nous sommes devenus francophiles et nous aimons tout ce qui nous vient de France.

— Merci, répondit la jeune fille, et taquine elle ajouta : Je retrouve mon ami.

Ils firent le tour de la pièce d'eau, puis ils pénétrèrent dans une petite serre que Patrick présenta :

— Voici la maison des nénuphars, ils fleurissent là nombreux et de couleurs si variées que lorsqu'on regarde de loin le bassin où ils vivent, on y voit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Sur l'eau, émergeant de grandes feuilles vertes, des fleurs surgissaient : jaunes, mauves, roses, blanches, elles étalaient orgueilleu-

sement leurs pétales aux nuances vives et semblaient les reines de cette petite maison. Entourant le bassin, des bambous au feuillage délicat, des fruits et des plantes grimpantes des tropiques garnissaient l'intérieur et, cachant les vitres, faisaient de cette serre un véritable nid de verdure.

Jeanne avoua qu'elle n'avait jamais vu collection aussi variée et elle admira l'habileté des jardiniers qui perfectionnaient à ce point ces fleurs dites sauvages.

Dehors ils prirent une allée bordée de frênes et de tilleuls qui les conduisit à un lac entouré d'aunes et de saules ; sous un chêne monumental il y avait un banc. Jeanne, un peu lasse, s'y assit et à ses pieds, lui faisant face, sur le gazon, Patrick s'installa. Devant eux s'étendait une immense pelouse avec des groupes d'arbres différents, sapins argentés que le soleil faisait briller, cèdres superbes dont les branches tombaient jusqu'à terre si touffues et si sombres que l'herbe en paraissait plus claire. A côté de ces arbres sévères fleurissaient plusieurs clématites, leurs innombrables fleurs s'enroulaient autour de cerceaux de bois et derrière ces clématites des houx au feuillage luisant bordaient l'horizon. Aucun promeneur ne paraissait, tout était calme, seuls quelques petits moineaux se baignaient au bord de l'eau.

Silencieuse, Jeanne regardait ce beau jardin et tout bas elle se répétait les paroles de son oncle : « Les jardins de Kew sont les plus beaux du monde ». Et cette fois elle était bien obligée de s'avouer que son oncle avait raison.

Ici, tout était réuni : fleurs des pays chauds, arbres des contrées les plus différentes, et ces jardins, qui couvraient une superficie de cent hectares, étaient admirablement entretenus.

Profondément humiliée, Jeanne se rappelait que l'an dernier, à pareille époque, avec une amie, elle était allée faire une pochade à Versailles et toutes deux avaient remarqué comme l'admirable parc était mal soigné. Sur des gazons pelés, roussis par le précédent été, des papiers traînaient, dans les allées les mauvaises herbes poussaient et en plein milieu des plates-bandes s'étalaient des fleurs fanées.

Ici, les pelouses étaient superbes, les allées soigneusement ratissées, les plates-bandes ne montraient que des fleurs fraîchement écloses ; des mains soigneuses passaient partout.

— A quoi songez-vous, mademoiselle Jeanne? vous avez un air grave qui me surprend, demanda tout à coup Patrick.

Jeanne rougit, elle ne voulait pas avouer à un Anglais ses propres pensées.

— J'étais à Versailles, fit-elle ; le voyage est un peu long, mais m'en voilà revenue.

— Qu'en rapportez-vous ?

— Un souvenir triste, et c'est tout.

Patrick regarda attentivement la jeune fille, puis d'une voix qu'il s'efforçait de faire très douce il lui demanda :

— Vous n'êtes pas gaie tous les jours ?

Elle voulut sourire, mais ses lèvres tremblèrent un peu et elle avoua :

— Non, pas tous les jours.

— Vous avez eu beaucoup de chagrins ?

La question était presque indiscrète ; Patrick trouva naturel de la faire. Dans ce jardin, on oubliait les conventions mondaines.

Très simplement Jeanne répondit ;

— Beaucoup, non. Un seul, affreux, irréparable.

Et comme les yeux de M. Morton questionnaient pleins de sympathie, Jeanne ajouta :

— La mort de mon père.

— Pauvre petite amie ! Et vous étiez seule pour supporter ce chagrin, car je suppose que votre tante n'a pas essayé de vous consoler. Il ne faut pas lui en garder rancune, elle est incapable de comprendre certaines douleurs ! Et voulant distraire Jeanne il s'écria en riant : Depuis plusieurs années elle a donné tout son cœur aux suffragettes qui ne le lui rendront jamais.

— Je la crois très convaincue, c'est presque respectable.

— Certes, et je devine qu'elle va devenir militante. Que dira l'honorable M. Markle?

— Il se fâchera, répondit Jeanne, et ce doit être terrible !

— Vous en avez peur?

— Un peu.

Patrick regarda Jeanne si mince dans sa robe noire, il regarda le joli visage, les petites mains croisées; la jeune fille paraissait frêle et peu faite pour la lutte. L'autoritaire M. Markle l'effrayait, cela était compréhensible. Patrick parla d'avenir :

— Vous n'êtes chez M. Markle qu'en... passant.

— Un passage... qui sera long.

— Pourquoi?... Et détournant les yeux, il ajouta : Vous pouvez vous marier.

En pensant à son fiancé, Jeanne répondit vivement :

— Non, non, pas maintenant, je suis trop jeune.

Alors Patrick se tourna vers elle et expliqua des choses qu'il voulait expliquer depuis le matin.

— En Angleterre, dit-il, nous ne comprenons pas le mariage comme vous le comprenez en France. Les Anglais, croyez-moi, petite mademoiselle, sont infiniment plus simples et plus constants que vos compatriotes. A la femme qu'ils choisissent ils demandent sur-

tout d'être leur ami, leur compagnon, et parfois ils ont pour elle un mot de tendresse qui va vous faire rire. Ils l'appellent « old man », vieux camarade ; mais ils adorent ce camarade et ne savent pas s'en passer. Je sais que les Français nous reprochent d'être égoïstes ; c'est un cliché tout fait qu'il nous est bien permis de ne pas accepter. Égoïstes ! Mais les Anglais savent attendre des mois, des années, s'il le faut, et ils ne s'occupent jamais de la fortune de celles qu'ils épousent. Je crois qu'en France cela ne se passe pas ainsi. Égoïstes ! Mais nous sommes heureux lorsque nos femmes s'amusent, nous leur permettons d'aller où bon leur semble, de voyager sans nous. Égoïstes ! mais nous aimons à nous dévouer et nous savons protéger. Croyez-moi, mademoiselle Jeanne, les Anglais ne sont pas plus perfides que les autres hommes ; ils ont, bien entendu, leurs défauts, mais ils ont aussi des qualités et ils sont très capables de rendre une femme heureuse. En Angleterre, les jeunes filles se marient très tôt ou très tard... Mais je crois que dans votre situation le mariage serait une issue heureuse.

Avec un sourire charmant et des yeux pleins de bonheur, Jeanne répondit :

— Vous avez raison... Mais pour se marier il faut être deux... Et puis je crois que mon oncle désire me garder jusqu'à ma majorité.

— Votre oncle... Votre oncle, on saurait le faire céder.

— Eh bien! puisque vous êtes si puissant, reprit Jeanne en se levant, j'aurai peut-être un jour recours à vous. Vous vous souviendrez que vous m'avez offert votre appui.

— Soyez tranquille... Et puis je n'attendrai peut-être pas que vous m'en priiez.

Cette réponse étonna Jeanne, elle ne la comprit guère, mais n'en demanda pas l'explication. Elle avait encore bien des choses à voir dans ces beaux jardins, et puis elle pensait à un autre, à un autre qui lui avait écrit le matin et qui commençait sa lettre ainsi : « Ma toute petite si tendrement aimée ». Cette lettre était contre son cœur et les mots charmants semblaient y être inscrits en lettres ineffaçables. « Ma toute petite si tendrement aimée. » Cette phrase, la brise la murmurait, la source qui coulait régulièrement semblait la dire, chaque goutte d'eau était un mot d'amour. Patrick Morton en parlant mariage, avenir, avait éveillé toutes les chansons de ces jardins.

En quittant les bords du lac ils avaient pris une allée que les chênes et les frênes faisaient sombre ; quelques feuilles mortes tombaient lentement, annonçant la fin de l'été ; l'heure était pleine de mélancolie. Jeanne ne voyait pas l'allée sombre ni les feuilles mortes, Jeanne

entendait les chansons. Tout près d'elle, dans un buisson, des moineaux pépiaient ; égarées, affolées d'être loin des fleurs et de la ruche, des abeilles passaient ; le long des troncs d'arbres les insectes travaillaient et là-haut les feuilles agitées par le vent jasaient entre elles et semblaient dire : « Ma toute petite si tendrement aimée ».

Silencieux ils allaient. Patrick observait la jeune fille et était heureux de voir que les lèvres roses souriaient. Maintenant il était décidé : demain il parlerait à M. Markle et lui demanderait de consentir à son mariage avec sa nièce.

Comment ce célibataire de trente-cinq ans qui s'était juré de ne jamais prendre femme en était-il arrivé là? Il ne savait lui-même, mais sa décision lui causait une grande joie. Tranquille, il marchait à côté de Jeanne dont il respectait la rêverie.

L'allée qu'ils suivaient les ramena à la grille où l'auto les attendait ; avant de quitter le parc, au bord d'une pelouse, Jeanne s'arrêta et, regardant une dernière fois les arbres dont les feuilles commençaient à jaunir, elle dit à son compagnon :

— Je vous remercie de m'avoir fait connaître ces jardins de Kew, ils sont si beaux que je ne les oublierai jamais.

Ému, mais ne voulant pas le laisser paraître,

Patrick répondit en s'inclinant correctement :

— Moi non plus, mademoiselle Jeanne, je ne les oublierai jamais.

Ils remontèrent dans l'auto et M. Morton ordonna au chauffeur de rentrer par le plus long chemin.

Après les jardins de Kew, où tout était calme et beauté, Londres avec ses rues tortueuses et encombrées, ses murailles bariolées d'affiches, Londres avec son ciel bas et ses petites maisons grises semblait terne et triste ; Patrick en voyait toutes les tares. Cette ville n'était vraiment qu'une ville marchande, rien ne l'idéalisait !

Lentement l'auto pénétra dans Hyde-Park, le soleil commençait à rougir le ciel ; dans ce parc il faisait bon. M. Morton proposa à Jeanne de rentrer à pied, la jeune fille accepta.

Ils suivirent une allée qui devait les mener à Marble-Arch ; en face de la grande arche de marbre, ils aperçurent un rassemblement. Curieuse, Jeanne voulut y aller.

Sur une estrade, faite avec quelques planches de bois, un homme, vêtu de gris, ganté de jaune, discourait. Il parlait très fort, répétait tout le temps la même chose et avec de grands gestes termina son discours. Lorsqu'il fut descendu, des femmes installèrent derrière l'estrade deux piquets de bois auxquels elles attachèrent une bande de calicot

portant cette inscription écrite en gros caractères : « Injustice in our law courts ». Patrick traduisit : « L'injustice du Parlement ».

— Ce sont des suffragettes, dit-il en riant, l'une d'elles va parler.

— Quel bonheur ! s'écria Jeanne, j'ai tant envie de les entendre !

Elle tâcha de se frayer un passage à travers la foule pour mieux voir ces femmes qui excitaient sa curiosité, mais ce lui fut chose impossible. Elle resta donc au dernier rang avec Patrick. Lorsque la bande blanche fut bien assujettie, les deux suffragettes se retirèrent.

Alors sur l'estrade surgit une grande femme vêtue d'un costume tailleur vert et coiffée d'un canotier... Jeanne connaissait ce costume, ce canotier, et stupéfaite elle reconnut miss Markle. D'une voix forte la suffragette commença à parler. Elle scandait chaque phrase, contente d'être là et de pouvoir affirmer ses opinions. Le public était attentif, il s'amusait, et Jeanne comprit que la plupart de ces gens se moquaient de cette femme du monde qui, en pleine après-midi, au milieu d'une des promenades les plus fréquentées de Londres, venait expliquer « l'injustice du Parlement ».

Confuse, profondément humiliée, Jeanne ne voulut pas écouter la fin du discours.

— Allons-nous-en, dit-elle à Patrick Mor-

ton. Et montrant deux dames qui riaient, elle ajouta le cœur gros : Moi, cela ne m'amuse pas.

Ils étaient tout près de Margaret-Street. Jeanne prit congé de son compagnon en le remerciant de la bonne journée qu'il lui avait fait passer.

— Elle finit mal, répondit Patrick ; l'exhibition de votre tante vous a contrariée. Je le comprends... mais, vous savez, en Angleterre nous n'attachons pas d'importance à ces choses-là. Ici, tout le monde est libre.

— Peut-être, fit Jeanne tristement, mais moi je suis Française et je trouve cela ridicule... Me voilà profondément humiliée d'être la nièce de cette femme qui discourt en plein air... Déjà nous ne nous comprenions guère... Aujourd'hui, après l'avoir vue là-bas, je la sens encore plus loin de moi... C'est triste d'être toujours seule... Pour me consoler je n'ai que des souvenirs, et il y a des jours où ils me paraissent bien lointains...

Tout en serrant la main de la jeune fille, Patrick répondit :

— Pensez à l'avenir... vous verrez qu'il sera beau.

Jeanne sourit et ses yeux clairs s'illuminèrent.

— J'y pense tous les jours, fit-elle, et vous avez raison ; quand on espère le bonheur, on n'est jamais très malheureux.

Ils se séparèrent. Elle rentra, pressée d'écrire à Jean Marvy, son fiancé; lui s'en alla vers son club, satisfait d'avoir choisi. Sa nature, très chevaleresque, s'accordait avec son cœur; il aimait cette petite fille blonde que personne n'aimait.

XIV

Deux jours après la promenade aux jardins de Kew, le soir M. Markle rentra pour dîner plus tard que de coutume. Miss Markle ayant une réunion, seule Jeanne l'attendait. Ce soir-là, M. Markle fut particulièrement aimable ; il s'excusa de son retard et pendant tout le repas conversa avec sa nièce. A la fin du dîner, il la prévint qu'il avait à causer avec elle.

Causer avec elle ! Ces trois mots inquiétèrent Jeanne ; depuis son arrivée à Londres, jamais son oncle ne lui avait manifesté pareil désir.

Anxieuse, elle s'assit sur une chaise près de la cheminée du salon et attendit. M. Markle s'installa en face d'elle, dans un bon fauteuil, alluma un cigare, mit un verre de cognac à portée de sa main, puis, les yeux fixés sur le visage de sa nièce, il parla :

— Ma chère enfant, dit-il, voilà plus de six mois que vous vivez avec moi, et ces six mois vous ont transformée. Vous ne ressemblez plus à la petite jeune fille si ridiculement parisienne que ma sœur m'amena un certain soir.

C'était un compliment, mais il ne plut guère à Jeanne ; elle rougit, désagréablement surprise. M. Markle n'eut pas l'air de s'en apercevoir et continua :

— Maintenant vous êtes une des nôtres, et vous allez le devenir plus complètement.

Jeanne s'inquiéta, ne comprenant pas ; effrayés, ses yeux interrogèrent.

Tout en fumant tranquillement, M. Markle expliqua :

— L'Angleterre, vous avez dû vous en apercevoir, est le pays de la liberté ; ici, tout le monde est libre, et les femmes, les jeunes filles peuvent circuler à n'importe quelle heure, sûres d'être respectées. Cette liberté, qui est une des forces de notre pays...

Là M. Markle s'arrêta, but un peu de cognac et tira une bouffée de son cigare. Jeanne le regardait, se demandant ce que ce préambule signifiait.

— Je disais donc, reprit-il, que cette liberté dont nos jeunes filles jouissent favorisent les unions. Les jeunes gens peuvent se voir librement, s'apprécier, et, se connaissant bien, sûrs d'eux-mêmes, se marier... Cela se voit

tous les jours, c'est... ce qui vous arrivera, ma chère... c'est ce qui vous est arrivé.

A ce discours si embrouillé, Jeanne ne comprenait rien. Que lui était-il donc arrivé?

M. Markle semblait attendre une réponse, une confidence ; le mutisme de Jeanne l'étonna.

— Enfin, ma chère, reprit-il avec un peu d'impatience, je suis très content, vous pouviez plus mal choisir!

— Choisir! s'écria Jeanne stupéfaite, qu'ai-je donc choisi?

Alors, avec un sourire, M. Markle reprit :

— Je vois que vous ne voulez rien me dire, je vais donc tout vous raconter. Ce soir, un beau jeune homme est venu me voir et m'a appris que, vous aimant, il désirait vous épouser.

Rieuse, nullement, émue, Jeanne s'écria ;

— Un beau jeune homme! m'épouser! Mais, mon oncle, ce monsieur se trompe, je ne l'ai jamais vu. A Londres, je ne connais personne.

Les sourcils froncés, prêt à se fâcher, M. Markle reprit :

— Et Patrick Morton?

Avec un sourire cruel, Jeanne répondit :

— Patrick Morton n'est pas un jeune homme!

— Vraiment! c'est pourtant lui qui m'a demandé votre main, et je vous préviens, ajouta M. Markle d'un ton sec, que je la lui ai accordée.

Tremblante, Jeanne se leva, et, oubliant

qu'elle avait peur de cet homme qui la regardait méchamment, elle dit d'une voix claire :

— Je regrette pour vous et pour lui, mon oncle, que vous ne m'ayez pas consultée avant de répondre, car je vous aurais appris que je ne suis plus libre.

— Plus libre ! que voulez-vous dire, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Oh ! une histoire très simple. Je suis fiancée à un officier français de bel avenir.

— Un officier français, vraiment ! Et comment s'appelle-t-il ?

— Le lieutenant Jean Marvy, en garnison à Paris, 46e régiment d'infanterie ; il se prépare à passer ses examens de l'École de guerre.

— Ah ! il est encore à l'école ! railla M. Markle.

Jeanne se fâcha, elle redressa la tête et répondit fièrement :

— Une école d'où l'on sort prêt à vaincre. Rappelez-vous les dernières guerres, mon oncle : les officiers vainqueurs étaient tous nos élèves.

Vexé, M. Markle s'écria :

— Ne faisons pas de politique, ma chère, vous n'y connaissez rien. Expliquez-moi donc plutôt pourquoi ce bel officier, votre fiancé, vous a laissé partir. Il eût été plus chevaleresque de vous... réclamer à la mort de votre père, cela m'eût évité bien des frais.

Jeanne baissa la tête ; le long de sa robe ses mains tremblèrent, et elle expliqua :

— Mon fiancé n'a pas de fortune, moi je n'ai rien, et la solde d'un lieutenant est une toute petite solde... Nous nous marierons lorsqu'il sera capitaine.

— Pour vous marier, reprit M. Markle, il vous faudra l'autorisation de votre tuteur, et je vous avertis tout de suite que je la refuserai aussi longtemps que la loi me le permettra.

N'ayant plus le courage de discuter, Jeanne demanda :

— Pourquoi ?

— Parce que le métier d'officier en France est un métier où l'on meurt de faim... Cela vous importe peu, c'est votre affaire ; mais vous n'avez pas le droit de condamner vos futurs enfants à la misère, et mon devoir est de m'opposer autant que je le pourrai à cette folie. Réfléchissez, je vous en prie, ajouta-t-il plus doucement ; Patrick Morton vous apporte un nom connu, estimé de tous ; il vous garantit un avenir heureux parce qu'il est riche et que, sans argent, ma petite, il n'y a pas de bonheur. N'importe quelle jeune fille serait fière de devenir sa femme ; vous, vous n'êtes même pas surprise d'avoir été distinguée par lui. Voyez-vous, ma chère, vous n'êtes pas pratique, l'amour c'est un mot qui ne signifie pas grand'chose et derrière lequel on masque

toutes sortes de vilains sentiments. Je regrette de vous le dire, mais je n'estime guère ce lieutenant Marvy. Parler d'amour à une jeune fille quand on n'a pas de quoi la faire vivre, c'est laid ; lui arracher une promesse, c'est encore plus blâmable. Quand on est pauvre comme votre officier français, on n'a pas le droit d'aimer ni de se faire aimer.

Jeanne se redressa : cette attaque si directe était une insulte.

— Ce n'est pas sa faute, s'écria-t-elle, s'il n'a pas de fortune, et je l'aime justement parce qu'il a préféré à la vie large et agréable qu'il aurait pu avoir dans les affaires une vie de privations et de dévouement. Je sais ce qui m'attend, je sais qu'il me faudra travailler, lutter pendant des années, je sais que la misère guette les ménages d'officiers, je sais qu'il me faudra beaucoup de courage, mais je suis certaine d'en avoir et que Dieu m'aidera.

Ironique, M. Markle la complimenta :

— Parfait, dit-il, je vois que vous n'avez guère d'illusions ; mais permettez-moi d'admirer un pays qui offre à ses officiers une vie aussi charmante. Ma chère, lorsque vous réfléchissez à tout cela, vous devez être fière d'être Française.

Les yeux bleus brillèrent et la voix claire de Jeanne s'éleva :

— Oui, fit-elle, j'en suis fière, parce que

vous avez beau dire, notre pays est plus beau que le vôtre. Londres n'est qu'un immense marché qu'un ciel gris attriste infiniment. Paris est plus petit, mais notre ciel est clair et nos nuages sont jolis. Vous n'avez que des rues étroites et des maisons laides ; nous, que de larges artères bordées d'arbres. Vos églises sont fermées toute la semaine, on ne sait pas y prier ; les nôtres sont ouvertes tout le jour, et les fidèles s'y succèdent. Ici vous adorez l'or ; nous n'en sommes pas encore là. Chez vous l'art n'existe pas ; pour nous, il est un dieu. Ici tout vous parle d'affaires ; la Tamise, avec ses eaux sombres, ne sert qu'au trafic, elle a des ponts monumentaux et des docks immenses ; à Paris, tout le long de la Seine, se dressent des merveilles. Nous avons le Louvre, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle... Vous attaquez notre armée pour une question de solde ; comprenez donc, ce n'est qu'un acte de mauvais gouvernement dont la France n'est pas responsable. Oui, je suis fière d'être Française, si fière que jamais je ne pourrai épouser un Anglais : il me semble que ce serait trahir mon pays.

Avec violence M. Markle jeta son cigare dans le feu.

— Vous oubliez, pour parler ainsi, ma petite fille, que votre mère était Anglaise et qu'elle a épousé un Français.

— Pour la France, mon oncle, s'écria Jeanne avec audace, toutes les trahisons sont permises : c'est un si beau pays !

M. Markle n'en entendit pas plus. Sans dire bonsoir à sa nièce, sans même la regarder, il passa devant elle, ouvrit la porte du salon, la referma d'un coup de poing, puis, prenant son chapeau, il quitta la maison. Dehors, l'air vif le calma, et tout en allumant un nouveau cigare il réfléchit.

Cette petite était sotte, ridicule ! Sous prétexte d'engagement, elle refusait un parti comme Patrick Morton. C'était une enfant, elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait... mais il était là et il saurait bien empêcher son mariage avec ce gueux d'officier. Une union avec Patrick Morton, l'auteur applaudi, serait un honneur pour la famille, et cela se ferait.

Préoccupé, M. Markle arriva à son cercle, serra les mains de quelques amis, puis se dirigea vers la salle de lecture, une grande pièce aux murs blancs égayée par des rideaux rouges et des plantes vertes. A une table libre il s'installa, prit son stylographe, ouvrit un buvard et, devant une feuille de papier blanc, hésita longtemps ; puis enfin, se décidant, d'une grande écriture il couvrit deux pages. Sur une enveloppe, de cette même écriture volontaire, il écrivit l'adresse suivante : Lieu-

tenant Marvy, 46e régiment d'infanterie, Paris. Cela fait, le sourire aux lèvres, il demanda un whisky-soda et s'installa à une table de bridge.

. . . . . .

Son oncle parti, Jeanne remonta bien vite dans sa chambre, et là elle réfléchit. La demande de Patrick Morton la surprenait ; cet ami, qu'elle considérait comme un camarade aîné, pouvait donc l'aimer d'amour ! Ses dix-huit ans comprenaient mal qu'on pût aimer avec des cheveux blancs... Pauvre Patrick ! il aurait peut-être de la peine... Il lui en voudrait, et elle perdrait ainsi le seul ami qu'elle avait en Angleterre. Elle n'oserait plus retourner dans la maison fleurie ni revoir Mme Morton... Jeanne comprenait que Patrick n'était pas de ceux qu'on refuse. Et les mots de son oncle lui revenaient à l'esprit : « Il vous offre une vie large... il vous garantit un avenir heureux, parce qu'il est riche et que sans argent il n'y a pas de bonheur... »

Les coudes posés sur sa commode, la tête cachée dans ses mains, Jeanne répétait : « Sans argent il n'y a pas de bonheur... » Alors... alors elle ne serait donc jamais heureuse, puisqu'elle et son fiancé n'en possédaient pas et n'en posséderaient jamais... L'argent... l'argent... elle ne voulait pas l'aimer, elle ne voulait pas reconnaître sa puissance,

et pourtant elle comprenait que c'était une force avec laquelle il fallait compter... L'argent, malgré tout, était un maître, et c'était parce que son fiancé n'en avait pas qu'elle était seule dans cette chambre et si triste que ses yeux s'emplissaient de larmes.

Qu'allait-elle devenir ? Qu'allait-on faire d'elle ? M. Markle n'admettait pas qu'on lui résistât. Le couvent, la pension ne l'effrayaient guère : partout elle serait plus heureuse que dans cette maison où personne ne l'aimait... Ce M. Markle, elle en avait toujours eu peur, elle pressentait que malgré son air respectable et ses beaux principes il était capable, pour arriver à ses fins, de faire de très vilaines choses. Elle devinait qu'il tenait avant tout à la façade de sa famille : c'était pour cela qu'il l'avait recueillie ; elle comprenait qu'il eût été fier de nommer Patrick son neveu. Et Jeanne réfléchissait, Jeanne se rappelait que depuis quelque temps M. Markle vis-à-vis d'elle avait beaucoup changé, et cela depuis le jour où elle avait connu Patrick... M. Markle avait pensé à ce mariage, l'avait voulu avant les principaux intéressés, et Jeanne et Patrick n'avaient été que des marionnettes dont il conduisait les ficelles. Malgré son inexpérience de la vie, Jeanne était certaine de ne pas se tromper. Inquiète, elle s'interrogeait ; sa conduite, ses paroles, son attitude avaient-

elles pu donner de l'espoir à Patrick? Elle ne parlait qu'amitié; lui, avait-il compris amour? Elle regrettait de n'avoir pas confié ses espoirs à Mme Morton, à Patrick lui-même... Prévenu, il n'eût vu en elle qu'une petite amie, une jeune sœur... Maintenant il fallait changer l'amour en amitié, et Jeanne comprenait que c'était chose difficile.

Lasse d'avoir réfléchi, angoissée d'être seule, Jeanne tout à coup songea que sa tante l'avait priée de lui apporter un manteau, à la sortie de sa réunion.

Heureuse de cette occasion qui la forçait à agir, elle s'apprêta et sortit.

Il faisait doux; les rues, très éclairées, étaient encore pleines de monde, promeneurs qui marchaient doucement; les affaires finies, le temps n'était plus de l'argent.

La jeune fille suivit quelque temps Oxford street, puis elle prit une petite rue étroite au milieu de laquelle se trouvait la salle où sa tante devait être. Quelle était cette réunion? Jeanne ne savait, mais elle supposait que c'était un meeting de suffragettes.

Depuis la rencontre d'Hyde-Park, Jeanne n'avait plus aucune illusion; seul M. Markle ignorait encore que sa sœur était une suffragette militante.

Devant une grande porte, brillamment éclairée, que plusieurs policemen gardaient,

Jeanne s'arrêta et se rendant compte que la réunion n'était pas terminée, de l'autre côté de la rue elle attendit.

Au bout de quelques secondes un agent vint la prier de ne pas rester là. Alors, très naïvement, la jeune fille expliqua qu'elle attendait une dame qui était dans la salle. A plus forte raison il fallait s'en aller.

Impressionnée, Jeanne s'éloigna de quelques pas et se dissimula derrière une porte : cette rue déserte, ces policemen qui ne permettaient à personne de s'arrêter, tout cela l'inquiétait. Les portes de la salle s'ouvrirent, des femmes envahirent la chaussée, elles semblaient très surexcitées. Au milieu d'elles, tranquilles et forts, les agents allaient, venaient, empêchant les groupes de se former et invitant les suffragettes au calme.

Jeanne regardait ces femmes se démener, elle ne reconnaissait plus les correctes Anglaises et se demandait comment elle apercevrait sa tante dans cette foule.

Sans qu'on sût comment la bataille commença, ces dames entourèrent chaque policeman, et, avec leurs parapluies, les frappèrent. Elles frappaient fortement, vraies furies en délire, heureuses de faire mal. La bataille dura quelques secondes ; tapie contre la porte, Jeanne n'osait bouger, elle eût voulu s'enfuir et ne pouvait pas. D'autres agents arrivèrent ;

en peu d'instants, tout fut calme et les suffragettes repoussées. Devant Jeanne qui faisait corps avec le mur, elles passèrent, puis, lorsque la rue fut déblayée, la jeune fille aperçut, près de la porte d'entrée de la salle, quatre femmes gardées par des policemen. Effrayée, elle fit quelques pas vers ce groupe et tout de suite reconnut la haute stature de miss Markle.

Arrêtée ! sa tante arrêtée ! Allait-on la conduire en prison ?

Rouge de honte, Jeanne avait toujours l'idée de fuir, mais le manteau qu'elle tenait l'empêchait de le faire : miss Markle pouvait avoir froid, il fallait être charitable et s'approcher de la prisonnière.

Tremblante, elle se dirigea vers le groupe. Elle était habillée de noir, elle rasait les murs ; occupés à regarder la rue, les agents ne la virent pas. Mais miss Markle l'aperçut. Alors elle redressa sa haute taille et d'une voix puissante cria :

— Ma chère, vous direz à mon frère que je suis arrêtée, je coucherai tout à l'heure à la prison de Holloway. Vous ajouterez que j'en suis fière, je commence à ressembler à nos chères martyres et j'espère bien ne pas m'arrêter là. Cette nuit, nos sœurs nous vengeront. A Manchester, dans le parc Alexandra, il y aura une catastrophe ; à Bristol, une maison

sera incendiée. Dans toute l'Angleterre les suffragettes veillent, elles apprendront au Parlement qu'il faut compter avec elles. Nous finirons, ajouta-t-elle, par allumer une flamme dans le cœur des hommes et nous les déterminerons à mettre fin à une situation redoutable.

Miss Markle ne put continuer son discours, brusquement les agents l'emmenèrent. Tenue par les poignets, entre deux hommes, elle marchait la tête haute. Jeannne la vit partir, mais elle n'eut pas le courage de la suivre, elle avait honte d'être la nièce de cette femme qui allait traverser les rues de Londres prisonnière. Elle s'en alla aussi vite qu'elle le put, elle avait hâte de voir son oncle ; lui, pourrait peut-être empêcher miss Markle d'aller en prison, lui, arrêterait cette triste affaire.

Bien qu'il fût tard, M. Markle n'était pas encore rentré ; ne sachant où le prendre, Jeanne l'attendit. L'attente fut longue. Blottie dans un fauteuil, grelottant, l'esprit en déroute, par moments elle s'assoupissait. Enfin une clef grinça dans la serrure. Ce bruit tira Jeanne de sa somnolence, elle se dressa vivement et courut à l'antichambre. Le salon éclairé, sa nièce à pareille heure, tout cela aurait pu inquiéter tout autre que M. Markle ; mais cet homme ne s'inquiétait jamais. Il se

tourna vers la jeune fille, et croyant à une soumission qui l'aurait enchanté, presque aimablement il lui demanda :

— Vous m'attendiez ?

Jeanne ne savait par quoi commencer. Ce qu'elle avait à dire allait sans doute bouleverser cet homme orgueilleux.

— Mon oncle, fit-elle d'une voix tremblante, ce soir... après votre départ je suis sortie et...

— Vous êtes sortie, interrompit M. Markle étonné, pourquoi faire ?

— Ma tante m'avait demandé de lui porter un manteau, je savais où était sa réunion, je devais l'attendre dans la rue et...

Là Jeanne s'arrêta encore.

— Après ? s'écria M. Markle, agacé par ces réticences.

— Je l'ai rencontrée, dit la jeune fille en baissant la tête, mais... mais elle n'a pu rentrer avec moi.

Ne se doutant de rien, sévère, M. Markle interrogea :

— Pourquoi donc ?... qu'y a-t-il entre vous ?... Vous êtes-vous querellées, par hasard ? Je ne le permettrais pas !

— Oh ! non, mon oncle, ce n'est pas cela...

— Alors, expliquez-vous, on ne vous comprend pas.

— Voilà, reprit Jeanne très vite : à la sortie

de la réunion il y a eu une bataille et... et les policemen ont arrêté ma tante.

Immédiatement M. Markle composa son attitude : appuyé contre la porte, il ne bougea pas et parut indifférent.

— Arrêtée, fit-il... Il réfléchit quelques instants, puis ajouta : C'est ennuyeux, mais lady Hurst le fut la semaine dernière.

Et parce qu'une lady avait été en prison, cet homme admettait que sa sœur y allât. L'Anglais a le culte de la noblesse, les actions des nobles servent d'exemple à la bourgeoisie, et où une femme de baronnet a été, toute autre peut y aller.

M. Markle trouvait l'incident « ennuyeux », mais ne touchant en rien à la respectabilité de la famille.

— Allez vous reposer, dit-il à sa nièce, ne vous exagérez pas cette... contrariété.

Déroutée par ce calme, Jeanne remonta dans sa chambre ; décidément elle ne comprendrait jamais la mentalité de ces Anglais. Pour M. Markle, sa sœur en prison, c'était une aventure contrariante ; pour Jeanne c'était une honte et ses larmes étaient des larmes de rage. Toute la nuit elle ne put dormir et lorsqu'elle finit par s'assoupir, devant ses yeux, fièrement ironique, miss Markle se dressait maintenue par des policemen.

XV

Et les jours passèrent.

Ils passèrent comme passent les jours tristes que rien n'éclaire. Miss Markle avait été condamnée à six mois de prison, les policemen ayant répété ses menaces. Dans la nuit qui suivit son arrestation à Manchester, le pavillon des cactus, situé dans le parc Alexandra, avait été détruit par une bombe et ce pavillon contenait une collection évaluée à dix mille livres sterling. A Bristol, une maison avait été incendiée et des manifestes, trouvés tout près de l'incendie, faisaient comprendre quels en étaient les auteurs. Miss Markle savait donc les attentats qui se préparaient...

Son frère ne s'était pas occupé de cette « histoire », il affectait de l'ignorer et désertant sa maison rentrait fort tard dans la nuit.

Jeanne était donc seule toute la journée. Depuis que son oncle lui avait fait part de la demande de Patrick, il y avait de cela plus d'une semaine, la jeune fille n'avait aucune nouvelle de ses amis Morton, elle ne savait quelles raisons M. Markle avait données, ni si son refus avait causé de la peine.

Le mois de novembre est un mois triste, le ciel semble vouloir pleurer avec nous nos morts, le ciel semble nous rappeler que sur terre les larmes sont proches des joies.

Dans ce grand Londres, pendant ce mois, les brouillards se multiplièrent, ils étaient jaunes, opaques, tristes infiniment. Au printemps la brise les dissipe et alors surgit, sans qu'on s'y attende le moins du monde, une merveille gothique, une tour fabuleusement vieille, un pont suspendu, de grandes cheminées, des coins adorables de verdure ; mais en novembre tout disparaît, la brume entoure chaque chose, c'est un mur épais qu'on ne peut pas percer, une sorte de linceul qui glace le corps et l'âme. Le mois de novembre est le mois des morts, tout vous fait penser à ceux qui ne sont plus.

Les jours où Jeanne avait trop de chagrin, elle allait dans une chapelle proche de la maison, chapelle d'un culte qui n'était pas le sien, mais elle y priait comme dans une église catholique. Dieu est partout, ce sont les hommes

qui ont fait les religions différentes, et Jeanne dans sa peine le sentait bien.

Un soir, où elle avait passé une journée plus déprimante que les autres, lasse d'être triste, d'être seule, malgré une pluie pénétrante et froide elle sortit.

Machinalement elle marcha, regardant les boutiques d'Oxford street et essayant de s'intéresser, car cette solitude si complète anéantissait ses forces et son énergie.

Devant un des plus grands magasins de Londres elle s'arrêta, regarda les modes et, les jugeant affreuses, continua sa promenade. La pluie tombait toujours, les passants, peu nombreux, se hâtaient ; seule, Jeanne marchait lentement. Elle arriva à Hyde-Park.

Ce coin était aussi triste que la rue, les arbres montraient leur ramure sombre, chaque lumière était entourée de buée. Jeanne retourna et reprit le même chemin. Maintenant elle avait froid, cette atmosphère humide la faisait frissonner, elle préférait rentrer, ayant le désir de retrouver la maison chaude. Enfin elle arriva. Dans l'antichambre, sur le plateau, elle aperçut une lettre portant le timbre de France ; elle se pencha et voyant son nom, reconnaissant l'écriture de son fiancé, elle la saisit et heureuse, l'emporta. Dans sa chambre, bien vite elle enleva son chapeau et son manteau mouillés qui semblaient apporter dans la

pièce close un peu de la tristesse du dehors. Dévêtue, tenant la chère lettre, elle s'installa sur une chaise, près de la lampe, et là, recueillie, prête à lire les paroles d'amour, lentement, prolongeant l'attente, elle ouvrit l'enveloppe.

Les premiers mots la surprirent.

« Ma chère Jeanne », écrivait le lieutenant Marvy, et la main qui avait tracé ces mots devait, sans doute, trembler, car la jeune fille ne reconnaissait plus la ferme écriture de l'officier. Émue, Jeanne continua :

« Cette lettre vous étonnera, je ne vous l'envoie qu'après de longues réflexions. J'ai passé des heures à penser, j'ai voulu être pour vous un véritable ami.

« Jeanne, je crois qu'il faut renoncer à notre beau rêve, la vie, telle que je voulais vous l'offrir, n'a rien d'enviable, c'est une misère même pas dorée, comme on me l'a dit si justement. Vous êtes jeune, vous êtes jolie, je n'ai pas le droit de vous demander de devenir ma compagne. Les chiffres sont ridiculement bêtes, mais ils sont nos maîtres et nous séparent. Je vous en prie, n'ayez pas trop de chagrin et ne murmurez pas. Gardez pour votre pays, pour notre armée tout l'amour que vous aviez ; rappelez-vous que vous m'avez dit un jour qu'on doit tout lui sacrifier.

« Avant de vous écrire cette lettre, comme

un fou, pendant quatre longs jours, j'ai erré dans Paris, frappant à toutes les portes où un officier peut espérer trouver une situation.

« Hélas ! je n'ai aucune aptitude, mes études spéciales ne m'ont préparé à rien qu'à faire la guerre, je ne suis qu'un soldat et je dois en rester un. C'est une volonté devant laquelle je m'incline. La lutte est impossible : l'argent, c'est un maître qui traite durement les officiers français.

« Jeanne, voilà, c'est fini, je vous écris tout ce que je n'aurais jamais osé vous dire ; la vie nous sépare, ma pauvre petite amie. Et ces chiffres dérisoires, qui représentent ma solde, me hantent et j'ai eu beau les diviser, les multiplier, ils restent les mêmes et me prouvent que mes pauvres ressources ne me permettaient pas de vous aimer. Non, non, cela est vrai, je n'avais pas le droit de vous parler d'amour, je n'avais pas le droit d'exiger de vous une promesse, un serment. Vous étiez encore une enfant, vous étiez malheureuse et votre cœur s'est donné à celui qui vous parlait gentiment. Ce cœur, petite Jeanne, reprenez-le, mais avant qu'il me quitte pour toujours, laissez-moi lui dire qu'il m'a donné de bien grandes joies. Avec lui, le sentant tout près du mien, j'ai vécu de douces heures, presque trop belles.

« Je vous ai tout dit, vous voilà libre, petite

amie, libre d'être heureuse. Vous étiez trop jolie pour vous condamner à une vie de privations, vous auriez souffert, moi aussi. J'ai été fou de vous proposer pareille chose, pardonnez-moi, Jeanne, je vous aimais... Maintenant il ne faut plus rien regretter, c'est fini... »

. . . . . .

La lettre tomba des mains de la jeune fille, elle ne comprenait pas, elle pouvait croire vrai ce qu'elle lisait. Elle ramassa la feuille de papier, lut et relut à haute voix les phrases affreuses. Elle s'arrêtait à chaque mot pour en bien approfondir le sens, puis, lorsque cette lecture fut terminée, ses mains se joignirent, se dressèrent, et elle s'écria :

— Non, non, je ne veux pas !

Et elle s'abattit sur son lit, criant de douleur... Mais par un effort de volonté elle se calma, fébrile elle se releva, prête à lutter.

Elle avait besoin de conseils, de secours, mais à qui parler, à qui s'adresser ?... Dans la maison, il n'y avait que des domestiques et même auprès des maîtres elle n'eût trouvé aucun appui... Pourtant... il y avait quelque chose à faire. Cet amour, c'était sa vie, sans lui elle ne pourrait exister. Qui donc pourrait la protéger ?

A dix-huit ans on ne sait que pleurer, on ne sait pas se défendre, et Jeanne devinait

qu'elle avait un ennemi qui voulait détruire son bonheur. Elle était seule... elle était seule... Aucun bruit dans la maison. La pluie continuait à tomber, refrain triste et monotone.

Debout, devant son lit, Jeanne réfléchissait ; son visage se calmait, de ses yeux les larmes ne coulaient plus ; un nom surgissait à sa pensée... Patrick. C'était son ami, son seul ami à Londres... oui, mais M. Markle lui avait dit qu'il l'aimait d'amour. Aussi elle hésitait, oserait-elle aller le trouver, lui conter sa peine, lui demander conseil? Oserait-elle?... Une phrase lui donna ce courage. Le lieutenant Marvy écrivait : « Je vous aimais... c'est fini. » Jeanne ne voulait pas admettre ce passé, elle voulait savoir si on pouvait, après avoir aimé, ne plus aimer du tout. Son cœur lui disait que c'était impossible, mais son cœur était très jeune, Patrick la renseignerait.

La douleur rend égoïste ; fébrilement, sans plus penser à la peine qu'elle pouvait faire, Jeanne remit son chapeau et son manteau humides. Six heures, Patrick était à son cercle ; tous les soirs il y allait. Jeanne le trouverait là, le ferait demander, il viendrait très vite, elle en était certaine.

Elle prit son porte-monnaie, bien mal garni, et dehors elle se trouva si étourdie qu'elle arrêta un auto. Lorsqu'elle eut donné l'adresse, elle

fut plus calme, elle allait chercher secours près de celui qui l'aimait. Amour, amitié ; la souffrance confond tout et elle est la raison de bien des défaillances.

Dans l'auto qui l'emmenait, Jeanne ne pensait qu'à sa peine. Au centre de Londres, devant une grande porte, la voiture s'arrêta ; un groom se précipita pour ouvrir la portière ; tremblante, Jeanne se pencha et demanda si M. Morton était arrivé. La réponse fut affirmative.

Après une hésitation de quelques secondes, la jeune fille écrivit sur sa carte, en français, ces simples mots : « Jeanne Favier a besoin de vous », puis elle envoya le groom.

Cela fait, oppressée par les larmes qu'elle ne voulait pas répandre, elle attendit, regardant la porte où, à chaque instant, des visiteurs entraient ou sortaient. Enfin elle aperçut Patrick qui se hâtait. Il ouvrit la portière, salua Jeanne, donna au chauffeur une adresse et sauta dans l'auto qui démarra.

D'abord Patrick ne demanda rien, il se contenta de serrer la main de la jeune fille et de la garder dans la sienne, mais dès qu'ils eurent quitté la rue bruyante et encombrée, il l'interrogea :

— Ma petite amie, voyons, qu'y a-t-il ? je ne vois pas votre visage, mais je le devine bouleversé.

Il parlait en français, dans sa voix il y avait de la tendresse ; pour se confier, le cœur de Jeanne n'en demandait pas plus.

— J'ai beaucoup de chagrin.

— Eh bien, racontez-moi ce chagrin, je suis votre ami, vous le savez ; à un ami on peut tout dire.

— Tout, murmura Jeanne, tout... même si ce qu'on va dire peut faire à cet ami... de la peine ?

Patrick eut un mouvement dont il ne fut pas maître, sa main quitta celle de Jeanne et, nerveusement, il la passa sur son front. Après un silence de quelques secondes, où l'on entendait bruyant, importun, le bruit du moteur, il répondit :

— Oui, vous pouvez tout dire.

Au moment de l'aveu Jeanne hésita, mais Patrick était la seule personne qui pouvait la secourir.

— Je n'ose pas, fit-elle.

Bon, avec une tendresse de grand frère, Patrick reprit la main qu'il avait abandonnée et répondit :

— Il faut oser, voyons, M. Markle est-il l'auteur de ce chagrin ?

— Non, dit Jeanne.

La voix de Patrick changea, elle était sourde, un peu triste, elle devint claire, moqueuse.

— Miss Markle? reprit-il presque gaiement, ne doit guère vous ennuyer, et ce n'est pas son emprisonnement, je pense, qui vous met dans cet état!

— Non.

— Alors, je ne sais pas. Qui donc a pu vous faire de la peine? Ce n'est pas ma mère... ni celui qui vous parle... Vous savez comme nous vous aimons.

Jeanne protesta.

— Oh! non, vous avez été tous les deux si bons pour moi... Mon chagrin n'a pas été causé par quelqu'un d'ici, il vient de France, j'y ai laissé... des amis... un surtout qui m'est très cher...

Patrick se dressa dans l'auto.

— Où allons-nous? fit-il; ce chauffeur conduit mal, je vais lui donner des ordres.

Il ouvrit le carreau brusquement, cria quelque chose, puis se rassit et, d'une voix volontairement calme, reprit :

— Vous disiez donc que votre chagrin est causé par un ami que vous avez laissé là-bas... est-ce un... fiancé, cet ami?

Confuse, presque honteuse de dire cela à Patrick, Jeanne avoua.

— Oui, c'était mon fiancé.

— C'était... je ne comprends pas.

Alors Jeanne oublia qu'elle parlait à un

homme qui l'avait aimée, qui l'aimait peut-être encore ; elle cria son chagrin ; elle raconta tout.

— Oui, dit-elle, quand j'ai perdu mon père, alors que j'étais seule, malheureuse, il est venu m'offrir de partager sa vie... Nous sommes pauvres, nous ne pouvions nous marier tout de suite, il fallait attendre, mais nous étions sûrs de nos cœurs... Depuis que je suis ici, nous nous écrivions souvent, nous parlions de l'avenir, nous étions presque heureux... Qu'est-il arrivé ? je ne sais, mais tout à l'heure j'ai reçu une lettre affreuse, il me dit que c'est fini, que nous ne devions pas nous aimer ; qu'il n'avait pas le droit de me parler d'amour. Alors, comme je ne peux croire ce qu'il m'écrit, je suis venue vous trouver ; je veux que vous me disiez si, tout à coup, sans cause connue, un cœur peut se lasser d'aimer. Moi, je sais que le mien sera toujours fidèle ; je sais qu'il pardonnera s'il faut pardonner, mais je sais aussi qu'il n'oubliera jamais. Dites-moi, je vous en prie, si le cœur des hommes est pareil aux nôtres.

Pendant cette confession, Patrick n'avait pas bougé. Cet aveu anéantissait ses plus chères espérances : jamais Jeanne ne serait sa femme. Voilà ce qu'il comprenait, ce qu'il retenait, et la jeune fille lui demandait de prononcer des paroles consolantes. L'Anglais est

chevaleresque ; l'Anglais aime à protéger, à défendre, la faiblesse l'attire ; il est fort, il est donc le protecteur naturel de ceux qui souffrent.

Fixant la rue sombre et mal éclairée, Patrick répondit :

— Les cœurs de quelques hommes ressemblent aux vôtres, il y en a qui n'oublient jamais... Mais, mademoiselle Jeanne — il ne disait plus ma petite amie — il ne faut pas souffrir pour une lettre, souvent on écrit sous l'empire de quelque sentiment irraisonné. C'est ce qui a dû arriver, votre... fiancé doit regretter aujourd'hui ce qu'il vous a écrit hier. Il faut me croire, ajouta Patrick, je connais les hommes, c'est mon métier de les étudier.

Jeanne se tourna vers lui.

— C'est pour cela que je suis venue vous trouver, je savais bien que vous me conseilleriez. Je voulais aussi vous dire qu'il faut que je m'en aille... je ne peux plus rester ici. Voyez-vous, cette maison de Margaret street est trop silencieuse, trop triste et je n'y suis bonne à rien. On m'a mis là comme on mettrait un meuble, dont on ne saurait que faire. Je vais avoir dix-neuf ans le jour de Noël, je crois que la loi française me permettrait, après émancipation, de vivre où je voudrais.

— Et où iriez-vous ? demanda Patrick.

— En France, naturellement.

— Près de celui que vous aimez ?

— Mais oui, vous le pensez bien. Je veux le voir, je veux, s'il m'a oubliée, le reconquérir. Si j'avais été près de lui, il n'eût jamais osé me dire de vilaines paroles ; nous nous aimions tant !

Patrick regarda le jeune visage que les réverbères de la rue éclairaient mal, et il demanda brusquement :

— Et si vous ne pouvez pas vous épouser, que ferez-vous donc ?

Jeanne ne se détourna pas ; elle répondit :

— J'ai de grands projets, je veux travailler. Je sais dessiner, peindre ; lorsque je me serai fait une petite situation, nous nous marierons. Ici, je perds mon temps et puis je suis trop malheureuse... Voyez-vous, je ne peux vivre ainsi. Mon oncle, ma tante me supportent, mais pour eux je ne suis qu'une étrangère qu'ils nourrissent parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Rester à Londres, rester plus longtemps dans cette maison où personne ne m'aime, je ne pourrai pas. J'ai besoin d'affection, en France j'en aurai.

Très bas, Patrick murmura :

— Ici... on vous aimait pourtant.

Ces mots rappelèrent à Jeanne bien des choses : la maison fleurie où on l'avait tendrement accueillie, la vieille dame au visage

sévère qui sourîait quand elle arrivait, et Patrick qui avait toujours été si bon.

Confuse de ne pas avoir nommé les seuls amis qu'elle avait à Londres, Jeanne reprit :

— Je n'oublierai jamais ceux qui m'ont aimée.

— Mais vous voulez les fuir.

— Je veux travailler, je veux conquérir mon bonheur et ici c'est impossible. Monsieur Morton, vous êtes mon ami, vous êtes le seul en qui j'ai confiance, vous êtes le seul qui puissiez m'aider. Mon oncle compte beaucoup avec vous, il vous écoute, il vous admire. Parlez-lui, dites-lui que me garder ici c'est folie et que jamais, jamais je n'épouserai un Anglais.

Immédiatement Jeanne regretta ses dernières paroles; près d'elle, l'ami se taisait.

L'auto, lentement, faisait le tour d'Hyde-Park, et Patrick, penché du côté de la fenêtre, avait l'air de regarder les hôtels qui bordent l'avenue. Il avait de la peine, Jeanne le devinait et elle ne savait comment le consoler.

Après un silence pénible pour tous deux, Patrick, sans bouger, répondit :

— Je parlerai à votre oncle, je vous promets de faire tout ce que je pourrai.

Ces paroles dites, le jeune homme se rejeta dans le fond de la voiture et ajouta :

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

— Non, je voudrais aussi vous parler d'autre chose... de... de vous... monsieur Morton.

— De moi! s'écria-t-il. Ah! non, pas cela, je vous en prie!

— Si, reprit Jeanne, laissez-moi vous expliquer... Je n'ai, vous le savez, aucune expérience... mais pourtant j'ai compris que j'avais fait de la peine sans le vouloir. Mon oncle m'a dit, l'autre soir, que vous désiriez m'épouser, il m'a fait comprendre quel honneur vous me faisiez. Le mot « honneur » est juste, je suis une pauvre fille sans argent, et vous étiez très bon de songer à moi.

Patrick l'interrompit brusquement :

— En Angleterre, nous ne courons pas après les dots.

— Je le sais, et je vous suis très reconnaissante d'avoir voulu m'associer à votre vie. Mais voyez-vous, mon ami, c'est votre bonté qui a dupé votre cœur... Vous m'avez vue autrement que je ne suis; j'étais malheureuse, vous m'avez plainte et vous avez cru m'aimer. Ne protestez pas, écoutez-moi, ne mettez pas un remords dans ma vie. Vous devez oublier très vite la petite Française, non, pas oublier, j'ai prononcé un vilain mot; mais maintenant que vous savez, vous ne devez plus voir en moi qu'une petite sœur. Soyez le grand frère très bon, soyez celui qu'on aime toujours; il est des amitiés, je le crois, qui peuvent être

aussi fidèles que l'amour. Pardonnez-moi de vous parler ainsi et comprenez enfin que je souffre de vous faire de la peine. Monsieur Morton, répondez-moi.

Impassible, mais d'une voix hésitante, Patrick parla :

— Que voulez-vous que je vous dise?... j'essayerai d'oublier. Vous êtes jeune, petite amie, voyez-vous, l'amour ne se transforme pas aussi vite, le temps seul arrive à lui changer son nom... Mais ne parlons plus de moi, voulez-vous? je ne suis ici que pour vous et je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour... pour vous aider à conquérir votre liberté.

Jeanne eut un gros soupir d'enfant.

— J'ai du chagrin, fit-elle. Et elle ajouta : Je suis bien lasse.

— Aussi faut-il rentrer... Nous sommes près de chez vous, je vais vous reconduire et vous allez me promettre de vous reposer. Et puis, ayez confiance, tout s'arrangera.

M. Morton donna un ordre au chauffeur : l'auto, qui marchait lentement, repartit à une vive allure et Jeanne et Patrick ne se parlèrent plus.

Blottie dans son coin, la jeune fille n'avait même pas la force de penser, elle sentait qu'elle avait mal et c'était tout. De ses yeux coulaient des larmes lentes, elle pleurait sans

sanglots, sans cris, calme désespérément. Ce soir, quelque chose en elle venait de mourir, sa confiance en l'amour, sa foi absolue en la parole donnée, elle comprenait que sur terre rien n'est éternel et qu'il ne faut pas demander à des êtres humains d'avoir des sentiments divins. Ce fiancé qu'elle aimait, elle le voulait grand, sublime, et voilà que pour une cause futile il rejetait leur amour et reniait ses serments. Mais Jeanne aimait tant et tant qu'elle était prête à oublier ce reniement, prête à souffrir de nouveau et à pardonner toujours.

Dans l'autre coin de la voiture, Patrick était aussi calme, aucun muscle de son visage ne bougeait, et pourtant il souffrait. Il aimait la petite Française, il l'aimait infiniment ; peut-être avait-elle raison, la pitié était le point de départ de son amour, mais dans son cœur blasé, habitué aux faciles conquêtes, cet amour s'était installé en maître.

Avec une inconscience d'amoureuse Jeanne s'adressait à lui, son seul ami en Angleterre, elle lui demandait d'intercéder pour qu'elle pût retourner en France près de celui qu'elle aimait. Et il intercéderait, il dirait tout ce qu'il fallait dire, c'était son devoir; après, il essayerait d'oublier...

L'auto s'arrêta, Patrick descendit et aida Jeanne à quitter la voiture.

Le réverbère de la rue éclaira le visage de la jeune fille; en le voyant, Patrick ne pensa plus à sa peine.

— Je vous en prie, dit-il avec tendresse, rentrez vite et puis ne vous croyez pas seule. Je vais tâcher de vous faire rendre votre liberté. Je comprends enfin que les petits oiseaux de France ne peuvent pas vivre dans un pays où le ciel est souvent gris. Demain, je parlerai; demain, je convaincrai ce terrible M. Markle. Ayez confiance, je vous promets de réussir.

Sur le seuil de la porte Jeanne s'arrêta :

— Vous êtes bon, murmura-t-elle, et pourtant sans le vouloir je vous ai fait de la peine.

— C'est le passé, fit-il, nous n'en parlerons plus jamais.

La porte se referma, Patrick était seul.

Il repartit à son cercle, joua pendant deux heures comme un fou, puis, las de cette distraction, n'eut plus qu'un désir : rentrer chez lui.

Il retrouva sa maison calme et silencieuse, mais au lieu d'aller dans sa chambre il pénétra dans le salon. Éclairé par un rayon de lune, il se jeta dans un fauteuil tout près du vieux clavecin et là, fermant presque les yeux, il essaya de penser aux femmes qui avaient traversé sa vie. Mais la lune éclairait le salon et

près du vieux clavecin il voyait une silhouette mince, tout de noir habillée; seule, la tête se détachait lumineuse, comme poudrée d'or. Et bientôt il crut entendre le rythme charmant d'une vieille gavotte, puis le refrain d'un cantique divin. Non, non, il ne demanderait pas la liberté de cette jeune fille qu'il aimait... Elle était jeune, elle oublierait ce premier chagrin, et lui, à force d'amour, consolerait ce pauvre cœur... Il fallait attendre... voilà tout... mais il avait promis... Qu'importe? une promesse faite à une femme qui pleure ne compte pas... L'émotion vous fait dire des choses qu'on ne pense guère... Il était résolu, il ne parlerait pas...

Il quitta le salon et lentement monta l'escalier; en passant devant la chambre de sa mère il s'arrêta et entr'ouvrit la porte. Une veilleuse éclairait la pièce; Mme Morton dormait. Doucement, Patrick s'en alla, mais il emportait la vision du calme visage, du grand crucifix de bois noir et de la Bible posée sur la petite table...

Sa mère n'avait jamais menti : une promesse, pour elle, était chose sacrée...

Alors Patrick Morton comprit que lui non plus ne saurait pas mentir.

XV

Noël arriva ; pour Jeanne, ce fut un jour tout pareil aux autres. A Londres, Noël est la plus grande fête de l'année, mais dans la maison de Margaret street personne ne s'en douta. Miss Markle étant toujours en prison, son frère fêta ce jour-là chez des amis ; les domestiques demandèrent la permission de sortir et Jeanne resta à la maison, un peu pour la garder et puis aussi parce qu'elle ne savait où aller.

Depuis un mois elle n'avait pas revu Patrick, elle avait reçu de lui deux lettres très courtes dans lesquelles il disait : « Ayez courage, tout va bien ». Mais comme les rares fois où son oncle était là il ne lui parlait pas, affectant même de ne pas s'apercevoir de sa présence, elle ne savait que conclure.

Croyant toujours son départ proche, vivant

dans cette attente, elle n'avait pas répondu au lieutenant Marvy ni écrit à sa nourrice ; elle voulait les surprendre tous les deux, elle voulait voir des visages qu'on n'aurait pas le temps de préparer. Mais les jours passaient, et d'être ainsi sans nouvelles augmentait son angoisse.

Seule dans la maison, aucun bruit ne venant troubler le silence, Jeanne se sentait abandonnée de tous ; ne sachant que faire, elle prit ses pinceaux et s'installa dans le salon. Elle n'avait aucun modèle, son crayon allait au hasard, mais bientôt sur la grande feuille de bristol surgirent des pères Noëls aux imposantes barbes, aux hottes remplies de jouets, des crèches, des vierges aux doux visages ayant près d'elles les animaux légendaires. Ces croquis lui rappelaient son enfance, les beaux Noëls d'autrefois, et voilà que tout en peignant elle les voyait défiler devant elle.

Noëls de bébé aux joies folles ; dans les petites chaussures, il y avait des pommes d'amour enrubannées. Noëls de petite fille où déjà elle se demandait comment les gros joujoux pouvaient passer par les cheminées. Noëls de fillette, elle ne croyait plus aux jolis mensonges, mais mettait encore ses souliers. Noëls de jeune fille, où chacun accrochait au petit sapin vert enrubanné les cadeaux respectifs. Il y en avait beaucoup pour elle, un pour son père, pour sa nourrice, et l'ordonnance

n'était pas oubliée... Chacun avait son cadeau, modeste il est vrai, mais que l'atmosphère heureuse embellissait.

Oh ! les bons Noëls d'autrefois, les simples réveillons, au retour de la messe de minuit, dans la petite salle à manger décorée de gui et de houx ! Ces Noëls-là, Jeanne n'en passerait plus jamais de semblables !

A dix-neuf ans, avoir déjà des souvenirs que rien ne peut faire revivre, c'est triste infiniment !

. . . . . .

Les pères Noëls se vêtaient de mantes brunes, leurs barbes et leurs cheveux étaient couleur de neige, et dans la hotte de paille les chemins de fer, les polichinelles brillaient.

Jeanne peignait, s'amusant à grouper ces silhouettes, travaillant pour oublier, contente de s'apercevoir qu'elle dessinait toujours aussi bien et que ces longs mois d'activité n'avaient pas nui à son talent. Non, ces bonshommes étaient bien campés, les enfants Jésus souriaient divinement et les Vierges, au profil pur, invitaient à la prière...

Autour de Jeanne, tout était silencieux ; Margaret street est une rue où les voitures passent rarement, et aujourd'hui bien peu circulaient. Jeanne regardait ses dessins, et, à mi-voix, elle se mit à leur parler :

« Père Noël, Père Noël de mon enfance, toi

que j'ai tant aimé, souviens-toi de la petite Française qui vit toute seule dans ce vilain Londres ; Père Noël, si tu as quelque puissance, envoie-moi un cadeau.

« Jésus enfant, Jésus qui est venu sur terre pour nous apprendre à souffrir, consolez-moi ; parlez-moi d'espérance, c'est votre fête aujourd'hui.

« Vierge Marie, la maman de toutes celles qui n'en ont plus, priez pour moi, demandez à Celui qui peut tout qu'en ce jour de joie il ait pitié de ma détresse... »

Et comme réponse à sa prière, le timbre de la porte d'entrée retentit. Elle était en plein ciel, loin de la terre ; Père Noël, l'Enfant Jésus, la Vierge Sainte, toutes ces figures si chères à son enfance l'avaient consolée.

Troublée, Jeanne se souvint qu'elle était seule à la maison.

Posant ses pinceaux, elle alla ouvrir et, très surprise, se trouva en face de Patrick Morton. Depuis le soir où elle avait été lui demander de la secourir, elle ne l'avait pas revu, et cette visite, en ce jour de fête, l'inquiétait ; maintenant elle avait peur de tout.

En introduisant le visiteur dans le salon, elle lui dit :

— Je suis toute seule ici ; est-ce pour mon oncle ou pour moi que vous venez, monsieur Morton ?

D'une voix calme, très douce, Patrick répondit :

— Je suis venu pour vous, petite amie, je savais que votre oncle était absent... J'ai pensé qu'aujourd'hui personne peut-être ne vous souhaiterait un « joyeux Noël », et je voulais que vous entendissiez ces mots-là. Joyeux Noël, mademoiselle Jeanne, joyeux Noël ! Oh ! ne souriez pas si tristement, je vous apporte des nouvelles qui vous feront bien heureuse.

Anxieuse, les yeux de Jeanne interrogèrent :

— Des nouvelles ? demanda-t-elle en croisant les mains, oh ! dites-les vite !

Ils s'étaient assis de chaque côté de la table, l'un en face de l'autre. Patrick, pour dire les « bonnes nouvelles », cessa de regarder la jeune fille et, tout en fixant les dessins, il reprit :

— J'arrive de France...

France ! lorsqu'on est loin du pays, ce mot semble merveilleux, on le prononce respectueusement, on est heureux de l'entendre, on découvre que ce mot-là fait partie de vous-même et qu'il vous tient au cœur comme un parent très cher.

— De France ! murmura Jeanne toute recueillie.

— Oui, petite amie, ne connaissant pas les lois, votre oncle croyait l'émancipation impossible ; par l'ambassade, c'eût été trop long. J'ai

fait le voyage, tout est arrangé... vous pouvez partir... quand vous voudrez...

« Vous pouvez partir... » Jeanne n'entendit que ces mots. Partir, c'était la liberté, c'était s'enfuir loin de ce pays où elle avait souffert ; partir, c'était retrouver le cher fiancé qui, elle en était certaine, l'aimait encore. Les yeux bleus s'illuminèrent, les mains se tendirent vers l'ami qui, pour ne pas la voir heureuse, regardait sans se lasser les bonshommes Noëls et les Enfants Jésus. Jeanne comprit que ce serait cruel de montrer sa joie.

— Monsieur Morton, fit-elle, comme vous avez été bon de faire toutes ces démarches ! Je devine qu'avec mon oncle la chose n'a pas dû être facile.

— Si, je lui ai dit que ce mariage auquel j'avais pensé me semblait impossible, que j'avais réfléchi et que mon âge, mes cheveux blancs pouvaient effrayer une très jeune fille comme sa nièce... Immédiatement il m'a répondu qu'il ne s'occuperait plus jamais de vous. Alors je lui ai demandé votre liberté ; il m'a opposé votre... manque de fortune. J'ai dit que vous vouliez travailler et... j'ai demandé, pour vous permettre d'attendre le résultat de vos travaux, une petite pension.

Les joues de Jeanne s'empourprèrent ; avec énergie, elle protesta :

— Non, non, je ne veux rien devoir aux

Markle ; on accepte tout des gens qui vous aiment, rien des autres. Merci d'avoir pensé à cette chose matérielle si nécessaire, mais je suis jeune, pleine de courage, j'espère réussir, je travaillerai.

Patrick releva la tête et, durs, presque méchants, ses yeux dévisagèrent le jeune visage. D'une voix sévère il demanda :

— Où comptez-vous aller ?

Jeanne hésita avant de répondre, mais ses paupières ne cachèrent pas les claires prunelles.

— Je pense, dit-elle après avoir réfléchi, que ma nourrice pourra me recueillir provisoirement ; puis, lorsque j'aurai repris mes occupations d'autrefois, nous nous installerons ensemble... je ne peux pas vivre toute seule... et enfin j'espère qu'un jour... je me marierai.

La nature humaine n'est pas parfaite ; Patrick avait tenu sa parole, mais il en voulait à cet homme que Jeanne aimait.

— Vous vous marierez, reprit-il ; en êtes-vous certaine?... Les Français sont inconstants, légers...

Jeanne eut un cri de douleur.

— Oh ! ne me dites pas cela... Ne cherchez pas à me faire de la peine... Vous savez à quel point j'aime mon fiancé, vous savez que mon cœur ne changera jamais... Les Français

sont légers, inconstants, peut-être est-ce vrai, mais lui ne l'est pas. Je l'aime, comprenez-vous, je l'aime, et malgré tout le chagrin que sa lettre m'a causé, malgré tout ce qu'il pourra me faire, je l'aimerai toujours. A Paris, je saurai bien vite s'il m'a oubliée et si vraiment notre pauvreté l'effraye ; s'il n'a pas le courage d'attendre un avenir meilleur, eh bien ! je ne le verrai plus, mais je lui pardonnerai et je l'aimerai encore.

En entendant cette protestation ardente, Patrick eut honte de ses paroles méchantes.

— Vous avez raison d'avoir confiance, reprit-il, vous êtes de celles qu'on n'oublie jamais... Mais, mademoiselle Jeanne, maintenant que vous savez la bonne nouvelle, il faut vite ranger tous vos bonshommes et vous vêtir chaudement. Je vous emmène voir votre vieille amie : elle veut vous avoir à sa table ce soir de Noël. Ma mère sait ce que j'avais rêvé... et que vous allez partir, mais elle sait aussi que votre cœur n'était pas libre, et elle a le respect, plus que n'importe qui, de la parole donnée. Elle est triste de vous perdre, mais elle vous approuve d'agir ainsi.

Jeanne se leva vivement et, presque joyeuse, s'écria :

— J'irais bien, mais puis-je laisser la maison seule ?

— Mais oui ; à Londres, le soir de Noël per-

sonne ne songe à voler. Allons, venez vite, chez moi on vous attend.

En quelques minutes dessins et pinceaux furent rangés. Jeanne monta dans sa chambre et toute prête en redescendit. Elle n'était plus pâle, elle n'était plus triste, ses yeux brillaient : l'espérance, vertu divine, avait fait ce miracle.

. . . . . .

Dans la bibliothèque, assise dans un grand fauteuil, éclairée par une lampe basse, Mme Morton lisait. Vêtue d'une robe de soie noire garnie de vieilles malines, portant sur ses cheveux blancs la « cap » de même dentelle, Mme Morton avait grand air et semblait prête à recevoir de nombreux invités. Et pourtant, ce soir de Noël, elle n'attendait qu'une convive : Jeanne Favier. Patrick lui avait tout dit : son amour, sa déception et sa promesse. Et cette femme, qui eût aimé infiniment à appeler Jeanne sa fille, avait encouragé son fils à faire son devoir. C'est elle qui avait conseillé le voyage en France. C'est elle qui avait voulu que Patrick parlât tout de suite à M. Markle ; et maintenant que tout était fini, elle pensait au chagrin de son fils et elle devinait que ce chagrin-là serait plus difficile à consoler que les autres...

Elle lisait un livre pieux, mais sa pensée ne suivait pas le texte, elle était avec Patrick :

elle voyait la maison de Margaret street, elle devinait les mots qu'il prononçait. Tous les deux seraient bientôt là. Elle l'avait voulu, il ne fallait pas laisser Jeanne seule le jour de Noël. Et puis, pour Patrick, cette soirée serait un souvenir avec lequel il vivrait pendant quelque temps. Elle avait fleuri la bibliothèque, le salon, la salle à manger ; au houx et au gui se mêlaient les roses blanches et jaunes, les mimosas frileux. Dans la maison il faisait bon, et tout, les fleurs, les sièges, la table prête, semblaient attendre des hôtes joyeux ; et pourtant celle qui allait entrer tout à l'heure n'apporterait pas avec elle de la joie. Quand elle partirait ce soir, les fleurs seraient un peu fanées ; émue, Mme Morton se tairait, et Patrick, dans l'ombre, cacherait son chagrin. La petite Française, en s'en allant, emporterait deux cœurs.

Un bruit troublant le silence, le ronflement d'un moteur, la corne d'un auto, tout cela avertit Mme Morton que les « enfants » étaient proches ; depuis plusieurs mois elle les nommait ainsi. Elle entendit ouvrir la porte, sur les dalles du vestibule des petits pas retentirent, puis, dans la baie qui séparait les deux pièces, Jeanne apparut. En voyant Mme Morton, elle s'arrêta, mais bien vite elle alla vers elle, et comprenant mille choses que Patrick ne lui avait pas dites, avant d'embrasser la

vieille amie de sa mère, elle se mit presque à genoux en murmurant :

— Madame, oh ! madame, pardon !

Elle demandait pardon d'avoir été jeune, jolie, d'avoir pris un cœur sans le vouloir ; elle demandait pardon d'avoir manqué de confiance. Si elle eût osé parler de son amour, Patrick n'eût pas rêvé l'impossible rêve.

— Pardon, madame, oh ! pardon !

Elle répétait ces mots, attendant son absolution. Lentement Mme Morton se pencha vers elle et, posant ses lèvres sur les cheveux blonds, répondit :

— Relevez-vous, ma petite amie, et n'ayez pas de chagrin. Dieu ne voulait pas que vous deveniez ma fille, puisqu'il avait permis qu'un autre vous aimât. Vous n'êtes pas responsable de la peine que votre départ cause.

A côté de Mme Morton Jeanne s'assit ; sur la table, tout près d'elle, un bouquet de roses et de mimosas embaumait. Jeanne regarda ce bouquet, la cheminée garnie de houx et la grosse boule de gui attachée sous le lustre.

— C'est joli, fit-elle ; ici on s'aperçoit que c'est un jour de fête ; dans la maison de mon oncle, personne ne s'en doutait. Comme je vous remercie, madame, ajouta-t-elle avec émotion, de m'avoir invitée ce soir de Noël !

— Ne me remerciez pas, mon enfant, je suis heureuse de vous recevoir. C'est proba-

blement la dernière soirée que nous passerons ensemble ; il faut tâcher d'être gaie, petite amie. Votre jeunesse, votre sourire, ce sont des souvenirs que vous nous laisserez.

Jeanne essaya de sourire, mais dans ses yeux clairs il y avait aussi des larmes.

Patrick entra. Il avait revêtu son smoking ; cette tenue de soirée le rajeunissait, et Jeanne comprenait ce soir que, malgré ses cheveux gris, M. Morton était un homme qu'une femme pouvait aimer.

Patrick s'aperçut de l'émotion de la jeune fille et affecta une grande gaieté.

— Me voilà prêt, « mater », dit-il, maintenant je pense que nous allons dîner. Cette promenade à Londres m'a enchanté ; peu de voitures, des rues pas encombrées, on circulait sans difficulté, c'était charmant.

— Vous n'avez pas eu froid ?

— Non, pas du tout ; mais je crois qu'il va neiger ce soir, et j'en serai heureux. Noël sans neige n'est pas Noël.

Le domestique annonçant le dîner interrompit la conversation. A table, hôtes et convive s'efforcèrent d'être gais. Ils parlèrent de tout et de rien, l'auteur de sa nouvelle pièce, Jeanne de la collection Wallace et des merveilles françaises qu'elle contenait. Pour les amuser, Mme Morton leur raconta que, la semaine dernière, elle avait été voir avec une Américaine

l'exposition de Mme Tusseaud et que, depuis, cette jeune étrangère, un peu excentrique, prétendait mourir d'amour pour un monsieur en cire et l'allait visiter tous les jours.

Amour, c'était un mot qu'il ne fallait pas prononcer, il amena le silence, et les trois personnes qui étaient autour de la table fleurie n'osèrent plus se regarder. Mais le pudding arriva, sur un plat d'argent il flambait et Jeanne, qui n'avait jamais vu si beau gâteau, battit des mains comme une enfant.

Ce geste ramena la gaieté, Mme Morton sourit, Patrick l'imita et la fin du repas fut charmante ; chacun oubliait que l'heure de la séparation approchait.

Après le dîner ils restèrent dans le salon et continuèrent à causer, mais avec moins d'animation. Adossé à la cheminée, Patrick fumait tout en regardant Jeanne ; seules les deux femmes parlaient. Ce qu'elles disaient, Patrick n'en savait rien, il écoutait la voix de Jeanne si claire et la voix grave de sa mère ; l'une lui parlait d'amour, l'autre le consolait.

La jeune fille s'était assise près du vieux clavecin, le poète eut le désir d'entendre encore une fois le son grêle de l'instrument.

— Petite amie, fit-il d'une voix qu'il voulait ferme, mais qui tremblait un peu, soyez assez gentille pour nous jouer quelque chose.

Émue, comprenant que Patrick se souvenait,

Jeanne se dirigea vers le vieil instrument et là, devant les touches jaunes, elle hésita.

Une gavotte, une danse, quand l'heure du départ approchait, c'était presque un sacrilège... Sous ses doigts une mélodie lente s'éleva, un chant triste que le son grêle faisait vieillot. Malgré la pauvreté du son, le chant était une plainte, mais menue et fragile.

Pour mieux écouter, Patrick avait éteint le grand lustre du salon ; seule, une lampe posée sur une colonne éclairait la pièce. Dans l'ombre, Patrick se cacha, et se raidissant contre une émotion qui l'étranglait, il écouta avec toute son âme.

La plainte menue et fragile, il la comprenait : Jeanne lui demandait d'oublier, Jeanne lui demandait pardon du mal qu'involontairement elle avait fait.

Le vieux clavecin se tut, Patrick n'osait plus regarder le coin de lumière. Mme Morton devina l'émoi de son fils et comme ce silence devenait douloureux elle parla :

— Qu'avez-vous joué là, petite Jeanne ? demanda-t-elle.

La jeune fille hésita avant de répondre, puis, très bas, elle murmura :

— L'*Adieu* de Couperin.

Ce mot rappelait que l'heure de la séparation était venue.

Avec énergie Patrick se redressa. Jeanne

quitta le clavecin et s'avança vers Mme Morton. La vieille dame ouvrit les bras, serra contre son cœur la jeune fille en l'embrassant tendrement, puis Mme Morton attira tout près de la sienne la tête blonde.

— Jeanne, dit-elle, rappelez-vous que j'ai été une amie de votre maman ; ce soir je veux vous parler comme elle vous parlerait. Ma chère petite, vous avez désiré nous quitter, je le comprends, vous voulez essayer d'être heureuse. Vous êtes jeune, jolie, soyez prudente, restez toujours aussi pure que je vous ai connue. Si quelque malheur traversait votre vie, si le chagrin, les larmes étaient la récompense de votre fidélité, revenez vite vers nous : nous vous consolerons sans rien vous demander. Je sais que vous avez du talent, je sais que vous espérez vous débrouiller très vite ; mais, comme maman, je m'inquiète de vos débuts. Ce soir de Noël, vous avez dix-neuf ans ; si vous étiez restée parmi nous, je vous eusse donné un souvenir, mais je crois qu'il vaut mieux que votre vieille amie vous remette la somme qu'elle destinait à cet achat. En France vous achèterez ce que vous voudrez : toile, pinceaux, tout ce qu'il vous faudra pour commencer à travailler, et cela vous sera doux de penser que c'est un cadeau qui vient presque de votre maman... Chut, petite amie, ne pleurez pas, vous savez bien ce qu'il est convenu ; il

ne faut nous laisser que de gais souvenirs. Quittez-nous, mon enfant, et dans l'auto qui va vous reconduire ne soyez pas triste: vous retournez dans votre pays, vous allez vers le bonheur.

Doucement, Mme Morton éloigna Jeanne d'elle, puis elle la conduisit devant son fils. Et Patrick, comme un fou, saisit les petites mains qui tremblaient et les serra avec force en murmurant:

— Adieu! soyez heureuse!

Et lentement, à reculons, Jeanne s'en alla. Sur le seuil du salon elle regarda une dernière fois Mme Morton qui était près de son fils, et à la vieille amie de sa mère et peut-être aussi à celui qui souffrait elle envoya un baiser.

Dans l'antichambre un domestique l'attendait, il l'enveloppa de son manteau, la conduisit à l'auto rangé devant la porte et bien vite la voiture l'emmena.

Dehors il faisait sombre, la neige commençait à tomber et malgré les couvertures et la boule d'eau chaude, Jeanne frissonnait. Elle ne pensait plus à son départ, elle pensait au chagrin qu'elle avait fait, et elle pleurait de ne pouvoir consoler.

. . . . . .

Dans le salon fleuri, garni de houx et de gui, nerveux, Patrick marchait; de temps à autre il regardait sa mère qui lui souriait tristement.

Tout à l'heure il s'approcherait de cette femme, et elle saurait lui dire les paroles qui apaisent...

Et là-bas, très loin, de l'autre côté de la mer, dans le doux pays de France, devant une table couverte de cartes d'état-major, un officier s'acharnait. Il dressait des plans, piochait la tactique, voulant vaincre à tout prix. Mais de temps en temps il se levait, marchait dans la pièce et parfois fermait les yeux pour ne pas voir un joli fantôme qui portait à son doigt une merveilleuse bague blanche. Ce fantôme, c'était Jeanne, et pour ne pas trop souffrir l'officier répétait à voix haute :

— Elle est heureuse, elle est heureuse, je n'avais pas le droit de garder son amour.

XVI

Le jour du départ de Jeanne avait été fixé par M. Markle au 2 janvier ; avec sa nièce il eut une explication très courte.

— Vous ne voulez pas vous marier, vous désirez rester Française, cela vous regarde. Vous allez vers la misère, je vous préviens ; mais tant que vous habiterez la France je ne vous aiderai pas. Voici vos comptes, examinez-les. Il vous revient cinq cents francs de la vente des meubles de votre père. Je vous prie d'écrire à ma sœur une lettre d'adieu dans laquelle vous la remercierez de l'hospitalité qu'elle vous a donnée.

Cela dit, M. Markle s'en était allé et Jeanne avait commencé à faire sa malle.

Enfin le 2 janvier arriva, la jeune fille se leva plus tôt que de coutume ; dans sa chambre il faisait si sombre qu'elle fut obligée d'allumer.

Elle s'habilla lentement, elle avait un visage triste, parce qu'elle avait peur. Ce soir elle serait à Paris, ce soir elle saurait si, vraiment, son fiancé l'avait oubliée. Ce soir dans son beau pays, qu'elle était si heureuse de revoir, elle serait peut-être encore plus malheureuse.

Prête, elle rangea sa chambre avec un soin minutieux. Le jour s'étant levé, elle éteignit la lumière et tâcha d'apercevoir par la cour un coin du ciel. Il était jaune et bas ; à Londres le ciel a presque toujours l'air de toucher les maisons.

L'heure du départ étant venue, Jeanne regarda une dernière fois cette pièce où elle avait vécu, où elle avait souffert, puis après s'être assurée que tout était bien en ordre, elle quitta sa chambre.

Dans la salle à manger elle trouva M. Markle qui prenait son thé en lisant le *Times ;* sans quitter son journal des yeux il lui tendit la main, murmura « Au revoir ! » puis ne s'occupa plus d'elle.

Cette indifférence révolta Jeanne, elle n'eut plus qu'une idée, fuir cette maison où personne ne l'avait aimée. Elle courut chercher un auto, fit charger sa malle, et son agitation ne cessa que lorsqu'elle fut installée dans un compartiment du train qui allait l'emmener vers la France.

Là, elle reprit conscience d'elle-même et

regarda avec un certain plaisir tous ces visages d'Anglais qu'elle voyait pour la dernière fois. Les voyageurs arrivaient en foule et nombreuses étaient les personnes qui les reconduisaient. Tous parlaient, criaient, gesticulaient, emplissant le quai, empêchant les employés de faire leur service. L'heure étant venue, après les derniers adieux, les partants s'installèrent et le train s'en alla.

Jeanne regardait par la fenêtre, heureuse de voir pour la dernière fois la grande ville anglaise. La sortie de Londres est laide : des affiches monumentales, de couleur crue, des maisons basses, des tuyaux de cheminées innombrables et réguliers, puis se détachant, ayant l'air de vouloir percer le ciel, des flèches d'église.

Le train marchait vite, Londres était déjà loin ; la campagne anglaise avec son tapis d'herbe verte plut à Jeanne: maintenant qu'elle quittait ce pays elle voulait bien le trouver joli. Les amusants cottages garnis de lierre, les jeunes moutons lâchés dans de belles prairies, les poules grattant les pelouses faites pour elles, tout cela passa vite.

Douvres ! Avec quel élan Jeanne se leva. D'une main fébrile elle saisit son sac et sauta sur le quai. Devant elle le port et un grand bateau. Elle courut jusqu'à la passerelle et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut sur le pont. Il fai-

sait gris, un vent aigre soufflait par rafales, mais Jeanne ne descendit pas. La mer semblait houleuse, le salon serait plein ; Jeanne préférait avoir froid.

Et la traversée, bien qu'elle fût peu agréable, parut à Jeanne très courte. A mesure que le bateau s'éloignait de l'Angleterre, le ciel semblait changer, il n'était plus gris, la mer n'avait plus cette vilaine couleur de plomb, l'atmosphère se transformait, et lorsque le bateau entra dans le port de Calais un rayon de soleil perça les nuages.

Jeanne n'avait plus froid, elle était heureuse, elle souriait au soleil, à la terre de France. Elle quitta le bateau et lentement gagna le train. Autour d'elle les visages avaient changé, les employés parlaient sa langue et elle ne se lassait pas de les regarder et de les écouter.

La route de Calais à Paris est monotone, c'est un coin de France qui manque de pittoresque, mais Jeanne trouva la route belle et tout l'émouvait. Les aciéries de Sambre-et-Meuse lui rappelaient la marche de ce nom, les meules de paille aux toits pointus lui semblaient être de vieilles bonnes femmes qui l'accueillaient, les petites maisons blanches étaient des amies qu'elle retrouvait. Tout à coup ses yeux s'emplirent de larmes ; au haut d'une construction, près d'un échafaudage, elle

aperçut le drapeau tricolore, le sien, celui de tous les Français ; et pieusement, voulant saluer cette loque que le vent agitait, elle fit un signe de croix. Étrange salut qu'inconsciemment elle avait fait.

Un moment, pour cacher son émotion, elle ferma les yeux, mais elle les rouvrit bien vite et s'amusa à lire les noms des petites gares que le train brûlait. Noyelle, Abbeville, Creil, Chantilly ; ces noms étaient bien français ! Ils sonnaient gaiement ; ils avaient un air de fête et Jeanne les murmurait à voix basse, trouvant ces syllabes harmonieuses et jolies.

Paris !... Une angoisse étreignit Jeanne, elle approchait du but de son voyage ; tout à l'heure elle saurait s'il lui était permis d'espérer et si pour toujours son fiancé l'avait oubliée. Sa nourrice demeurait rue de la Tombe-Issoire, elle vivait là avec ses économies, faisant quelques ménages. Jeanne ne savait guère où était cette rue et donna l'adresse à un chauffeur.

A une allure rapide elle traversa Paris, puis arriva à la nuit tombante dans ce quartier qu'elle ne connaissait pas. La voiture s'arrêta devant une maison simple mais propre, une maison d'ouvriers bien tenue. Jeanne demanda au concierge Mme Rémon.

— Au cinquième sur le carré, la porte en face.

Jeanne monta lentement; tout près du but, elle hésitait. Elle était venue là sans réfléchir; sa nourrice pourrait-elle la recueillir? Si non, où irait-elle? Son fiancé lui avait écrit que le gouverneur était absent pour un assez long temps.

Depuis un mois elle était sans nouvelles de la vieille servante et la dernière lettre reçue était très différente des précédentes. Prise par son chagrin, Jeanne n'y avait pas pensé, mais voilà qu'en montant l'escalier, elle se souvenait des termes bizarres, des phrases équivoques. La nourrice n'écrivait plus : « Ma chère petite fille »; elle avait mis : « Mademoiselle », et à la fin de la lettre elle disait qu'à présent, très prise par son travail, elle n'écrirait plus souvent. Jeanne avait peur, l'oiseau craignait de ne pas trouver de nid...

Quelques marches la séparaient du carré, elle voyait la porte, une carte clouée indiquait le nom de la locataire. Jeanne lut : « Madame Rémon »; c'était bien là. Elle eut une hésitation, puis comme elle entendait du bruit dans l'escalier, elle frappa. Ce fut un heurt discret, timide, un heurt fait par une main qui tremblait.

— Entrez! cria une voix, la clé est dehors!

Troublée, Jeanne ne l'avait pas remarquée. Elle obéit, doucement la clé tourna et la porte s'ouvrit. Dans une pièce éclairée par une

fenêtre près de laquelle une femme travaillait, Jeanne entra. Il faisait sombre dans le reste de la chambre, la nourrice ne tourna pas la tête, croyant que c'était une voisine.

— Asseyez-vous, dit-elle, je vais allumer. Je finis mon bas dans le noir, à la lumière on n'y voit guère.

Jeanne ne bougea pas, son cœur battait à se rompre, elle n'avait pas la force de parler.

Ce silence étonna Mme Rémon, elle se tourna brusquement et apercevant cette silhouette immobile elle se leva et demanda :

— Qui donc est là ?

Alors une voix timide répondit :

— Nounou, c'est Jeanne, ta petite fille d'autrefois.

— Jeanne ! s'écria la vieille femme, est-ce possible ?

Doutant et ayant au cœur une rancune, au lieu de courir vers l'enfant qui tendait ses mains dans un geste de pauvre réclamant une aumône, elle alla vers la suspension, craqua une allumette et alluma le gaz.

Blanche, éclairant la pièce, la lumière jaillit et Mme Rémon reconnut Jeanne Favier.

Elle n'avait pas bougé, ses mains réclamaient toujours une aumône et la servante comprit ce qu'elles réclamaient : des baisers, de la tendresse, un peu de pitié ! Jeanne avait souffert, souffrait encore, et oubliant tout, la nour-

rice se précipita vers l'enfant qu'elle avait élevée.

— Ma petite, fit-elle en la prenant dans ses bras et en la serrant bien fort, d'où nous arrives-tu ?

— De Londres, dit Jeanne en se blottissant contre la vieille femme.

— Tes Anglais t'ont laissé partir ? Tu es là pour combien de jours ?

Jeanne s'écarta de sa nourrice et la regardant avec des yeux qui avaient peur, elle répondit :

— Je suis là... pour toujours... Nounou, veux-tu me garder... provisoirement ?

Pour toujours... Mme Rémon n'entendit que ces deux mots. Pour toujours... La petite n'épousait donc pas son riche Anglais, elle revenait habiter le pays de son père. La petite regrettait peut-être le chagrin qu'elle avait fait.

— Mais alors, demanda-t-elle, et ton mariage ?

— Mon mariage ! Le cœur de Jeanne se brisa et dans un sanglot elle répondit :

— Il ne veut plus de moi !

Cette douleur n'émut pas la nourrice.

— Tu l'oublieras, fit-elle sévèrement, et si tu as de la peine aujourd'hui, c'est justice. Tu as fait pleurer un homme qui est vraiment bon

et qui t'aimait tant. Jeanne, ton père ne serait pas content. Une promesse, vois-tu, ça vaut une parole et le colonel tenait toujours ce qu'il promettait.

Les yeux de Jeanne exprimèrent un étonnement sans fin.

— J'ai fait pleurer? dit-elle, mais je n'avais rien promis! et puis comment sais-tu cette histoire?

— Voyons, reprit la nourrice avec impatience, je te parle de ton ancien fiancé, le lieutenant Jean Marvy qui t'a rendu ta parole pour que tu puisses épouser ton riche Anglais. C'est celui-là qui a eu de la peine, c'est celui-là qui a pleuré.

Un cri de joie fut la réponse de Jeanne, elle jeta ses bras autour du cou de sa nourrice, l'embrassa plusieurs fois si follement et si passionnément, que la vielle femme ne comprenait plus rien.

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu as? demanda-t-elle.

— J'ai, s'écria Jeanne avec une voix claire pleine de joie, j'ai que je suis heureuse, heureuse plus que tu ne peux le croire. Mon mariage avec un Anglais... mais c'est un mensonge... je te raconterai. Répète encore ce que tu m'as dit! Alors le lieutenant Marvy a pleuré, il a eu de la peine, et c'est simplement pour me faciliter un riche mariage qu'il m'a

écrit une vilaine lettre. Je t'aime, nounou, je t'aime, vois-tu, plus que tu ne peux le croire !

Tout en caressant la tête blonde qui l'embrassait, la nourrice reprit en souriant :

— Je crois que ce n'est pas moi que tu aimes pour le moment et que tous ces beaux baisers sont destinés à un autre.

Confuse, Jeanne rougit.

— Voyons, ne dis pas de bêtises, mais réponds-moi. Veux-tu me garder... provisoirement ?

— Te garder... mais, ici, tu es chez toi, ma petite fille ; seulement tu sais, ce n'est pas très beau.

Jeanne regarda la pièce. Un papier clair garnissait les murs, un vieux buffet d'acajou, une table ronde, quelques chaises, c'était tout l'ameublement ; mais les meubles reluisaient bien, les rideaux de mousseline étaient immaculés et par terre le parquet brillait.

— Je serai bien chez toi, fit-elle, parce que tu m'aimeras.

Un baiser les réunit. La nourrice dévêtit la jeune fille, puis la regarda attentivement. Dans sa robe noire Jeanne lui parut si mince qu'elle grogna. La petite avait maigri, elle n'avait pas bonne mine.

Qu'importait cela ! Jeanne prit une chaise, Mme Rémon s'assit près d'elle, et les coudes

appuyés sur la table, les yeux mi-clos, la jeune fille dit :

— Maintenant raconte-moi tout, tout ce qui s'est passé depuis mon départ ; il y a encore bien des choses que je ne comprends pas.

Et la nourrice raconta. Le dernier jour vécu dans le petit appartement, la vente des meubles à laquelle elle avait assisté pour tâcher de racheter quelque chose, mais sa bourse ne le lui avait pas permis. L'installation dans ce logement, la première visite au lieutenant Marvy, suivie de tant d'autres. Pendant ces visites-là on ne parlait que de Jeanne. Mme Rémon apportait les lettres de la jeune fille, le lieutenant lui lisait celles qu'il recevait et ensemble ils faisaient des projets... Un soir, la nourrice avait trouvé la porte close, le lieutenant était parti sans rien dire. Inquiète, huit jours de suite elle était revenue, mais la porte ne s'ouvrait plus et la concierge ne savait rien. Enfin elle l'avait rencontré et avec un visage impassible, mais si changé qu'elle en avait été bouleversée, le lieutenant lui avait appris la grande nouvelle. Mlle Favier, courtisée par un riche Anglais, refusait tout projet de mariage parce qu'elle se considérait liée par une parole. Et dans la lettre qu'un misérable lui avait écrite, on lui faisait comprendre qu'un officier français, sans fortune, est un pauvre gueux qui n'a pas le droit de se marier.

— Et parce qu'il t'aimait, Jeanne, plus que lui-même, il t'a rendu ta parole pour que tu sois riche et heureuse.

Sans bouger, d'une voix qui tremblait, Jeanne demanda :

— Qui donc avait écrit cette lettre à mon fiancé ?

Elle avait peur que ce ne fût Patrick Morton ; elle avait peur de mépriser cet homme qu'elle appelait son ami.

— Ton oncle Markle, naturellement; il a écrit en anglais, mais le lieutenant Marvy m'a traduit sa prose. Ah ! je t'assure qu'il ne ménageait ni ses mots, ni ses expressions ! Quel vilain bonhomme !

— C'est un orgueilleux, fit Jeanne souriant, mais je lui pardonne. Raconte encore, raconte sa peine.

Et longtemps, longtemps, la nourrice parla. Les plus petites choses, elle se les rappelait ; les mots d'amour, les mots de doulenr, elle les retrouvait ; cette femme au cœur simple avait deviné toutes les larmes qu'on lui cachait. Lorsqu'elle n'eut plus rien à dire, il était tard ; alors, laissant Jeanne à sa rêverie qui la faisait sourire, elle prépara un modeste repas que la jeune fille mangea avec appétit ; tout lui semblait bon.

Après le dîner, il fallut s'installer ; à côté de la salle à manger, Mme Rémon n'avait qu'une

autre pièce, très étroite, où son lit et une commode tenaient difficilement. Elle voulait donner sa chambre, Jeanne ne le permit pas : cette nuit, la jeune fille coucherait par terre sur un matelas, et demain elle achèterait un petit lit pliant qu'elle étendrait tous les soirs dans la salle à manger.

Avant de se reposer, Jeanne ouvrit la fenêtre pour regarder le ciel de France : il était clair, haut, sans nuages, des milliers d'étoiles y brillaient. Demain il ferait beau, demain elle verrait son fiancé. Si elle n'avait écouté que son cœur, ce soir, toute seule, elle eût été surprendre Jean Marvy. Mais Jeanne n osait pas, l'amour de Patrick, venu sans qu'elle s'en aperçût, l'avait rendue craintive. Et puis elle revoyait Mme Morton dans sa robe de soie noire garnie de précieuses dentelles qui lui disait avec une voix de maman : « Vous êtes jeune, jolie, soyez prudente, restez toujours aussi pure que je vous ai connue. »

Et Jeanne ferma la fenêtre, vite se déshabilla et, le cœur plein de joie, s'étendit sur le matelas.

La couche était dure, les draps de coton rudes et grossiers, mais la jeune fille se trouvait heureuse ; en murmurant une prière elle s'endormit.

XVII

Un rayon de soleil avait réveillé Jeanne ; au cinquième, elle était tout près du ciel, et ce matin-là il était particulièrement joli ; avec une joie très grande et une fierté émue, Jeanne ne se lassait pas de le regarder. C'est que pendant des jours et des jours elle avait vu des nuages, un soleil jaune, des brumes tristes, et de cet horizon gris elle gardait un mauvais souvenir.

A côté d'elle, déjà levée, la nourrice s'occupait; vite Jeanne l'imita et, malgré le refus de la vieille domestique, l'aida dans les soins du ménage. Lorsque le petit logement fut bien en ordre, les deux femmes s'habillèrent ; il était convenu qu'elles iraient ensemble chez le lieutenant. Ce n'était peut-être pas très convenable, mais une fois n'est pas coutume, et lorsqu'on apporte de la joie, il faut se hâter.

Il était à peine neuf heures lorsqu'elles sortirent.

La rue de la Tombe-Issoire est peu fréquentée, malgré deux autobus qui la traversent et une station de métro tout proche, les passants y sont peu nombreux ; quelques petites voitures venant des halles, portant légumes et fleurs, s'arrêtent près des trottoirs et sollicitent les femmes qui se promènent avec leurs filets. Jeanne regardait les passants, les boutiques, les voitures, et elle souriait à tout ce qu'elle voyait. Pour aller plus vite, elles prirent le métro ; la demeure du lieutenant était près d'une station.

Devant une maison de très simple apparence, la nourrice s'arrêta et regardant la jeune fille, qui était toute pâle, elle lui dit :

— Nous voici arrivées : c'est au fond de la cour... mais qu'as-tu ?... Est-ce le bonheur qui te fait un si vilain visage ?

Vilain, Jeanne n'entendit que ce mot. Vilain ! elle était donc laide, changée peut-être ; alors elle ne voulait pas entrer.

A côté, tout près, elle aperçut une boutique de coiffeur avec une glace ; elle courut se regarder. Elle était pâle, mais ses yeux riaient pleins de bonheur. Elle était pâle, mais ses cheveux encadraient bien son visage et le petit chapeau noir les faisait paraître très blonds. Elle était pâle, mais non pas vilaine.

Tranquille, elle revint vers sa nourrice qui, amusée, l'attendait.

— Entrons, fit-elle, montre-moi le chemin.

Sous une voûte sombre elles pénétrèrent, puis traversèrent une cour étroite encombrée de pots de fleurs fanées, et au bout d'un long couloir, éclairé par un bec de gaz, elles s'arrêtèrent devant une porte.

— C'est là, dit Mme Rémon à voix basse.

Émue, les jambes peu solides, Jeanne s'appuya contre le mur.

— Sonne, fit-elle d'une voix à peine distincte.

La nourrice obéit et, important, strident, le timbre résonna.

Les deux femmes attendaient avec un cœur qui battait, craignant le moindre bruit, le désirant pourtant.

Derrière la porte on entendit des pas lourds, et un soldat vint ouvrir. Appuyée contre le mur, Jeanne ne bougeait pas.

— Le lieutenant Marvy? demanda la nourrice.

— Mon lieutenant n'est pas là, madame; il rentrera ce matin, je ne sais pas à quelle heure.

Mme Rémon regarda Jeanne, qui était toute désappointée : elle n'avait pas prévu cette absence. Mais la nourrice était une femme résolue; poussant la porte, elle entra.

— Eh bien, nous attendrons le retour du lieutenant.

Nous... le soldat écarquilla les yeux, il n'avait pas vu la forme noire qui se tenait immobile contre le mur.

— Jeanne ! appela impérieusement la nourrice.

Et, à son tour, Jeanne pénétra dans l'appartement.

C'était un bien modeste appartement ; l'antichambre, un couloir très sombre. La nourrice, en personne qui connaissait les aîtres, passa devant le soldat et ouvrit une porte.

— Nous allons attendre là, dit-elle à l'ordonnance ébahie.

Au service du lieutenant depuis quelques jours seulement, le soldat ne connaissait pas Mme Rémon ; mais cette femme avait l'air si décidé qu'il la laissa s'installer dans la pièce qui servait à l'officier de salon, de salle à manger et de cabinet de travail. Un peu intimidée, Jeanne suivit.

Lorsque l'ordonnance les vit assises, il referma la porte et retourna dans la cuisine.

A peine furent-elles seules que la nourrice s'écria :

— Te voilà toute chagrine, ma petite fille, parce qu'il n'est pas là, mais il va revenir.

Jeanne lui sourit gentiment, elle était si

émue qu'elle ne pouvait parler, et puis elle aimait mieux se taire : cette attente était délicieuse. Tout à l'heure, par cette porte, il entrerait ; tout à l'heure, il viendrait vers elle et les mauvais jours seraient oubliés. Curieuse, par amour, elle regarda autour d'elle. Deux fenêtres donnant sur une cour très sombre éclairaient mal la pièce, des rideaux de toile grise à bandes rouges, des fauteuils d'osier, une table ronde, une autre carrée, sur laquelle livres et papiers étaient entassés, composaient l'ameublement.

La table attirait Jeanne ; tous ces papiers, elle eût voulu les lire, les toucher ; les livres aussi l'intéressaient ! Elle se leva et, ayant un peu honte de sa curiosité, s'avança pour voir les titres de ces volumes, et une émotion très douce lui emplit le cœur. Ces livres étaient ceux de son père ; pour ses élèves autrefois il les avait faits, et celui qui travaillait là les consultait encore.

Jeanne vit là un heureux présage, ces livres de son père étaient des amis qui l'accueillaient. Elle s'avança encore plus près, elle toucha les volumes, lut celui qui était ouvert ; les mots techniques ne l'effrayaient pas. « Le feu du troisième rang est reconnu très imparfait, c'était l'avis de Napoléon ; il devient parfois nuisible à celui des deux premiers rangs. » Ces mots-là n'avaient pas pour elle la même

signification, ils lui disaient des choses douces et tendres, des choses qui l'émotionnaient. « Rien ne justifie le troisième rang, affirmait le maréchal Marmont, le feu de trois rangs est praticable à l'exercice, mais non pas à la guerre... » Et Jeanne continua sa lecture et la nourrice ne lui parla pas.

. . . . . .

Dans la cuisine, tout en fourbissant le sabre de son lieutenant, l'ordonnance se demandait : « Qui que ça pouvait bien être que ces deux dames qui attendaient? Des parentes, probable, mais la jeune était rudement jolie ».

Quand le sabre fut bien brillant, il alla le porter dans l'antichambre ; puis, en sifflotant doucement, « rapport aux dames », il se mit à encaustiquer le parquet. Il venait de commencer, lorsqu'il entendit marcher dans la cour ; ces pas-là, c'étaient ceux de son lieutenant. Vite, il se dressa et, lorsque l'officier ouvrit la porte, il le salua par ces mots :

— Mon lieutenant, y a du monde qui vous attend.

Le lieutenant Marvy n'était pas de bonne humeur ; d'un ton raide il demanda des explications.

— Qui donc ? fit-il.

— Je ne sais pas qui c'est, mon lieutenant, ces deux dames ne m'ont pas dit leur nom. Il

y en a une vieille et une jeune. La plus jeune s'appelle Jeanne, c'est tout ce que je sais.

Le lieutenant Marvy bouscula le soldat et comme un fou traversa le couloir. Brusquement il ouvrit la porte de la pièce où se trouvaient les deux dames.

Jeanne l'avait entendu venir. Souriante, mais bien émue, appuyée contre la table de travail, elle attendait.

Quelques secondes ils se regardèrent, les yeux du lieutenant, ses yeux de feu interrogèrent âprement, demandant l'explication de cette présence, demandant la vérité. Mais les prunelles claires étaient toujours aussi pures, aussi confiantes, ces prunelles-là ne mentaient pas. Alors le lieutenant oublia tout, la lettre de M. Markle, ce projet de mariage avec le riche Anglais ; elle était là, chez lui, donc elle était toujours sa fiancée, et les vilains mots qu'il avait écrits pour lui rendre sa parole n'existaient plus.

Il s'avança vers elle, vers ce sourire qui l'appelait, vers ces petites mains qui se tendaient ; il les prit dans les siennes, l s embrassa tendrement, puis regarda de tout près le cher visage. Il ne s'était pas trompé, les yeux avaient le même regard pur, mais les lèvres souriaient en tremblant ; ces lèvres-là avaient peur, elles n'osaient plus croire au bonheur.

— Ma chérie, fit le lieutenant, vous voilà donc revenue pour...

Jeanne ne le laissa pas achever.

— Pour toujours, répondit-elle fièrement.

Pour toujours... le lieutenant ne comprenait pas. Alors Jeanne expliqua bien vite. Le mariage proposé, son refus, la lettre de M. Markle et la bonté de ses amis Morton.

— Si je suis ici aujourd'hui, dit-elle, si nous sommes heureux c'est à eux que nous le devons, il ne faudra jamais l'oublier. Puis Jeanne s'inquiéta du gouverneur. Le général était dans le Midi, en congé de convalescence après une mauvaise bronchite.

Cela c'était le passé ; bien vite ils parlèrent de l'avenir.

— Je suis chez ma nourrice, dit Jeanne, et elle se tourna vers le fauteuil où était assise Mme Rémon. Mais le fauteuil était vide ; tout doucement, comprenant que les grands bonheurs n'ont pas besoin de témoin, la fidèle servante s'en était allée. Elle devait être tout près, on l'entendait causer avec l'ordonnance. La jeune fille sourit :

— Elle a craint que nous ne nous disputions, fit-elle ; c'est que nous avions de graves questions à régler. Vous avez douté de mon cœur, je me demande si je dois vous pardonner.

— Pardonnez, ma chérie, en pensant que c'est par amour que j'ai agi ainsi. On m'écri-

vait que je n'avais pas le droit de vous aimer, et tous les jours ma conscience me le disait. Je suis pauvre, Jeanne.

— Et moi, fit-elle avec un beau rire, me croyez-vous riche? Depuis que je suis en France je me sens tant de courage que me voilà certaine de vaincre. Mon ami, ajouta-t-elle fièrement, je vais travailler.

Jeanne était assise dans un fauteuil d'osier; penché vers elle, le lieutenant l'écoutait et la regardait; en entendant ces mots il se redressa.

— Travailler, fit-il, travailler... Cela je ne le permettrai jamais. Et pourtant, reprit-il amèrement, vous allez me répondre que vous y êtes forcée.

— Naturellement, dit Jeanne d'une voix douce.

— Ah! vous trouvez cela naturel que nous autres officiers, nous qui consacrons toute notre vie au pays, nous soyons forcés d'accepter que nos femmes travaillent. Et je devine quel travail ce sera, celui qu'on cache, qu'on dérobe aux yeux de tous parce que, vis-à-vis du monde et des supérieurs, la femme d'un lieutenant ne doit rien faire. Vous travaillerez des heures et des heures, et pour récompense vous toucherez une somme ridicule; on profite toujours de ces situations-là.

« Jeanne, voyez-vous, pour un homme jeune

et plein d'énergie, c'est affreux de penser que, quoi qu'il fasse, il ne pourra augmenter ses revenus, et pouvez-vous comprendre quelle humiliation vous m'imposez par ces mots : « Je vais travailler » ?

Avec une grande tendresse la jeune fille reprit :

— Ne soyez pas humilié, mon lieutenant, puisque c'est pour hâter notre bonheur : lorsque j'aurai une certaine situation nous pourrons nous marier. Et voyez-vous comme mon cœur est différent du vôtre : je serai très fière d'apporter ma part au ménage. Je me dirai : mon pays est pauvre, il n'a pas de quoi payer ses officiers, eh bien, je l'aide dans la mesure de mes moyens. Ce n'est pas le lieutenant Marvy qui doit être humilié, c'est la France. Lui, fait tout ce qu'il peut, elle, pas grand'-chose, mais il ne faut pas lui en vouloir, ce sont des pantins qui la gouvernent !

Le visage du lieutenant Marvy s'apaisa, il sourit à la jeune fille.

— Jeanne, fit-il, comme vous savez bien tout dire ! mais il faut que je vous apprenne une heureuse nouvelle : il est question d'augmenter nos soldes, la Chambre doit discuter très prochainement le projet ministériel.

— Ah ! s'écria Jeanne en riant, les pantins vont discuter, ce sera drôle !

Le lieutenant mit une chaise devant la table

de travail et approcha le fauteuil de la jeune fille.

— Nous allons faire des chiffres, dit-il, et nous allons voir si avec la nouvelle solde le ménage Marvy pourra s'en tirer.

Il prit une grande feuille de papier, repoussa les livres et les cartes.

— Je vais passer lieutenant en troisième, je toucherai quatre mille trois cent trente-huit francs, cela me semble beau par comparaison. Prenons un loyer de mille francs, il reste pour la nourriture, les vêtements, le chauffage, etc., etc., trois mille trois cent trente-huit francs divisés par trois cent soixante-cinq jours, cela fait...

— Je ne suis pas forte en calcul, avoua Jeanne.

— Je divise, eh bien le résultat... neuf francs quinze par jour. Madame, croyez-vous qu'avec cette petite somme vous pourrez vous en tirer ?

Jeanne réfléchit.

— Oui, reprit-elle, mais il y a les imprévus : maladies, voyages, puis les tenues à remplacer ; mon lieutenant, vos habits coûtent très cher !

— Je le sais bien, fit-il avec un gros soupir. Alors... que concluez-vous ?

— Je conclus qu'il faut être raisonnable et me laisser travailler. Ne froncez pas les sourcils, ne vous fâchez pas, je vous promets de

cesser dès que ce ne sera plus utile. Quand vous serez capitaine, nous nous trouverons riches.

— Capitaine, fit-il tristement, on touche trois mille six cent trente-six francs !

— Maintenant, reprit Jeanne, mais avec la nouvelle solde ce sera beaucoup plus.

Le lieutenant se pencha vers un bout de papier tout froissé et le consulta.

— Capitaine... oui, une grosse augmentation : cinq mille quarante francs, c'est une somme !

— Alors, s'écria Jeanne avec entrain, vous voyez que nous n'avons que quelques mauvaises années à passer ; quand on est jeune et... qu'on s'aime, je crois qu'on ne doit guère s'en apercevoir. Lorsque vous serez un imposant général à plumes blanches et à soldes énormes, nous ne nous rappellerons plus des modestes débuts de notre ménage.

— Peut-être, répondit le lieutenant ; mais enfin, que voulez-vous faire ?

— Vous savez que je dessine, j'ai beaucoup travaillé. Autrefois je faisais de l'enluminure, je vendais déjà, eh bien, je reprendrai mes travaux et j'essayerai l'illustration. Si le projet ministériel est accepté par la Chambre, ajouta-t-elle gentiment, je n'ai besoin de travailler que pour le superflu : une centaine de francs par mois me suffiront.

— Les chiffres! les chiffres! je les hais! s'écria le lieutenant Marvy en se levant. Oh! ma chérie, quel vilain duo d'amour, et comme j'aurais voulu vous éviter cela!

— Ne regrettez rien, répondit Jeanne en souriant, si nous étions riches, nous nous aimerions peut-être moins.

— Pourquoi donc? demanda-t-il, étonné.

— C'est une idée à moi dont vous allez peut-être rire, mais je m'imagine que la richesse, trouvée dans un berceau, endurcit les cœurs les meilleurs. Quand on n'a pas souffert, je crois qu'on ne sait pas aimer. Moi je n'ai jamais été riche d'argent, mais j'étais riche de tendresse, d'affection, et je manquais peut-être de pitié pour les pauvres; je m'apitoyais sur la douleur, mais je ne la comprenais pas. Dieu a voulu que je fusse malheureuse, notre amitié est née pendant ce temps-là. Je vous aime, Jean, infiniment et pour toujours. Je vous aime comme je ne vous aurais jamais aimé si j'étais restée heureuse. Les larmes, voyez-vous, sont nécessaires, elles préparent les joies, elles élargissent les cœurs.

— Ma chérie, fit le lieutenant, j'aurais voulu que vous ne pleuriez jamais, j'aurais voulu vous faire une vie douce, exempte de souci pécuniaire.

— Un conte de fée ou un roman pour jeune fille; on les lit, mais on ne les vit pas. Je crois

que le bonheur complet n'existe guère sur terre, chacun doit lui payer une rançon ; celle qu'il nous demande est d'ordre purement matériel, ne nous plaignons pas.

— Comme vous voilà sage, Jeanne, et raisonnable !

— Je suis près de vous, je suis heureuse.

— Mais ne regretterez-vous pas un jour la médiocrité de notre vie ? Lorsque vous travaillerez, ne passera-t-il pas devant vos yeux fatigués le fantôme de ce qu'aurait pu être votre vie si vous aviez fait un riche mariage ? Jeanne, c'est à cause de moi, c'est pour moi que vous avez refusé l'union qui vous apportait richesse, honneur, et peut-être le bonheur serait-il venu. Mon amour, sans le vouloir, vous a fait du mal... je souffre de cela.

Sérieuse, d'une voix grave, Jeanne répondit :

— Écoutez-moi, Jean, et rappelez-vous ce que je vais vous dire, car nous ne reparlerons plus jamais de cette chose-là. Oui, j'ai refusé un mariage qui m'apportait tout ce que vous dites, richesse, honneur, amour peut-être. Je l'ai refusé pour vous d'abord, c'est vrai, mais je l'ai refusé aussi pour rester Française. Comprenez-moi bien : même si je ne vous avais pas connu, même si je ne vous avais pas aimé, jamais je ne serais devenue la femme d'un homme qui n'était pas de ma race et qui ne partageait pas mes croyances. Je ne connais

rien de la vie, mais je m'imagine que pour être heureux ensemble, très longtemps, il faut aimer les mêmes choses ; eh bien, pour moi, il n'existe qu'un Dieu et qu'un pays. Je suis catholique et Française ; honneur, amour, fortune, rien ne pourra me faire changer. Jean, vous ne devez pas en douter, et il ne faut pas souffrir d'un souvenir.

Le lieutenant prit les mains de Jeanne et les baisa passionnément.

— Vous avez raison, dit-il, j'oublierai tout.

— Et vous aimerez notre vie médiocre, vous ne murmurerez plus contre votre solde ?

— J'aimerai, répondit le lieutenant avec ferveur, et je ne murmurerai plus.

— Eh bien, reprit Jeanne, dès demain je me mets en campagne. Je vais retrouver la vieille dame qui prisait mes enluminures et j'irai présenter à des directeurs de journaux quelques dessins. J'ai des bonshommes Noëls qui leur plairont ; ils m'amusent, ils amuseront bien des enfants.

— Je voudrais les connaître.

— Vous n'êtes pas un enfant ?

— Non, mais j'aimerais à féliciter le dessinateur.

— Enfin vous voulez qu'on vous invite à venir les voir. C'est convenu, venez le jour qu'il vous plaira.

Doucement, sans grand bruit, jugeant que sa présence pouvait être utile, la nourrice rentrait.

Les jeunes gens l'accueillirent avec un sourire radieux. Leur jeunesse, leur amour semblaient illuminer la pièce.

Mme Rémon s'en aperçut et regarda autour d'elle : rien pourtant n'avait bougé. Les fenêtres étaient toujours fermées, les rideaux de toile grise à bandes rouges gardaient leurs plis corrects, tout était pareil ; seulement, dans cette pièce sombre si pauvrement meublée, malgré les fenêtres closes, quelque chose était entré, et ce quelque chose était si visible que la vieille femme se taisait et, tout émue, le contemplait. Le bonheur était là, il faisait briller les yeux de Jean Marvy et de Jeanne Favier. Il mettait sur leurs lèvres ce sourire radieux, ce sourire qui disait leur confiance en l'avenir et leur foi réciproque ; les mauvais jours étaient oubliés, la séparation, les larmes, tout cela c'était le passé, ils n'y songeaient plus. L'amour, ce mot qui donne tous les courages, serait à présent leur compagnon fidèle ; l'amour ne les quitterait jamais.

La nourrice résuma ses impressions :

— Ma petite fille, dit-elle, vous êtes heureux !

Ah ! oui, ils étaient heureux ! Ensemble tous les deux parlèrent :

— J'ai eu du chagrin inutilement, dit-il, elle m'a toujours aimé.

Et elle, grondeuse, s'écria :

— Le vilain doutait de mon cœur.

— Dites-lui, madame Rémon, si je l'accusais !

— Et toi, nounou, raconte-lui quelle a été ma peine !

La vieille servante ne savait à qui répondre ; près de ce jeune bonheur elle se sentait rajeunir ; elle souriait à ces deux visages qui riaient en parlant.

— Taisez-vous, leur dit-elle, et avant de nous en aller, car il faut nous en aller, Jeanne, je veux te montrer quelque chose.

Et elle se dirigea vers la table de travail au-dessus de laquelle pendaient, cloués au mur, deux grands morceaux de papier blanc. Elle les retourna prestement et des almanachs parurent. Sur l'un d'eux de petites barres rayaient chaque jour, mais ces petites barres s'arrêtaient au milieu de novembre. C'était le vingt novembre que le lieutenant avait reçu la lettre de M. Markle.

Jeanne s'approcha et regarda longuement ce calendrier. C'était l'histoire d'un amour, l'attente fidèle ; chaque soir, Jean Marvy barrait le jour qui s'enfuyait. Depuis le vingt novembre le lieutenant n'avait rien effacé. Vite, Jeanne prit un crayon et à grands traits raya semaines

et mois ; cela fait, elle se tourna vers son fiancé et, comme sa nourrice était là, elle tendit le front.

Touché par ce geste de confiance, le lieutenant, violemment ému, mit sur les cheveux blonds un baiser léger, un baiser chaste qui ne devait pas troubler la jeune fille. Elle reçut cette caresse avec un sourire, ses yeux fixèrent longuement Jean Marvy, elle voulait emporter avec elle son image et le souvenir très pur de ce premier baiser. Elle se dirigea vers la porte, les bras croisés sur sa poitrine, elle semblait garder un précieux viatique. L'amour, ce viatique des vivants, elle l'emmenait dans l'humble petit logement de la rue de la Tombe-Issoire ; maintenant il ne la quitterait plus, il l'accompagnerait dans toutes les démarches qu'elle allait faire, il lui donnerait tous les courages, avec lui elle vaincrait, elle était certaine de cela.

Dans la rue, le soleil, le ciel bleu, les passants, elle ne vit rien ; devant elle, près d'elle, il n'y avait qu'une silhouette, son oreille entendait seulement les mots que tout à l'heure il avait dits et sur ses cheveux blonds le baiser était encore là. La nourrice se taisait, comprenant qu'il y a des bonheurs que rien ne doit troubler.

XVIII

Dans le petit logement de la rue de la Tombe-Issoire, bien vite Jeanne avait organisé sa vie. Tous les matins, après avoir aidé aux soins du ménage et avant de se mettre au travail, elle lisait le journal avec une attention très grande. L'emprunt proposé, l'immunité de la rente, les discours des hommes politiques, la chute du ministère, elle suivait tout cela ; cette question de l'emprunt assurait l'augmentation des soldes et permettait enfin de fixer la date de leur mariage. Mais c'était long ; tous ces « pantins », comme elle continuait à les appeler, perdaient leur temps en discussions et profitaient de la tribune pour attaquer leurs ennemis. Un ancien président du conseil, chef du parti socialiste, insultait en pleine Chambre le président actuel ; les discours, les répliques, les amendements, que de choses inutiles ! Et

pendant ce temps-là, anxieuse, mal à l'aise, la France attendait. La Bourse, le commerce se ressentaient de ces hésitations, mais les hommes politiques s'occupaient surtout des haines de partis, des places à gagner et de fructueuses opérations financières ; bien petit était le nombre de ceux qui songeaient à l'avenir du pays.

Chaque jour Jeanne lisait le compte rendu de la Chambre et elle ne pouvait admettre que tout un peuple acceptât aussi facilement les décisions d'hommes qui votaient des lois en pleine bataille, dans une atmosphère surchauffée, au milieu de vociférations et de cris qui n'avaient rien de parlementaire. Et sa jeunesse se révoltait, elle racontait à sa nourrice tout ce qui se passait à cette « Chambre » d'où dépendait leur mariage. La vieille femme écoutait, ne comprenant pas grand'chose à tous ces mots bizarres : emprunt, immunité de la rente, amendement, mais blâmant, puisque sa fille blâmait.

Jeanne s'était mise courageusement à l'ouvrage, le lieutenant Marvy était venu admirer les bonshommes Noëls, mais il avait conseillé de faire d'autres planches. Jeanne avait suivi ce conseil et plusieurs matins de suite elle avait travaillé ; sous son pinceau étaient nés des animaux bizarres ayant la raideur britannique, des fillettes incarnant qualités et défauts

de l'enfance, des petits garçons habillés comme elle les avait vus à Londres : pantalons longs, vestes courtes, cols blancs et chapeaux haut de forme ; tous sur une grande feuille de bristol allaient, venaient, couraient, pleins de vie et de gaieté. Comme cadre, la Tour de Londres, cette vieille forteresse, et ses gardiens avec le costume du moyen âge qu'il portent encore : chapeau rond en velours, blouse à jupe plissée en drap noir chamarrée de galons rouges. Quand Jeanne eut fini ce travail, elle se trouva prête, et un après-midi, son carton à dessin sous le bras, elle partit pleine de courage.

Dans une petite rue étroite et grise, tout près du boulevard Saint-Germain, Jeanne trouva facilement les bureaux du journal auquel elle comptait présenter ses dessins. Une porte vitrée donnait sur la rue ; dans le magasin, plein de piles de livres et de journaux, Jeanne aperçut une caisse derrière laquelle se tenait un employé. Il faudrait aller jusque là, parler, demander des renseignements, dire ce qu'elle voulait. Elle sentait sa gorge se serrer, elle était très intimidée, pourtant il fallait entrer.

De l'autre côté de la rue elle regardait le magasin, l'employé ; enfin elle traversa très vite et d'un mouvement brusque ouvrit la porte. L'homme qui était derrière la caisse ne bougea pas ; alors Jeanne s'avança vers lui et d'une petite voix très douce demanda :

— Monsieur, c'est bien ici le *Plaisir des enfants?*

— Oui, fit l'employé; pour l'abonnement au premier, les numéros à droite.

Il avait répondu sans regarder, mais comme il se rendait compte que la personne qui avait parlé ne bougeait pas, il leva les yeux. Le carton que Jeanne avait sous le bras le renseigna.

— Vous voulez présenter des dessins? Ce n'est pas l'heure.

Chaque jour cet homme voyait défiler devant sa caisse des artistes, hommes et femmes de lettres, dessinateurs et dessinatrices, il était habitué à voir passer bien des visages déçus, mais celui de Jeanne exprimait un tel regret qu'il ajouta:

— Montez au premier, mademoiselle, demandez à voir le directeur, s'il est de bonne humeur il vous recevra.

Jeanne eut un sourire timide, remercia et se dirigea vers l'escalier. Elle le monta lentement, elle voulait se remettre de sa première émotion.

Elle arriva dans une antichambre pleine de monde et se demanda à qui elle pourrait s'adresser... Devant une table, un jeune employé écrivait, elle s'approcha de lui.

— Je voudrais, dit-elle à voix basse, voir le directeur du *Plaisir des enfants*.

— Il n'est pas encore arrivé, mademoiselle,

et, montrant l'antichambre, il ajouta avec ironie : On l'attend.

Jeanne comprit qu'elle devait faire comme les autres, et, très intimidée, s'assit sur une chaise libre. D'abord elle n'osa rien regarder, il lui semblait que tout le monde la dévisageait, et puis ce silence lui paraissait hostile ; au bout de quelques instants d'autres personnes étant encore arrivées, elle leva les yeux. Autour d'une grande table recouverte d'un tapis vert, hommes et femmes attendaient, quelques-uns lisaient, d'autres, résignés, ne faisaient rien. Jeanne prit un journal et, lente, très ennuyeuse, une heure passa. Mais comme le directeur n'arrivait pas, quelques hommes s'en allèrent. Avant de quitter la pièce ils se plaignirent de l'attente inutile ; un pauvre vieux s'emporta : « La maison était une boîte, il n'y reviendrait jamais. »

Le jeune employé ne répondit pas, mais quand le plaignant eut disparu, il dit en haussant les épaules :

— Il sera là demain !

Et cette constatation, faite par ce gamin, était triste infiniment. « Il sera là demain », cela voulait dire que cet homme, un vieillard, avait absolument besoin de placer articles et nouvelles. Il savait bien pourtant ce qui se passerait. Sans élan, le directeur du journal les prendrait, lui ferait attendre deux ou trois

mois sa réponse et ne payerait l'auteur que lorsque les nouvelles seraient passées dans le *Plaisir des enfants*. Acceptation, composition du texte, mise en page, six mois d'attente, et sa copie lui serait payée cinq centimes la ligne ! Tous ces gens qui étaient là connaissaient cette lamentable histoire ; ils subissaient, eux aussi, cette sorte d'exploitation du talent, mais leur nombre et leur désunion en étaient la cause.

Jeanne ne connaissait pas ces tristes choses, mais elle comprenait que pour revenir demain cet homme devait être sans ressources.

Enfin à quatre heures une porte s'ouvrit et les gens commencèrent à passer. Cela alla assez vite, une heure après il ne restait plus dans l'antichambre qu'une grosse dame à visage sympathique et Jeanne.

Pourquoi Jeanne, qui était timide, tourna-t-elle les yeux vers cette dame ? Pourquoi regarda-t-elle les prunelles grises de cette inconnue qui semblaient lui sourire ? Pourquoi lui parla-t-elle ? Mouvement irréfléchi, lassitude, attirance du sourire ; Jeanne se plaignit, elle eut un gros soupir d'enfant.

— Comme c'est long, fit-elle, je suis arrivée à deux heures !

Étonnée, la dame demanda :

— C'est donc la première fois que vous venez ici ?

— Oui, avoua Jeanne. Et montrant son carton, elle ajouta : Je débute.

Les yeux gris la fixèrent très affectueusement, puis l'inconnue reprit :

— Pauvre petite, vous êtes bien jeune et bien jolie pour ce métier-là, et ce qu'il y a de regrettable c'est que je suis sûre que vous avez du talent.

Jeanne n'entendit que la dernière phrase, vivement elle ouvrit son carton.

La dame se pencha et, attentive, regarda les dessins.

— C'est charmant, dit-elle, lignes, coloris, tout est parfait; seulement vous allez montrer ces essais à un homme qui n'y connaît rien et qui n'a jamais tenu un crayon de sa vie. Il vous fera des critiques dont vous rirez et vous demandera des corrections ineptes. Il y a trois ans que ce journal existe, c'est le cinquième directeur; ils se succèdent, tous aussi bêtement nuisibles les uns que les autres. Résultat : le *Plaisir des enfants* se meurt et l'éditeur-propriétaire s'en étonne.

La figure de Jeanne exprima un tel désappointement que la dame ajouta :

— Mais vous réussirez peut-être, cela dépend de tant de choses. Êtes-vous recommandée ?

— Recommandée... mais je ne connais personne. Je croyais qu'il suffisait...

— D'avoir du talent, termina la dame en riant; ma pauvre petite, comme vous vous trompez! Je suis femme de lettres, vieillie dans le métier, il y a des années que je fais des contes pour les enfants, des chroniques pour journaux de mode, c'est vous dire que je connais à fond ces questions-là. J'ai vu des dessinateurs, qui avaient leurs dessins refusés partout, devenir des maîtres qu'aujourd'hui on salue très bas; j'ai vu des auteurs ayant des dons magnifiques, dont on ne lisait même pas les œuvres; j'ai vu des ratés s'imposer, j'ai vu des génies mourir de faim. Aussi, si tout à l'heure le directeur vous refuse vos dessins et vous renvoie sans quelque parole d'espoir, ne vous désespérez pas, mais cherchez autour de vous et demandez à quelqu'un d'influent une lettre de recommandation. Munie de cette pièce nécessaire, revenez ici ou allez à un autre journal; on commencera à regarder vos dessins avec attention et vous aurez peut-être chance de réussir.

Jeanne réfléchit : le général aurait peut-être pu lui faire avoir cette lettre indispensable, mais il était encore absent pour plusieurs semaines. Le cœur gros, elle répondit :

— Je ne connais personne.

La dame regarda le jeune visage qui ne cachait pas sa peine et, bonne, elle reprit :

— Eh bien ! moi, je vous ferai recommander et vous réussirez.

Les mains de Jeanne se tendirent vers cette inconnue si charitable.

— Merci, madame, merci avec tout mon cœur.

A ce moment la porte par laquelle les visiteurs pénétraient dans le bureau du directeur s'ouvrit, et le jeune homme annonça que M. le directeur, étant appelé par le patron, ne recevrait plus ce soir.

Résignée, la femme de lettres se leva et dit à sa jeune compagne :

— Cela, c'est l'imprévu, mais, hélas ! un imprévu qui arrive souvent.

Ensemble elles sortirent ; dans la rue, avant de se séparer, Jeanne donna son adresse et la dame promit d'envoyer bien vite la lettre de recommandation. Et comme la jeune fille demandait à connaître le nom de la personne qui allait l'obliger, la femme de lettres répondit tristement :

— C'est inutile, mon enfant, dans votre vie je ne puis être qu'une passante que votre jeunesse a charmée...

Et vite elle s'en alla.

Un peu désappointée, Jeanne rentra dans le petit logement de la rue de la Tombe-Issoire, mais elle ne donna à sa nourrice aucune explication. Le directeur ne recevait pas aujour-

d'hui, elle devait y retourner dans quelques jours.

Le lendemain au premier courrier arriva la lettre promise : un maître recommandait chaudement à un éditeur la jeune débutante.

Pleine de confiance, Jeanne reprit son carton. Plus vaillante que la veille, elle pénétra dans les bureaux et après une attente d'une heure fut enfin reçue.

Un bon vieil employé examina ses dessins, lui parla de la personne qui la recommandait, puis sans lui faire aucun compliment lui donna une nouvelle à illustrer.

Et Jeanne s'en alla toute contente de cette réussite.

Le petit appartement de sa nourrice était clair, elle y travailla avec acharnement, les heures lui semblaient très courtes. Lorsque son fiancé venait, elle cachait pinceaux et couleurs, devinant qu'il souffrait de la voir travailler, et pourtant ce travail était néces saire, l'argent rapporté d'Angleterre s'en allait vite. Jeanne avait dû acheter un lit pliant, une commode pour ranger ses affaires et elle avait tenu à partager les dépenses de la maison...

Et puis il fallait songer à l'avenir heureux qui peut-être était tout proche. Pour entrer en ménage il faut un trousseau ; déjà la nourrice commençait la lingerie de la future mariée.

Jeanne travaillait, travaillait, mais son gain ne répondait pas à son effort, les illustrations étaient peu payées et les enluminures rares ; néanmoins cet argent serait un apport dans leur ménage, et Jeanne espérait voir bientôt voter l'augmentation des soldes.

Chaque soir, dès que son fiancé arrivait, elle l'interrogeait anxieusement sur les événements du jour; souvent l'officier était inquiet, le sort de la France se jouait en ce moment et les hommes politiques semblaient ne pas s'en douter. Il expliquait en termes simples la situation ; puis, l'un près de l'autre, les deux jeunes gens étaient si heureux qu'ils oubliaient très vite le nuage noir qui menaçait l'horizon. Jeanne avait retrouvé la gaieté, mais la douleur l'avait marquée d'un sceau qu'aucun bonheur n'effacerait ; la douleur avait fait naître en elle toutes les charités et ouvert son cœur à toutes les misères humaines.

Jeanne riait encore, mais son rire n'était plus le chant d'un oiseau qui chante ivre de jeunesse, son rire était devenu doux, un peu craintif, son rire se souvenait des larmes versées.

Le lieutenant aussi avait changé ; du grand chagrin qui lui avait broyé le cœur il lui était resté une angoisse ; il avait peur de l'avenir, peur que cette jeune fille, qui lui confiait sa vie, souffrît un jour de la médiocrité de

leur existence. Et puis, en homme sage, il pensait à leur budget établi pour deux ; si les enfants survenaient, que de privations encore pour la maman ! Être marié et ne pas se réjouir de la naissance des petits parce que le total des additions reste toujours le même, c'est infiniment triste ! Et c'était ce que le lieutenant Marvy craignait.

Pendant ce temps béni des fiançailles, souvent le plus joli temps de bien des vies, il était hanté par des chiffres. Quand il était chez lui il reprenait le projet ministériel, ajoutait l'indemnité de Paris aux pauvres soldes, puis, dans un accès de rage, les comparait aux émoluments que touchent certains fonctionnaires du gouvernement ; alors maintenant il comprenait, bien qu'il aimât toujours passionnément son métier, que dans certains cas les démissions s'imposent, et il ne jugeait plus aussi sévèrement ceux qui, fatigués d'une vie médiocre et de lâches intrigues, quittaient l'armée. Mais dès qu'il se trouvait près de Jeanne, il ne se souvenait plus de ses tristes pensées et avait honte de ses défaillances ; cette jeune fille, presque une enfant encore, avait tant de courage qu'elle lui communiquait sa foi en un avenir heureux. Souvent, devinant que son fiancé avait des craintes dont il ne lui parlait pas, elle lui disait avec un doux sourire :

— Vous savez, dans la vie tout s'arrange ; il ne faut pas trop se préoccuper de l'avenir ; le grand Maître nous dirige, on doit avoir confiance en Lui. Nous sommes jeunes, nous nous aimons, notre bonheur est en route, il faut le recevoir avec des visages joyeux.

Et Jean Marvy écoutait la voix sage, la voix aimante, et quand il était seul dans son petit rez-de-chaussée sombre, il répétait : « Le grand Maître nous dirige, on doit avoir confiance en Lui. »

XIX

Dans la salle à manger, devant une toute petite glace, Jeanne se regardait. Elle épinglait avec un soin minutieux un petit chapeau acheté la veille, très bon marché, mais qui ne ressemblait en rien à l'affreux canotier rapporté d'Angleterre. Ce chapeau était noir, mais la forme, le nœud avaient été faits par des mains parisiennes, et, ma foi ! Jeanne se l'avouait, il la rendait jolie.

Bien brossé, bien repassé, son costume tailleur, vieux de plusieurs mois, avait encore bon air, et un bouquet de violettes au corsage lui donnait l'apparence d'une femme élégante ; c'est ce qu'elle désirait ce matin-là.

Comme elle finissait de s'habiller, Mme Rémon rentra. Jeanne courut vers elle et, se plantant devant sa nourrice, elle lui dit :

— Regarde-moi avec attention, et critique si cela est nécessaire.

Posant par terre son panier, Mme Rémon mit ses lunettes et « regarda avec attention ».

Impassible, très sérieuse, Jeanne tourna et retourna.

— Il n'y a rien à dire, ma fille, tu es superbe.

Joyeuse, la jeune fille embrassa sa nourrice.

— Je suis contente d'être belle et je te remercie de me le dire... Alors, tu es bien sûre qu'il m'aimera ainsi ?

— Mais oui, mal ou bien habillée, il t'aimera toujours. Le pauvre colonel et lui, ce sont des hommes comme on n'en voit plus. Vois-tu, ma petite fille, on a beau dire, il n'y a que dans l'armée qu'on trouve des cœurs comme ça.

En parlant ainsi, Mme Rémon vidait son panier et mettait le couvert.

— Il faut déjeuner avant de t'en aller.

— Je n'ai pas faim, dit Jeanne en s'asseyant, je suis trop anxieuse.

— Mais ne te tourmente pas, la loi passera.

— J'ai peur... de la gauche, et puis ces amendements, ces discussions prolongent les débats et retardent le vote.

La nourrice haussa les épaules.

— Je ne connais rien à toutes ces choses, mais j'espère que pour une fois les députés

feront leur devoir. Ce soir, ma petite fille, on fixera la date de votre mariage. Et montrant le poing à des ennemis invisibles, Mme Rémon ajouta :

— Dire que ton bonheur dépend de ces bonshommes-là !

Jeanne eut un gros soupir, puis quitta la table ; décidément elle ne pouvait manger. Elle avait dit à sa nourrice la vérité, elle avait peur ! Cet après-midi, après des jours et des jours de discussion, la Chambre allait enfin en finir avec la question des soldes, et, impatiente de connaître le résultat, Jeanne avait voulu assister à cette dernière journée ; son fiancé l'accompagnait. Tous deux devaient se retrouver devant la Chambre des députés, vers deux heures ; il était à peine une heure, mais Jeanne voulait partir.

La veille, cette poignée d'hommes qui gouvernent la France avaient passé une partie de leur journée à essayer de diminuer de huit cent quatre-vingts francs la nouvelle solde des colonels ; c'était une action basse, presque une inconvenance envers des chefs qui avaient consacré trente ans au service de leur pays, mais les députés ne le jugeaient pas ainsi, et le ministre de la guerre n'avait pas osé défendre ses collaborateurs.

Jeanne avait peur ; si l'augmentation des soldes n'était pas votée, c'était son bonheur

reculé à une date très lointaine. Avec l'encombrement des cadres, le lieutenant Marvy ne serait nommé capitaine que dans quelques années.

Jeanne s'en alla très inquiète. Dans la rue elle marcha vite, prit autobus, tramway, et enfin se trouva devant la Chambre des députés. Tout de suite elle aperçut le lieutenant Marvy. Émus, ils s'abordèrent ; ils ne se dirent que des paroles banales, mais leurs yeux se racontaient leurs espoirs.

Ils entrèrent dans la cour, leurs cartes furent examinées, puis un fonctionnaire cria « Conseil d'État », et, lentement, ils montèrent un grand escalier de pierre. Dans la tribune, Jeanne se mit au premier rang, son fiancé derrière elle, et ils attendirent, n'osant parler.

La jeune fille était très impressionnée ; dans cette grande salle claire, qui avait déjà vu bien des gouvernements, allait se jouer tout à l'heure son avenir. Un roulement de tambour, puis l'entrée du président ; et Jeanne constata avec étonnement que les bancs étaient vides ; quatre députés se tenaient debout près d'une porte.

Le président n'eut pas l'air de s'apercevoir de l'absence des membres du corps législatif ; assis devant son bureau, il examina des papiers.

Jeanne se tourna vers le lieutenant Marvy et demanda :

— A quelle heure commence-t-on ?

— Je ne sais, mais l'exactitude ici me semble inconnue.

Un à un, sans se presser, les députés arrivèrent ; lorsqu'il y en eut une trentaine, le président ouvrit la séance.

Debout devant son bureau empire, ayant à droite et à gauche ses secrétaires, le président avait grand air ; des cheveux gris, une moustache blanche très fine lui donnaient une allure militaire qui plaisait à Jeanne ; il avait l'air ferme et décidé, et sa silhouette élégante se détachait bien sur la tapisserie d'Aubusson qui servait de fond et que deux grandes statues, représentant la Justice et la Vérité, encadraient.

Procès-verbal de la dernière séance lu et adopté, tout de suite on commença la discussion sur la loi utile, sur la loi nécessaire.

Ce fut avec un cœur qui battait désordonnément que Jeanne écouta. Chaque fois qu'un député montait à la tribune, elle avait peur des mots qu'il allait dire et, lorsque de nombreuses exclamations interrompaient l'orateur, elle était heureuse de se rendre compte que parfois les députés n'approuvaient pas les choses ineptes qu'on osait leur débiter.

Ce qui étonnait Jeanne, c'étaient les bancs

vides ; le jour où l'on discutait une loi si importante pour le pays, il y avait beaucoup d'absents, et la jeune fille constatait que c'était surtout du côté de la droite ; les bancs de la gauche peu à peu se remplissaient. De ce côté-là, de temps à autre, un député se levait ; en termes incisifs il posait une question, démolissait d'une façon précise l'amendement qu'on discutait, élevait sans en avoir l'air une petite barricade. Un brillant orateur, surnommé « l'inévitable », glissa dans son interruption une phrase qui révéla ce qu'il pensait : « L'armée permanente, cria-t-il, est une sorte d'anachronisme de la société moderne ». Et dans une Chambre qui avait voté le service militaire obligatoire de trois années, aucun membre ne protesta.

Enfin le ministre de la guerre monta à la tribune. Jeanne pensa qu'il allait remettre toute chose à sa place et enlever rapidement le vote de la Chambre. Il y avait tant à dire ! personne ne parlait des lieutenants, des capitaines, personne ne disait que ces jeunes gens avaient droit, eux aussi, au bonheur, et qu'il fallait leur donner la possibilité de bâtir un foyer. On discutait sur des primes dites de fonction, réservées aux médecins et pharmaciens militaires ; on parlait des frais de bureau de chef d'état-major, des frais de table d'un amiral ; on piétinait sur place ; on n'avançait

pas et Jeanne sentait, devinait qu'on essayait de surprendre la bonne foi parlementaire.

Petit, insignifiant d'extérieur, ayant une voix qui ne portait pas, le ministre de la guerre essaya mollement de démontrer que tout ce qui venait d'être dit était inexact ; il parla encore des frais de bureau, de l'entretien des chevaux d'un général, puis eut une péroraison assez éloquente :

« Songez, dit-il, qu'il s'agit d'hommes ayant trente-cinq à quarante ans de service, n'ayant jamais marchandé leur labeur et leur dévouement. »

Trente-cinq, quarante ans de service ! Jeanne était furieuse... Mais alors les lieutenants, les capitaines, personne n'y penserait donc, et ce ministre de la guerre, qui parlait avec un foulard autour du cou, était aussi oublieux que les autres... Mais voilà que sans cause le ministre lui-même fit volte-face et, avec une désinvolture inouïe, annonça à la gauche qu'il renonçait à demander l'augmentation des généraux de division.

Murmures, protestations, mais tout un côté de la Chambre trépigna de joie, et, content, satisfait de lui-même et des autres, le ministre de la guerre quitta la tribune.

En vain un ancien officier essaya-t-il de démontrer quel geste inélégant la Chambre allait faire si elle supprimait l'augmentation des gé-

néraux ; mais les députés n'écoutèrent rien et le président proposa le vote. Alors des huissiers promenèrent dans toute la grande salle claire des urnes imposantes.

Anxieuse, Jeanne regardait voter. Avec une indifférence extraordinaire, en causant, en plaisantant, les députés mettaient dans les urnes des bulletins blancs ou bleus, et comme il y avait beaucoup d'absents un seul député souvent mettait un grand nombre de bulletins. Tout cela semblait à Jeanne peu sérieux et elle comprenait alors que des lois faites dans ces conditions fussent des lois parfois regrettables.

Le dépouillement fut rapide ; avec une majorité suffisante, l'amendement fut voté. Tout un côté de la Chambre applaudit. Un membre de la commission de l'armée essaya de limiter le mal, mais des cris l'empêchèrent de parler ; un député, bien connu pour ses opinions antimilitaristes, cria à pleins poumons :

— Si vous ne cédez pas, nous connaissons assez de tours réglementaires pour faire de l'obstruction !

Et sous cette menace la Chambre céda. Enfin on discuta l'application de la loi, « loi de secours », cria un modéré, et après des interruptions, des protestations sans nombre, l'ensemble du projet sur les soldes fut adopté avec une belle majorité.

En entendant le résultat du vote, Jeanne se dressa. Toute rose, toute émue, ayant envie de cacher son bonheur, elle quitta la tribune, descendit le grand escalier de pierre, suivie par le lieutenant.

Dans la rue, l'air vif dissipa son émotion et elle osa regarder son futur mari.

Lui aussi était troublé, il avait un visage pâle qui ne lui était pas habituel, il marchait près de Jeanne, et ses yeux fixaient la Seine, les bateaux, le ciel gris, Notre-Dame. Ce rêve, qu'il avait cru impossible, il allait le vivre, et maintenant qu'il pouvait en parler comme d'une chose raisonnable, il ne trouvait pas les mots qu'il fallait dire.

— Je suis heureuse, murmura Jeanne.

Et lui balbutia :

— Je ne peux pas croire à mon bonheur.

Alors, d'une voix claire, la jeune fille reprit :

— Il faut y croire ; tout à l'heure, après le vote, moi aussi j'ai eu peur, et il m'a semblé que mon cœur était trop petit pour contenir ma joie ; mais maintenant tout est bien. Jean, il faut être content, nous n'oublierons jamais les heures que nous venons de vivre, ni toutes les émotions par lesquelles ces méchants nous ont fait passer. J'ai honte de penser que ce sont ces gens-là qui gouvernent la France, Jean, il faudrait pouvoir les renvoyer.

Le lieutenant sourit.

— Ma chérie, c'est un complot que vous me proposez.

Jeanne soupira.

— C'est vrai, je ne pensais pas que vous êtes sous les ordres du ministre de la guerre, ce monsieur au foulard qui ne sait pas au juste ce qu'il faut demander. Mais ne parlons plus de ces gens-là, c'est trop triste.

— Oui, ils assombrissent notre bel avenir. Jeanne, nous allons pouvoir fixer la date de notre mariage?

Ils marchaient le long de la Seine ; les quais étaient déserts, personne ne les observait, mais le mot mariage avait troublé la jeune fille, et c'était elle maintenant qui fixait l'eau et les bateaux.

Ce silence inquiéta le lieutenant.

— Jeanne, vous ne me répondez pas?

— Je suis heureuse, fit-elle, et je deviendrai votre femme dès que vous le voudrez... Mais ne faut-il pas attendre le retour du général?

— Mon oncle sera là la semaine prochaine! s'écria le lieutenant, triomphant.

— Alors, fit Jeanne en riant, nous nous marierons la semaine prochaine.

— Malheureusement, c'est impossible, il y a des formalités et puis voudrez-vous habiter provisoirement mon pauvre appartement de garçon?

Avec tendresse, en se tournant vers lui, Jeanne répondit :

— Je voudrai tout ce que vous voudrez et jamais près de vous rien ne me paraîtra pauvre. Jean, aujourd'hui, ne vous sentez-vous pas plus riche que n'importe qui ? Moi, je suis une milliardaire. Voyez-vous, la fortune ne doit jamais donner de joies semblables ; aujourd'hui, en moi, autour de moi, tout est beau... Les arbres n'ont pas de feuilles, l'eau est grise et le soleil ne se montre guère, et pourtant les arbres, l'eau et le ciel me semblent merveilleux ! Jean, je vous aime et je suis heureuse de vous le dire.

— Ma chérie ! murmura le lieutenant, et il osa glisser son bras sous celui de Jeanne, et tout près l'un de l'autre, lentement, ils continuèrent à marcher.

Ils suivaient les quais, le jour s'en allait, mais le ciel devenait clair et les nuages s'empourpraient. Sur ce fond de lumière se dressait, précieuse et fine, Notre-Dame, et l'eau grise bordait ce joyau de pierre, chef-d'œuvre immortel qui spiritualise l'atmosphère de Paris. Sans penser qu'ils s'éloignaient, les deux fiancés allaient vers la belle cathédrale, les yeux fixés sur ce merveilleux décor qui idéalisait leur amour.

Jeanne n'était plus troublée, elle ne s'effrayait plus d'être seule avec son fiancé ; tout

près de lui elle marchait, désireuse d'entendre longtemps la voix qui disait de si jolies choses.

— Ma chérie, merci d'avoir été brave, merci d'avoir lutté ; vous n'avez jamais douté de notre bonheur, et c'est cette belle confiance qui nous permet de le vivre aujourd'hui. L'avenir médiocre ne vous effraye pas ; près de moi, je le sens, j'aurai une compagne qui m'encouragera aux heures de défaillance, et les officiers en ont comme les autres. Vous, Jeanne, malgré votre frêle enveloppe, vous êtes bien la fille de l'admirable soldat qu'était votre père, vous avez toutes ses qualités. Ma chérie, je suis heureux et comme vous tout me semble beau. Ma pauvreté, les discussions humiliantes auxquelles nous venons d'assister, j'oublie cela et je me rappelle seulement que l'augmentation des soldes, si difficilement accordée, assure notre bonheur. Et comme aujourd'hui je ne sais qu'aimer, j'ai presque de la reconnaissance pour ceux qui ont mis dans l'urne les petits bulletins qui assuraient le vote. Jeanne, ce soir, j'aime quatre cent quinze députés !

— C'est beaucoup, fit la jeune fille en riant. Que diriez-vous si je vous imitais ?

— Je serais jaloux.

— Déjà !

— On est toujours jaloux de ceux qu'on aime...

Ils étaient arrivés devant la grande cathédrale sombre. Jeanne eut le désir d'y entrer. Notre-Dame après la Chambre des députés, quel contraste !

Sur la pointe des pieds les fiancés pénétrèrent dans le sanctuaire, leurs visages étaient graves, leurs âmes s'élevaient. Ils n'admirèrent pas les belles proportions de la vieille église, ils passèrent sous le portail sans le voir et se dirigèrent vers les petites chapelles.

Devant l'une d'elles, l'un à côté de l'autre, ils s'agenouillèrent et levèrent les yeux vers la fenêtre ogivale qui éclairait cette chapelle. Le soleil couchant faisait flamber les vitraux, les ors du petit autel étincelaient, une vapeur d'encens bleuissait l'atmosphère ; là-bas, dans le fond du grand sanctuaire, un prêtre officiait. Des chants liturgiques emplissaient la nef déserte, ils semblaient lointains, mais leur charme était irrésistible. La magie des sons, l'influence religieuse amenèrent des larmes dans les yeux de ceux qui priaient, et lorsque les deux fiancés quittèrent la sombre et magnifique cathédrale, ils avaient la tête haute et leurs regards pleins de flammes mystiques montraient l'inébranlable foi qu'ils portaient en leurs cœurs.

XX

Un jour de mars où le soleil brillait, où le ciel ne montrait aucun nuage, où la brise, même à Paris, semblait toute parfumée, Jeanne, vêtue d'une simple robe de voile blanc, entourée de tulle, s'apprêtait à quitter le petit logement de la rue de la Tombe-Issoire.

Dans sa toilette de mariée elle était si jolie que la nourrice la regardait émerveillée. Blonde, comme les Françaises le sont rarement, mince et souple, Jeanne était l'image de la jeunesse; elle se mariait au printemps, à l'époque où tout renaît et fleurit, et elle était elle-même l'emblème de cette saison. Son teint rose, si délicatement coloré, faisait penser aux fleurs des pommiers, ses claires prunelles étaient un coin de ciel pur. Jeanne, c'était le printemps vivant, un printemps avec toutes ses promesses, et la vieille femme, qui

la regardait les mains jointes, trouvait que sa petite était une merveille.

— Ma fille, crois-moi, je n'ai jamais vu si belle mariée; ce qu'il sera fier, ton mari !

Ton mari ! Jeanne devint toute rose et un sourire charmant éclaira son visage.

Hier, la loi l'avait faite madame et tout à l'heure l'église la marierait. Madame, ce mot lui semblait étrange. Madame, c'était un titre, une autre vie commençait, mais cette vie-là ne l'effrayait pas. Vaillante, elle le serait toujours et travaillerait avec courage pour apporter un peu de bien-être au foyer qu'elle allait fonder.

Hier, en revenant de la mairie, une lettre lui avait apporté une bonne nouvelle. Un grand éditeur allait lui confier un volume à illustrer; la « passante » rencontrée au *Plaisir des enfants* avait fait les démarches. Les dessins seraient payés à la livraison. Jeanne pouvait compter sur une somme de huit cents francs.

Avec reconnaissance, la jeune fille pensait à tous ceux qui avaient facilité son bonheur. Tout à l'heure elle prierait pour ces amis Morton, si délicatement bons, pour cette « passante » qui faisait le bien en se cachant ; elle ne pouvait leur donner que des prières, mais ses prières seraient si ferventes que le Dieu bon les exaucerait.

La vieille servante et la belle mariée quittèrent le petit logement de la rue de la Tombe-Issoire; une voiture les conduisit aux Invalides. Le général remplaçait le colonel Favier.

A midi exactement, au son des cloches qui sonnaient à toute volée, le gouverneur et Jeanne entrèrent dans l'église Saint-François-Xavier. La jeune fille avait voulu se marier dans cette église, elle avait voulu que les cloches entendues si souvent avec son père sonnassent pour elle le jour de son mariage; c'étaient des amies qu'elle retrouvait, leur tintement la faisait tressaillir et leurs vibrations semblaient monter droites et pures vers le ciel bleu pour implorer le Tout-Puissant.

A cause du deuil de la jeune mariée, il y avait peu de monde dans l'église, quelques officiers, amis du lieutenant et du général. Prosternée sur son prie-Dieu de velours rouge, en attendant le prêtre qui allait les unir, Jeanne se recueillait; très droit, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés sur l'autel, le lieutenant Marvy était heureux.

Le général admirait les jeunes époux, et ses regards se posaient sur Jeanne, pleins d'affection : c'était bien la femme qu'il fallait à un officier. Les jeunes filles françaises, pensait-il, ont aujourd'hui un rôle à jouer dans l'armée; elles portent en elles le besoin de se dévouer,

elles s'occupent d'œuvres charitables, les multiplient, les font grandes ; qu'elles comprennent donc que, là, tout près du drapeau, il y a une œuvre à créer. Une œuvre d'amour, une œuvre de tendresse, une œuvre de soutien moral, qu'elles consentent à épouser des officiers sans fortune.

Si elles sont pauvres, elles aussi, qu'importe, elles travailleront dignement comme va le faire cette petite Jeanne Favier, et les autorités compétentes n'auront le droit de rien dire.

L'armée manque de chefs, le métier militaire est un métier que les jeunes gens actuels dédaignent, les Françaises seules peuvent lui redonner tout le prestige qu'il avait autrefois. Femmes d'officiers, mères de soldats, qu'elles tournent les regards de leurs époux et de leurs fils vers ce drapeau qu'il faut défendre pour qu'il soit libre.

Et le général inclina sa tête blanche, et avec tout son cœur, qui était plein d'amour pour son pays, demanda à Dieu, qui avait toujours protégé la France, de la protéger encore et de permettre que les générations nouvelles comprissent le grand devoir qui s'imposait à elles.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trente et un mars mil neuf cent quatorze

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

pour

LA LIBRAIRIE DES LETTRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PETITES OIES BLANCHES

SANS DIEU

L'ASSISTÉE

ODETTE DE LYMAILLE, femme de let

LA PETIOTE

RÈVE D'AMOUR

PRINTEMPS PERDU

ARLETTE, jeune fille moderne

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

AMOUREUSE ESPÉRANCE

EN PRÉPARATION :

LE MAUVAIS AMOUR

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF
PQA
0014455

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 07 08 13 018 8